

RÉPONSE

A LA BROCHURE DES PROFESSEURS
DES UNIVERSITÉS D'ATHÈNES

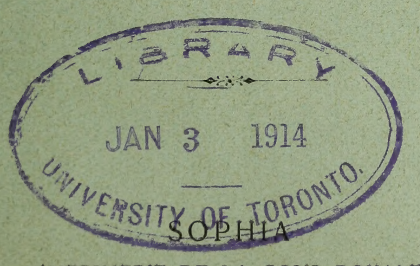
„ATROCITÉS BULGARES EN MACÉDOINE"

PAR

LES PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ DE SOPHIA

Audiatur et altera pars !

(Avec deux annexes en supplément).



SOPHIA
IMPRIMERIE DE LA COUR ROYALE
1913

RÉPONSE

A LA BROCHURE DES PROFESSEURS
DES UNIVERSITÉS D'ATHÈNES

„ATROCITÉS BULGARES EN MACÉDOINE"

PAR

LES PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ DE SOPHIA

Audiatur et altera pars !

SOPHIA
IMPRIMERIE DE LA COUR ROYALE
1913

Les Professeurs de l'Université de Sophia à leurs Collègues des Universités Etrangères.

Chers et honorés Collègues,

Au mois de juillet passé, nos honorables collègues des Universités d'Athènes adressèrent à toutes les Universités étrangères la dépêche suivante :

Mon cher confrère,

Les atrocités sans nom commises — depuis le début d'une guerre dont la Bulgarie porte la responsabilité exclusive — par l'armée bulgare au cours de sa retraite, ne pouvaient qu'émouvoir profondément les professeurs des deux universités d'Athènes.

Réunis cet après-midi en assemblée plénière dans la salle de l'Université, ceux-ci ont décidé de s'adresser, au nom de la solidarité intellectuelle et morale, aux universités étrangères et de leur envoyer un exposé détaillé des crimes commis en Macédoine et notamment: des incendies de villes, bourgs et villages, qui ont laissé sans abri et sans pain, plusieurs dizaines de mille âmes ; de l'assassinat de *trois évêques* et de nombreux professeurs, prêtres, instituteurs et notables, qui avaient été pris comme otages au mépris de tout droit; des massacres de milliers de Grecs, de Turcs et d'Israélites, sans distinction d'âge ni de sexe ; des viols de femmes et de jeunes filles, parmi lesquelles plusieurs institutrices; des attentats sans nombre contre la propriété, au cours desquels ni les Eglises, ni les temples israélites, ni les mosquées, ni les consulats des grandes puissances n'ont été épargnés.

Aussi, nous adressons-nous dès aujourd'hui télégraphiquement à vous, dans l'espoir que, flétrissant publiquement au nom

de la morale chrétienne et des droits de l'homme, des forfaits sans précédents dans l'histoire des guerres modernes, vous arriverez peut-être ainsi à en prévenir le renouvellement dans cette Thrace encore occupée par les Bulgares, mais peuplée de Grecs et de Turcs.

Le recteur de l'Université nationale
et de l'Université capodistrienne,

professeur **Théodore Zaimis.**

Par suite de l'isolement complet de la capitale bulgare du reste du monde, cette dépêche n'est parvenue à notre connaissance que par une voie détournée. Quoique un peu tard, les professeurs bulgares se sont vus dans la nécessité de réagir contre les accusations calomnieuses de leurs collègues d'Athènes. Il s'agissait, en effet, d'un cas d'une importance extraordinaire, d'un fait qui n'était qu'un anneau dans la chaîne des milliers d'attentats grecs contre l'honneur et l'existence même de la nationalité bulgare. Au nom des professeurs de Sophia, nous vous avons adressé, le 10 août, la protestation suivante:

„Nous venons d'avoir connaissance d'un télégramme envoyé par les professeurs de l'Université d'Athènes aux Universités étrangères pour protester contre les prétendus méfaits dont se seraient rendues coupables les troupes bulgares à l'égard des populations macédoniennes.

Coupée du monde extérieur et mise dans l'impossibilité de se défendre, la Bulgarie a été accablée d'accusations terribles par ses alliés d'hier, coalisés contre elle avec les Roumains et les Turcs.

Les professeurs de l'Université de Sophia regrettent d'être obligés de rapporter la protestation de leurs collègues athèniens aux procédés du système d'accusation adopté par nos adversaires. Mais ils se doivent de faire ressortir le fait que, pendant toute la durée de la guerre balkanique, les populations bulgares ont toujours été les victimes des massacres en Thrace et en Macédoine: ces méfaits ne peuvent donc pas être l'œuvre des Bulgares.

Ceci est du reste prouvé par les centaines de milliers de réfugiés venus en Bulgarie des endroits envahis par les troupes grecques, serbes et turques; par les témoignages des réfugiés koutzovalaques de Moglens où les troupes bulgares n'ont jamais passé, où il n'y a pas eu d'engagements, mais où les villages furent incen-

diés et les paisibles habitants massacrés, déshonorés, chassés de leurs foyers; par les récits des Bulgares échappés de Koukousch (Kilkisch) où des soldats grecs égorgèrent les survivants devant l'établissement catholique.

Enfin, le courrier militaire grec, capturé dans le Razlog lors de la retraite des troupes hellèniques, contient des lettres de soldats à leurs familles qui affirment de la façon la plus catégorique qu'ils avaient l'ordre d'exterminer la race bulgare et de détruire tous les villages bulgares.

Les professeurs athèniens parlent du meurtre de quelques évêques grecs. Aucun évêque n'a été tué; quelques-uns seulement furent mis en état d'arrestation pour faits d'espionnage et pour organisation de bandes armées contre les Bulgares.

Les mêmes professeurs affirment que des consulats étrangers seraient incendiés; la vérité est que, à Serrès, des soldats grecs ont égorgé le garde bulgare du Consul d'Autriche-Hongrie dans cette ville, lequel est de nationalité grecque.

Les professeurs athèniens promettent un exposé détaillé de tous les faits de nature à corroborer leur protestation. Leurs collègues de Sophia sont à même de leur opposer un exposé non moins détaillé qui fera ressortir très clairement le système grec qui consiste à attribuer aux Bulgares les crimes qu'ils ont eux-mêmes commis.

Au nom de la vérité, les professeurs de Sophia adressent par l'intermédiaire de la presse, à leurs collègues de toutes les Universités étrangères, la prière de faciliter, autant qu'il leur est possible, la réalisation de l'enquête internationale que le Gouvernement Bulgare a proposée à plusieurs reprises, dans le but de faire la lumière sur les méfaits commis en Thrace et en Macédoine pendant la guerre, enquête que la Grèce cherche à éviter sous des prétextes fallacieux. Ce faisant, ils sont convaincus que leurs collègues athèniens ne leur refuseront pas, eux-aussi, leur adhésion".*)

---

*) En réponse à cette dépêche, nous avons eu l'honneur de recevoir de toutes parts l'expression de nombreuses sympathies. Plusieurs de nos collègues nous offraient expressément leurs services pour nous aider à dissiper les calomnies monstrueuses soutenues aussi, à notre grand regret, par nos collègues d'Athènes et demandaient de leur envoyer des documents justificatifs. Comme il était impossible d'envoyer ces pièces au fur et à mesure que nous nous les procurions, nous avons jugé convenable de les offrir en une fois à l'appui du présent exposé. Nous considérons cependant comme un agréable devoir d'exprimer ici-même, au nom des professeurs de l'Université de Sophia, notre profonde gratitude à nos illustres collègues qui nous ont encouragés par l'expression de leur sympathie et qui se sont même mis à défendre la cause des Bulgares si injustement calomniés.

Notre principal désir exprimé dans cette dépêche a été, comme on le sait, réalisé, sans qu'on ait eu à recourir à quelque assistance spéciale du monde universitaire. Sur l'initiative et aux frais du grand philanthrope et pacifiste bien connu, *Andrew Carnegie,* la Section Américaine du Tribunal de la Haye entreprit une enquête internationale sur les excès commis au cours des dernières guerres des Balkans. Ce fut du reste conforme au désir exprimé par le roi des Bulgares et son gouvernement*). Comme membres de la commission, figurent des personnalités d'une notoriété mondiale, d'une autorité et d'une honorabilité indiscutables. Il est vrai que leur œuvre fut entravée par une réception peu amicale à Belgrade comme à Salonique où quelques-uns des membres furent même traités d'une manière tout à fait indigne. Nous croyons pourtant que cela ne porte aucune atteinte ni au prestige de la commission ni à celui de la Bulgarie. Cela ne montre qu'une seule chose, c'est que la Serbie et la Grèce ont peur de la vérité. Quant à la Bulgarie, elle a fait son devoir. Elle a reçu la commission avec empressement et a facilité sa tâche de toutes les manières possibles. Les membres de la commission M. M. Godard, Braïlsford et Milioukoff ont passé en Bulgarie plusieurs semaines et ont pu voir et entendre personnellement les milliers de réfugiés installés à Sophia et dans d'autres localités. Quoique certains moyens de preuve, à cause du temps qui

*) Voici la dépêche circulaire adressée par le ministre des Affaires Etrangères, M. Ghenadiew, aux représentants de la Bulgarie à l'Etranger:

„Dès le début de la guerre une campagne de calomnies systématiques est menée avec acharnement contre la Bulgarie et son armée. Cette campagne a pris des proportions monstrueuses après l'interruption de nos communications télégraphiques avec l'Europe. Reprenant contact avec le monde civilisé, la Bulgarie n'aura pas de peine pour confondre ses calomniateurs et démontrer que si des violences isolées ont pu être commises par des Bulgares exaspérés, l'œuvre de destruction, de pillage et de mort à été un système chez les Grecs, Serbes et Turcs. En attendant, pour faire, par les moyens les plus rapides et les plus efficaces, la lumière complète sur la conduite réelle des armées en cause, je vous charge de demander formellement une enquête internationale menée par des représentants officiels des Puissances et portant sur tout le théâtre des opérations."

s'était écoulé, fussent complètement perdus ou bien aient perdu une partie de leur efficacité (comme les cas de décès, de guérison des plaies etc.), la commission a pu néanmoins se munir surabondamment de preuves pouvant l'aider à découvrir la vérité. De sorte qu'on a toutes les raisons pour attendre en pleine confiance son jugement impartial. Nos honorables collègues d'Athènes n'ont cependant pas voulu attendre le résultat de l'enquête. Pour *éclairer*, peut-être, non seulement leurs collègues à l'étranger, mais aussi les membres de la commission, ils s'empressèrent de s'acquitter de leur engagement pris par leur dépêche mentionnée plus haut et ils ont publié l'exposé promis sous le titre de „**Atrocités bulgares**, *faits et documents*". Cette brochure qui a été envoyée à toutes les Universités et qui a été même soumise, comme l'annoncèrent les journaux, aux membres du Congrès International des Professeurs de Droit des Gens ayant siégé il y a quelques semaines à Madrid, nous est parvenue également par une voie détournée, nos collègues d'Athènes ne nous ayant pas fait l'honneur de nous l'envoyer. Les Professeurs de l'Université de Sophia ont jugé qu'elle ne devait pas demeurer sans réponse, d'autant plus que nous nous étions aussi engagés d'en donner une par notre protestation contre la dépêche grecque.

* * *

Lorsque l'année passée le peuple bulgare apprit la nouvelle de la formation de l'Union Balkanique comprenant aussi la Grèce, il comprit très bien que cela se faisait par suite d'une impérieuse nécessité, mais d'autre part cette participation des Grecs à la formation de l'Union Balkanique, qui devait profiter plutôt à la Grèce qu'à la Bulgarie, évoqua chez lui des sentiments de surprise, presque de crainte pour l'avenir; car le Grec est, pour le Bulgare, l'incarnation de la ruse et de la félonie.

Le soussigné croit devoir s'excuser d'avance devant les honorables lecteurs, en les assurant que personnellement

il ne s'est jamais inspiré d'aucune haine politique ou de race contre la nationalité grecque, comme d'ailleurs il ne s'en est inspiré et ne s'en inspire contre aucune autre. Il travaille depuis des années pour une entente *pacifique* et un rapprochement étroit entre *toutes* les nations balkaniques. Dans ce but, il s'est précisèment constitué à Sophia, en 1908, un Comité d'Union, dont le soussigné est depuis le secrétaire général. Mais il parait que même des étrangers très bien disposés envers tous les peuples balkaniques partagent l'opinion des masses pupulaires bulgares à l'endroit des Grecs. En sa qualité de secrétaire général dudit Comité, le soussigné s'était, la même année, adressé pour avoir son avis, à un ancien ami d'Amérique, un vieillard qui a passé plus de cinquante ans en Orient et, connaissant à fond les peuples des Balkans, pouvait, en étranger et leur commun bienfaiteur, juger d'eux impartialement. Ce vieillard était le révérend D-r Georges Washburn, pendant de longues années directeur de Robert College, à Constantinople. Sa réponse était plutôt décourageante. Le contenu peut en être rendu en ces mots: Si même vous pouviez vous entendre avec vos voisins, et cela peut s'imposer sous forme d'une alliance contre un ennemi commun, je ne vois pas comment vous allez vous arranger avec les *Grecs*. Sur ce dernier point il était catégorique. „I fear — écrivait-il textuellement — that nothing could ever influence the Greeks to abandone their inherited ambition to restore the Greek Empire and rule the whole Balkan peninsula".

Timeo Danaos et dona ferentes!

Cicéron aussi ne disait-il pas dans son discours pour L. Flaccus: „La sincérité des témoignages, la foi du serment, jamais le peuple grec ne s'en est fait honneur".

Il est vrai que c'est une question de savoir jusqu'à quel point on peut considérer les Grecs d'aujourd'hui comme descendants des Danaens de Virgile ou des Hellènes que connaissaient le grand orateur romain. Quant aux Bulgares, les luttes séculaires entre eux et les Grecs ont fait naître chez les pre-

miers de très mauvais souvenirs de tout ce qui est grec. L'Histoire de Byzance connaît un empereur surnommé „Bulgarochtone“. Pour les Bulgares, le Grec est un ennemi juré qui ne fait qu'intriguer contre eux, qui s'unit avec leurs voisins pour les combattre et s'impose au pays au moyen de femmes grecques installées dans la Cour bulgare et en général de toute sorte de ruses. Les chansons populaires même ne lui donnent que l'épithète de *„rusé“*. En outre, on ne doit pas oublier que pendant le joug turc qui a duré plus de cinq siècles, le peuple bulgare a eu à souffrir encore sous un joug ecclésiastique beaucoup plus dur, celui des Grecs du Phanar.

Cependant le peuple bulgare, heureux d'avoir secoué le double joug des Turcs et des Grecs, avait presque oublié le passé, et la „haine séculaire“ ne paraissait avoir laissé de vestiges que dans les chansons et contes populaires.

Au contraire chez le Grec, pris isolément ou collectivement, il faut admettre une haine toujours en éveil contre tout ce qui est bulgare pour comprendre ses faits et gestes. Non seulement en ce moment, mais même dans le passé, on n'a jamais entendu dans un milieu bulgare proférer contre les Grecs des menaces aussi sanguinaires que celles qu'on en a vu dans la presse grecque à l'adresse du peuple bulgare le lendemain même de la déclaration de la guerre contre l'ennemi commun. Il paraît que dès leur entrée dans l'union, les Grecs se sont préparés à agir à leur guise, au moyen des anciens procédés qui leur ont toujours réussi. Il faut admettre, en effet, qu'à côté d'une haine séculaire qui peut naturellement toujours se réveiller dans les masses populaires à l'occasion d'un conflit sanglant, il y a aussi, dans le cas spécial qui nous occupe, la peur inspirée aux Grecs par le peuple bulgare et surtout par les grandes qualités qu'il venait de manifester dans une lutte gigantesque contre un adversaire dix fois plus grand. Cette peur surtout devait certainement suggérer à une nation qui n'a jamais eu de scrupules dans le choix des moyens, pour atteindre ses buts, l'idée qu'on ne pourrait jamais s'emparer de provinces en-

tières peuplées d'une race étrangère, par une entente ou par la lutte ouverte.

Ainsi, tandis que les Bulgares comptaient résoudre les questions de partage sur la base des principes ethnique et géographique, leurs alliés, Serbes et Grecs, essayèrent de faire valoir d'autres principes, comme celui des efforts accomplis, des sacrifices supportés etc. Mais prenant en considération le fait que même d'après ces principes ce serait toujours la Bulgarie qui aurait la part du lion, ils se sont avisés à invoquer le principe du „premier occupant“ et ont fini par insister sur le principe d'antan, celui de l'équilibre, en méconnaissant ainsi le grand principe au nom duquel avait été déclarée la guerre à la Turquie—la délivrance des conationaux du joug étranger.—Cependant, pour imposer ce principe même, il fallait recourir à la violence et ils s'y préparèrent.

En effet, le principe des nationalités en vertu duquel toute la Macédoine devait revenir à la Bulgarie, ne convenait pas du tout ni aux Serbes ni aux Grecs. C'est pourquoi les premiers se mirent à falsifier les cartes ethnographiques.*) Quant aux Grecs, ils ont de tout temps complètement ignoré ce principe. Les Bulgares patriarchistes sont pour eux des

*) Des exemples typiques nous en donne le Professeur serbe M. Cvijić. Au mois d'octobre de l'année passée, il a publié dans la „Review of Reviews“ un article sous le titre de „The Balkan war and Servia“ où il reconnaissait que la Macédoine de l'ouest, les districts situés au nord de la région d'Uskub exceptés, appartiennent à *„la région ethnographique bulgare.“* C'est toujours à cette époque que fut reproduit à Belgrade, en langue serbe, le même article de M. Tsviitch. Mais comme le gouvernement avait déjà résolu de rompre avec le traité d'Alliance serbo-bulgare, la brochure de M. Tsviitch fut confisquée et on en fit paraître une deuxième édition „avec certaines modifications.“ — Au mois de mars de l'année courante, M. Tsviitch publia dans „Pettermanns Mitteilungen“ son article „Die ethnographische Abgrenzung der Völker auf der Balkanhalbinsel,“ suivi d'une carte ethnographique de la presqu'île. Dans cette carte une grande partie de ce qu'il reconnaissait au mois d'octobre écoulé comme *sphère ethnographique bulgare* (Egri-Palanka, Kratovo, Ovtché-Polé, Prilep et Krouchévo) était cette fois représentée comme zone serbe et la plus grande partie du reste de la Macédoine orientale, comme une région de „nationalité neutre“ sous la dénomination de „Slaves macédoniens.“

„Es unterliegt keinem Zweifel — dit-il — dass jene mazedonischen

Grecs „bulgarophones“. Mais que faire de cette masse compacte de Bulgares exarchistes? Ils nient tout simplement leur existence dans les données statistiques. Pourtant, lorsqu'au cours de l'occupation ils se heurtent à cette même masse, ils se mettent à la disperser ou mieux encore à l'exterminer.

C'est cela justement qui nous explique ces arrestations, ces déportations, cette terreur générale que Grecs et Serbes commencèrent à exercer dès le début de l'occupation des contrées bulgares en Macédoine par leurs troupes. Ils recoururent même à un moyen plus radical: l'extermination clandestine de tous les Bulgares qui ne voulaient pas renier leur nationalité. Mais malgré tout, la population bulgare se montrait très opiniâtre. Il est à noter que même les patriarchistes, partout où le soldat bulgare avait passé, se hâtaient de rentrer dans le giron de l'église nationale bulgare. Par suite de ce fait, la présence des troupes bulgares ne convenait pas aux Grecs. Et comme les troupes bulgares étaient nécessaires au renforcement des armées de Tchataldja et de Boulaïr, les Grecs leur offrirent volontiers leur flotte pour les transporter le plus tôt possible à Dédéagatch. Cependant une partie des troupes bulgares qui avaient occupé les environs de Salonique y restèrent en garnison. Les Grecs

---

Slawen, die Serbien zufallen, schnell Serben und diejenigen, die Bulgarien zufallen, ebenso schnell Bulgaren sein werden“ (April-Heft, 1913, s. 186).

Pour qu'on puisse se rendre compte des moyens dont les Serbes se servent pour transformer les „Slaves macédoniens“ en purs Serbes, nous citerons le document officiel suivant reproduit en fac-similé dans l'„Echo de Bulgarie“ du 26/9 X. a. c.:

Sous-préfet
ROYAL SERBE
de Prespa
—
№ d'office
Le 24 Juillet 1913
Resna.

Au tribunal de la commune
de Resna.

Que le tribunal fasse savoir à M. Kresti Stézovitch, préposé de ce tribunal, qu'il doit dorénavant signer toujours avec la terminaison **„itch“** et non **„of“.**

Communication faite, le procès-verbal doit être rendu.

Le sous-préfet: **Jiv. Manoïlovitch.**

se mirent à les refouler le plus loin possible des côtes de la mer Egée. C'était toujours des „incidents“ qui leur servaient de prétextes. Les incidents comme ceux de Nigrita et d'Anguista étaient très dangeureux pour la paix entre alliés: ils pouvaient provoquer la guerre. Mais il parait que c'est cela justement que les Grecs voulaient. Ces derniers provoquaient les Bulgares de différentes manières, convaincus que ce n'est que par une guerre formelle — il va sans dire d'une guerre contre un adversaire épuisé et en se garantissant par surcroit l'appui de tous ses voisins jaloux — que l'élément bulgare pouvait être déraciné, le pays „grec“ purifié des „barbares,“ et laissé enfin aux Hellènes seuls.

Contre ce plan d'extermination de la population bulgare, le gouvernement bulgare n'avait pris aucune mesure de précaution quoique la population bulgare lui attirât à plusieurs reprises l'attention sur les menées serbes et grecques. Il se contenta de protestations formelles, sans pousser ses démarches plus loin.

Nous ne voulons pas nous attarder sur les stratagèmes dont se sont servis les Grecs pour amener la panique dans la population et cela dans le but de provoquer le trouble et le désordre dans les rangs des troupes bulgares. Nous voulons parler du temps où la terreur s'est transformée en une boucherie en règle. Devenus maîtres des régions délaissées par les troupes bulgares en retraite, les Grecs livrèrent la population bulgare désarmée à un massacre général, violèrent toutes les femmes, pillèrent et incendièrent tous les villages. Cela s'est fait systématiquement, en tout lieu et d'une manière générale. Les Grecs indigènes, aidés par les Turcs et les Tsiganes, tuent, violent, incendient; tuent, violent et incendient les anthartes aussi; la même chose font sur une plus vaste échelle les troupes régulières, infanterie et cavalerie. Nous espérons que le présent exposé fournira des preuves suffisantes sur ces atrocités. Mais le plus grand crime que les Grecs ont pu commettre impunément, c'est d'avoir tâché de jeter l'opprobre sur tout une nation en lui attribuant leurs propres cruautés.

Dans notre défense, nous ne voulons pas être catégoriques. Des méfaits ont été commis par des Bulgares également, mais ce sont des cas de vengeance plutôt personnelle qui se sont produits pendant l'interrègne qui suivit la retraite turque devant les troupes bulgares. Il eut été d'ailleurs très étonnant si pendant cette terrible lutte d'une année, la haine de la population opprimée ne se soit nulle part traduite en des actes exaspérés contre l'oppresseur séculaire. Nous le répétons, les auteurs de ces méfaits étaient des particuliers et des brigands réputés. Les autorités bulgares militaires et civiles, non seulement n'ont commis nulle part des méfaits, mais n'ont même pas toléré que les particuliers en commettent. Il y a, au contraire, bien des cas où les prévenus ont été sévèrement punis même pour des fautes légères*). Les troupes régulières ne se sont jamais rendues, à notre connaissance, coupables de massacres et de viols sur la population paisible.**) En tous cas on n'a pu constater d'aucune

---

*) En voici quelques exemples:

Ivan Jeleff et Mito Athanassoff, de Orta-Keuy, sont condamnés chacun à 9 ans de Travaux forcés pour vol commis le 20 XII 1912 à Kilitchdagh sur la personne de deux femmes turques.

Par jugement du 26. II 1913, le soldat Kamen Sivkoff, du service d'intendance de la 6-e division d'infanterie, est condamné à 1 an de prison pour extorsion.

Par jugement de la Cour martiale de Philippopoli № 11 du 7. XII 1912, le capitaine Constantinoff Christo, du 51 régiment, est condamné pour s'être approprié divers effets appartenant à des Turcs.

Todor Mihaleff — à 15 ans de Travaux forcés, pour vol d'argent commis chez Issa Moustafa de Démir-Hissar (jugement de 18/I).

G. Ilieff et Ch. Traykoff — à 15 ans de Travaux forcés chacun pour viol (sentance de 14/I).

Des poursuites sont engagées, entre autres: 1o contre une bande formée par les habitants grecs de Soflou, laquelle, sous le commandement de Christo Lola et de Vanghel Haïmoglou, a incendié le village de Dédikeuy après en avoir massacré la population mâle, violé les femmes et pillé les maisons.

2o contre certains volontaires des milices de Kirdjali.

3-o contre le sous-lieutenant Nicola Valtcheff, sous-préfet bulgare de Stroumitza, ce dernier ayant figuré dans une commission soi-disant judiciaire, siégeant sous la présidence du commandant de la place Garbitch, de l'armée serbe.

(Extraits du tableau dressé par le parquet général de la justice militaire).

**) Dans les cas de Doxate et de Demir-Hissar, il s'agissait, comme on le verra plus loin, d'une révolte en règle.

manière que des cruautés pareilles soient organisées et systématiquement exécutées par ordre supérieur. Et c'est justement cela qui est vrai des Grecs: chez eux tout se fait *systématiquement* et *par ordre.* Et de même systématiquement ils travaillent à masquer tous leurs méfaits et, ce qui est plus important, à les rejeter sur les Bulgares.

* * *

Quel fut l'instrument principal par lequel les Grecs ont réussi à induire en erreur le monde entier en lançant la légende de nouvelles „Bulgarian atrocities", seulement dans le sens inverse cette fois, c'est-à-dire commises par les Bulgares eux-mêmes? Cet instrument, c'est la presse étrangère. Elle a été travaillée dans ce but pendant de longues années et cela également d'après un plan préconçu et, à ce qu'il paraît, non seulement pour ce cas particulier. Ainsi, lorsque le besoin s'en fit sentir, les Grecs y étaient déjà bien préparés. Grâce à une méthode de prévoyance savamment combinée, ils étaient devenus collaborateurs, actionnaires, correspondants et abonnés de „centaine d'exemplaires" des journaux les plus importants paraissant dans toutes les parties du monde, tandis que les Bulgares avaient complètement négligé le besoin d'entrer en liaison avec la presse européenne. Même lorsque les Serbes et les Grecs lancèrent leurs calomnies contre l'armée bulgare, notre gouvernement n'a pas réagi suffisamment, croyant que la vérité se ferait jour d'elle-même*).

D'ailleurs, même si l'on voulait réagir, on était dans l'impossibilité de le faire: dès le commencement de la guerre entre alliés la Bulgarie était complètement isolée du monde entier. C'est à cette époque justement, lorsque personne en Bulgarie ne savait ce qu'on écrivait à notre adresse et personne n'y pouvait répondre, que nos „alliés" réussirent à répandre

*) Il est notoire que la censure bulgare établie à l'occasion de la guerre n'était pas très complaisante envers les correspondants étrangers, même en ce qui concernait les nouvelles favorables à la Bulgarie. Ces derniers assuraient qu'en Serbie et en Grèce on était si aimable *qu'on expédiait toutes leurs correspondances gratuitement.*

dans la presse étrangère toutes sortes d'histoires fantaisistes et de calomnies monstrueuses, en attribuant à l'armée bulgare toutes les cruautés que les troupes grecques avaient commises sur la population bulgare partout où elles avaient passé. Quoique un peu tard, la vérité commence, à notre grande consolation, à se faire jour non seulement en ce qui concerne les atrocités commises par les Grecs, mais aussi en ce qui concerne les manœuvres employées par ces derniers pour donner le change et désorienter l'opinion publique. Elle pénètre déjà, cette vérité, dans la même presse qui avait servi, dans la plupart des cas peut-être involontairement, comme instrument de l'astuce grecque. Nous pourrions citer beaucoup d'exemples — le nombre en est déjà énorme, — mais pour ne pas abuser de la patience de nos lecteurs, nous nous contenterons d'en donner un ou deux.

En voici un qui nous est fourni par une voix lointaine.

Dans une dépêche de Londres adressée au journal d'Anvers *„La Métropole“* et reproduite par les journaux de Sophia, il était dit que les Grecs se sont servi de tous les moyens imaginables pour gagner l'opinion publique en Europe. Ils ont dépensé *trois millions de francs* pour payer les honoraires de certains journalistes. Un journaliste anglais aurait reçu l'offre d'écrire des articles hellénophiles moyennant une somme de 25,000 francs par an. Le journaliste anglais, cependant, en vrai fils de la fière Albion, aurait refusé la proposition et de cette manière les procédés grecs ont été démasqués et rendus publics.

Un Anglais, très distingué et connaissant très bien les pays balkaniques, dans une lettre adressée à M. Matéeff, ex-agent diplomatique de Bulgarie, et publiée dans le journal „Mir“ (№ 4013) s'exprime de la manière suivante:

„In spite of the miserable tale of atrocities falsely attributed to the Bulgarians, of the unkingly message sent about them by Constantine, in spite of everything, British public opinion still believes in Bulgaria“. — „It would have done your heart good to have been present at a small meeting on tuesday last of distin-

guished men when the question of Bulgaria was raised. One after another, they expressed their hope fur Bulgaria, their confidence in her recovery. — To me it was a delightful surprise to find that the campaign of lies against her has produced so little effect. We believe in her". — „Greece has worked the telegraph and press unscrupulously. Let Bulgaria simply tell the truth und confound her enemies".

Et M. le Professeur Monroe, de Montclair, (New Jersey) qui a passé en Bulgarie plusieurs semaines juste au moment où elle était isolée du reste du monde et qui a publié plusieurs articles dans la presse américaine contre les calomnies grecques, dans une lettre adressée à M. Karastoyanoff de Sophia, s'exprime de la manière suivante:

„The Greeks have lied so shamefully about the Bulgarians and they are constantly flooding the newspaper offices with their false charges, that it is not easy to keep up with them. But the American sentiment has changed greatly in recent weeks in favor of the maligned people of Bulgaria".

Et ce vénérable prêtre hollandais F. van der Jonckheyd, que nous aurons à citer plus d'une fois et qui est un témoin oculaire, ne dit-il presque pas la même chose?

„Les Grecs *mentent* donc constamment en tâchant de présenter en Europe les Bulgares comme des sauvages".

Et plus loin:

„Il est vrai que les Grecs soignent très bien à Salonique les soldats bulgares blessés, faits prisonniers; mais cela ne se fait que pour tromper les européens et nos curés savent qu'à l'intérieur du pays ils ne sont pas si consciencieux; aussi commence-t-on ici à rire de leurs „cruautés bulgares" qu'ils font paraître dans notre presse" *).

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que la „collaboration" des Grecs dans la presse en faveur de la cause grecque ne finit pas avec ce qui s'est fait d'une manière organisée: tout Grec, n'importe dans quelle partie du monde il vivait, s'est immédiatement trouvé à son poste, comme par commandement. Et ils agissent tous avec un accord parfait. La preuve

*) V. Milétitch, atroc. gr., p. 101 et 102.

en est que la presse universelle a été inondée de toute sorte d'articles portant le cachet de leur origine grecque. Après le rétablissement des communications, lorsque notre depêche de protestation a été connue, l'Université de Sophia fut accablée de coupures faites dans toute sorte de journaux et de revues. Le soussigné, en sa qualité de Recteur de l'Université de Sophia, a reçu également un grand nombre de lettres et de coupures accompagnées de notes ignobles, signées par des Grecs ou soi-disant étrangers. Nous ne croyons pas que des Bulgares aient eu l'idée de se recommander de la sorte devant nos collègues d'Athènes.

* * *

C'est à l'histoire de résoudre définitivement la question de savoir comment et par qui a été provoquée la guerre entre les alliés. Les faits indiscutables disent que pendant six mois entiers, alors que les troupes bulgares étaient à Tchataldja et à Boulaïr, Serbes et Grecs se retranchaient derrière des réseaux de fil de fer, élevaient des fortifications et creusaient des tranchées, qu'ils avaient pris soin de masquer par des semailles lesquelles eurent même le temps de pousser. C'est un fait avéré que dès le mois de février a. c. la Serbie et la Grèce se liaient par un traité d'alliance offensive contre la Bulgarie, auquel adhérèrent plus tard la Roumanie et la Turquie. A notre avis, la Serbie n'aurait jamais eu le courage ni la moindre velléité de passer outre à ses engagements, si ce n'était à l'instigation de la Grèce. Cherchez le Grec! dirait-on. Au moment de la conclusion de l'armistice avec la Turquie, la Grèce se montra récalcitrante. A la conférence de Londres Serbes et Grecs faisaient traîner en longeur les pourparlers jusqu'à ce que Sir Edward Grey les mit en demeure, de la manière que l'on sait, de signer ou de s'en aller. Ils exténuaient à dessein l'armée bulgare, qui seule a retenu l'ennemi dans les „bouteilles“ de Tchataldja et de Gallipoli, deux mois après la chute d'Andrinople. Or il est notoire que si la Bulgarie avait voulu conclure une paix à part

avec la Turquie, elle aurait pu le faire après la bataille de Lulé-Bourgas lorsque les Turcs demandaient la paix à genoux en cédant même Andrinople. La guerre était finie pour la Bulgarie dès cette époque. Si elle la voulait, elle aurait pu tout de suite après masser en Macédoine son armée entière, encore fraîche, y compris les troupes qui assiégeaient Andrinople. Si elle avait voulu faire la guerre à ses alliés, si elle avait pu supposer que les Serbes et les Grecs songeaient sérieusement à lui faire la guerre, elle aurait certainement commencé alors, et non pas à une époque où ses troupes étaient à bout de forces après l'hiver rigoureux passé à Tchataldja, Boulaïr et Andrinople, après les batailles sanglantes qui y eurent lieu et après les ravages du choléra qui immobilisaient le tiers de l'armée, tandis qu'un autre tiers était en congé. Si elle voulait vraiment faire la guerre, elle se serait fortifiée, elle n'aurait pas dispersé ses troupes de Vidine jusqu'à la mer Egée; elle les aurait concentrées au contraire en masse sur un point donné pour être en état de porter un coup décisif à l'ennemi; elle se serait enfin entendue au préalable aussi avec la Roumanie qui lui avait proposé à plusieurs reprises son concours financier et militaire contre certaines concessions insignifiantes. Or la Bulgarie ne fit rien dans ce sens, car elle se reposait sur le traité d'alliance, sur l'arbitre choisi et sur son droit. C'est un fait prouvé que le 10/23 juin les états majors grec et serbe étudiaient ensemble et fixaient le plan des opérations communes contre la Bulgarie. On est en possession de proclamations serbes *imprimées* avant la déclaration de la guerre entre les alliés où il n'est point question de provocations ou d'agression de la part de la Bulgarie, mais seulement de ce que celle-ci ne consentait pas à céder ni Prilep, ni Monastir*). On est en

---

*) Voici le texte complet de cette proclamation:

„Soldats,

Par mon ordre du 6/19 octobre de l'année passée je vous avais appelés pour faire la guerre à la Turquie dans le but de délivrer nos frères opprimés et d'éclairer le sombre Kossovo Polé. Grâce à votre bra-

possession aussi de la proclamation du roi Nicolas, inprimée de même que celle du roi Pierre dès le 11/24 juin. Et, ce qui est le comble dans toute cette histoire c'est que, les Bulgares qui ont doté le monde slave d'un alphabet et de tout une littérature il y a de celà 10 siècles, sont traités aujourd'hui de „Tartares“ et cela même de la part du roi-poète, le roi du Monténégro, pour les besoins de l'armée duquel

---

voure, à votre héroïsme sans exemple et à votre empressement au sacrifice, vous avez, en moins d'un mois, vaincu l'ennemi, délivré vos frères et éclairé Kossovo.

Soldats,

La guerre des Balkans est finie. Nos frères — délivrés. La paix avec la Turquie est signée. Vous devriez maintenant retourner chez vous et vaquer à vos affaires, revoir vos parents, les êtres chers à vos cœurs et qui vous attendent avec impatience.

A mon grand regret, chers soldats, vous ne pouvez pas encore retourner chez vous, vous ne pouvez pas encore revoir les êtres qui vous sont chers et vous reposer après les grands efforts. Les Bulgares, hier encore nos alliés, avec lesquels nous luttâmes récemment côte à côte, que nous avons aidés de tout cœur, en véritables frères, à prendre leur précieuse Andrinople arrosée de notre sang, nous disputent les parties de la Macédoine que nous avons conquises au prix de tant de sacrifices. La Bulgarie, agrandie deux fois au cours de cette guerre commune, ne donne pas à la Serbie deux fois moindre, ni Prilep du roi Marco, ni Monastir où vous vous êtes couverts de gloire et où vous avez chassé les dernières troupes turques envoyées contre nous. La Bulgarie, baignée par deux mers ne permet pas à la Serbie d'avoir une issue à une seule. La Serbie et ses créateurs — l'armée serbe — ne peuvent et ne devraient pas y consentir. Ils doivent défendre leurs acquisitions contre tout le monde, même contre les alliés d'hier — les Bulgares. —

Les Grecs, nos alliés, marcheront avec nous dans la guerre contre les Bulgares, qui veulent les dépouiller aussi de leurs conquêtes; nos frères monténégrins aussi participent à la guerre, car ils veulent défendre le soi serbe.

Soldats,

Au nom de Dieu et de notre juste cause — en avant! Dépliez de nouveau le victorieux drapeau serbe et portez-le victorieusement dans les rangs de votre nouvel ennemi, comme vous l'avez victorieusement promené sur le Vardar jusqu'à Salonique, à Prilep et à Monastir, à travers Kossovo-Polé et à Prizren.

En avant, soldats! Dieu aussi aide les patriotes et les justes.

(s.) **Pierre**.

Cet ordre doit être lu à tous les soldats.

Le chef de l'état-major du quartier général,
aide de camp d'honneur de S. M. le roi,
le voïvode: **R. Poutnik.**“

La date de 18/1 juillet 1913 est ajoutée *à la main*.

la Bulgarie lui versait un subside de près d'un million de francs par mois.

Mais admettons que les Serbes et les Grecs, avant de commencer la guerre si ardemment désirée par eux, pour laquelle ils étaient prêts et que de toutes façons ils s'évertuaient à provoquer, y aient été poussés par les Bulgares eux-mêmes, ceux-ci les ayant attaqués les premiers; admettons que nos cercles militaires, imitant en cela les Grecs, aient cru que tout finirait par un „incident de frontière“, erreur que nous n'avons pas le moins du monde l'intention, cela va sans dire, de justifier; admettons au surplus qu'en agissant ainsi, on ait voulu tâter les forces et connaître les desseins de l'ennemi ou bien lui inspirer la crainte; encore plus plausible serait la supposition qu'on ait cherché à diviser à temps les deux alliés et qu'en enfonçant par surprise leurs lignes on ait voulu paralyser de cette manière la réalisation de leur plan manifestement néfaste. Admettons tout cela; ce ne serait néanmoins qu'un „incident“ et non pas une guerre. Des militaires le provoquent, exprès ou non, cela importe peu pour le moment; l'essentiel est qu'ils ne le considèrent pas comme une guerre — à tort ou à raison, c'est une autre question; — l'important, c'est qu'ils ne veulent pas et ils ne peuvent pas le considérer comme une véritable guerre, dont la déclaration n'appartient qu'au gouvernement. D'ailleurs comment auraient-ils pu commencer une guerre sachant, comme ils le savaient, que l'armée n'était pas encore prête pour une grande opération militaire? Tout cela présente l'armée bulgare et son généralissime sous un jour peu favorable; mais encore une fois, admettons-le! Cette espèce de „guerre“ n'est pas une guerre déclarée par la Bulgarie et son gouvernement; il n'est pas prouvé en tous cas que ce *coup de main* ait été accompli sur la demande de celui-ci et d'accord avec lui. L'homme qui dirigeait la politique bulgare à ce moment malheureux, M. Daneff, expressément et catégoriquement le nie*) et, jusqu'à preuve du contraire, nous

*) V. la réponse de M. Daneff au „Novoié Vremia“ dans la „Bulariga“ № 2, du 24. IX a. c.

sommes obligés de le croire. D'ores et déjà nous possédons la preuve de la désapprobation avec laquelle le gouvernement avait accueilli l'action du 17/30 juin dans son activité même après cette date. Incontinent, un contre-ordre pour l'arrêt des hostilités est envoyé. Le général Savoff, adjoint au généralissime, est relevé de ses fonctions. Comme on le voit, dans ces circonstances les Bulgares n'essayèrent même pas de „sauver les apparences" en ce qui concerne ce grand scandale politique—le désaccord entre le commandement militaire et le gouvernement! Mais les Serbes et les Grecs ne voulurent plus entendre parler d'arrêt, et la guerre continua. Les Bulgares firent plus: pour prouver qu'à aucun prix ils ne voulaient pas faire la guerre, à la demande de la Russie, ils rappelèrent les troupes qui avaient déjà occupé Kniajevatz et n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de Vrania et Nich et allèrent même jusqu'a accepter de se rendre à Nich — à Canossa! Et tout cela après que les opérations militaires avaient été engagées à fond au prix de pertes énormes! Mais Serbes et Grecs n'avaient plus aucune envie d'arrêter le carnage. Les premiers pénétrèrent même en territoire bulgare, tandis qu'à Nich les délégués bulgares attendirent en vain les Serbes et les Grecs. La guerre continua. Les Serbes furent chassés. L'honneur des armes bulgares était sauf. De nouveau la liaison entre les armées alliées est coupée. Les Grecs sont menacés d'un encerclement dans les gorges étroites de Kresna. C'est à ce moment critique que la Grèce demande d'urgence la signature d'un armistice à Bucarest et les parlementaires grecs arrivent de bon matin aux lignes bulgares pour demander la suspension d'armes qui ne devait commencer qu'à une heure de l'après-midi. C'étaient eux qui étaient pressés cette fois. Il faut faire ressortir tout cela, car tous ces détails révèlent toujours la même tactique grecque. L'invasion des Roumains et l'occupation par leurs troupes de presque toute la Bulgarie du Nord et d'autre part la reprise par les Turcs de la Thrace entière, tous ces évènements contribuèrent

puissamment à ce que Serbes et Monténégrins se retinssent sur leurs positions et que les Grecs occupassent presque toute la Macédoine du sud-est. L'armistice vint donc pour eux juste à temps: il les soustrayait à une débâcle certaine. Toujours est-il qu'ils avaient brillamment joué leur rôle: ils avaient, en attendant, presque réalisé leur idéal — la destruction de la race bulgare dans toute la Macédoine du sud et du sud-est.

*
* *

Que le but principal des Grecs ait été de profiter de l'occasion que la guerre leur offrait et d'exterminer la population bulgare des pays qu'ils revendiquaient, il y a à cela des preuves en abondance. Cette extermination a été préparée d'après un plan préalablement établi et exécuté avec une terrible perfection. La première de ces constatations, ce sont les journaux grecs eux-mêmes qui la font; la seconde trouve sa confirmation dans la terreur qui a régné partout où sont passées des troupes grecques. Salonique, Serrès, Kilkich, Guévguéli, Doïran et beaucoup d'autres villes et villages encore sont autant de nouveaux Pérouchtitza et Batak! Et encore ces anciennes atrocités turques, commises par des bachibozouks, pâlissent-elles comparativement devant les horreurs dont se sont rendus coupables les soldats chrétiens du roi Constantin sur son ordre exprès. Les Grecs vont-ils rejeter toujours sur les Bulgares ces carnages, ces incendies et ces pillages? La population se serait-elle massacrée elle-même? Ou seraient-ce les soldats bulgares et les volontaires macédoniens qui auraient pillé et incendié les villages de leurs frères et leurs propres maisons? Seraient-ce les fils et les frères qui auraient eux-mêmes déshonoré leurs mères et leurs sœurs? Non, n'est-ce pas; c'est incroyable et contre nature. Et si l'on veut connaître les véritables auteurs de ces méfaits, voici des preuves et des plus authentiques: ce sont ces éloquentes confessions des soldats grecs qu'on a trouvées dans le courrier militaire grec capturé dans le Razlog, qui nous les fournirons

surabondamment. Ces soldats ne cachent rien à leurs proches. Avec une franchise effrayante ils avouent que tout ce qui est bulgare est passé au fil de l'épée, déshonoré, pillé et incendié. Car tel a été *l'ordre* qu'ils avaient reçu! „Nous avons fait des choses horribles“, écrit un d'entre eux dont la conscience semble se révolter à tant d'horreurs. „Pas un village bulgare n'échappa au feu“, ajoute un autre. „Toute la race bulgare est anéantie“, termine un troisième. „Car *tel a été l'ordre reçu“*, avouent-ils, tous. C'est au hasard que nous devons la capture d'un courrier révélateur qui nous fournit ces documents effroyables aussi uniques dans leur genre que sans exemple dans les annales des guerres modernes ou anciennes. — Nous ajoutons comme annexe à cet exposé une collection de ces lettres reproduites en fac-similé et c'est à coup sûr la meilleure réponse à la brochure de nos collègues grecs. S'ils en avaient eu connaissance, ils n'auraient jamais écrit de la sorte des Bulgares. Ils se seraient tout au moins dit: „les nôtres aussi ont commis des atrocités!...“ On a beau nier l'authenticité de ces documents: il y est fait mention de noms d'unités, de localités qui concordent de tous points avec les dépositions du petit nombre des réfugiés échappés à la mort. On y voit le sceau du bureau de la poste militaire et tout ce qui peut garantir le caractère de la plus parfaite authenticité à ces lugubres documents.

Et voici d'ailleurs ce qu'écrivaient les journaux grecs déjà avant la guerre des alliés:

„Embros“ dans une correspondance de Salonique en date du 11/24 juin, disait:

„La grande lutte pour l'existence de l'Hellénisme *commencera* dans quelques jours. Mais il ne faut pas donner encore du temps aux Bulgares. Depuis la chute d'Andrinople, ils en ont gagné assez. *L'Europe n'a pas besoin de se convaincre dans notre amour de la paix pour justifier notre façon de procéder. Elle donne toujours raison aux vainqueurs, les vaincus ont tort“.*

Le même journal dans une autre correspondance de Salonique, en date du 10/23 juin, relatait déjà la marche des futures opérations:

„Le théâtre de la guerre est transféré juste à l'endroit où Constantin le Grand voulait autrefois fonder la capitale du vaste empire romain. C'est l'ancienne Serdica, sur les ruines de laquelle les Bulgares ont érigé leur capitale.

Autour de Sophia sont disposées les grandes forces bulgares. Contre ces forces sont disposées les forces serbes concentrées à Pirot, Uskub, Vélès et Guevguéli.

Les forces grecques, disposées contre l'aile gauche de l'armée bulgare, *contribueront* le plus pour le succès des aspirations gréco-serbes.

On peut considérer comme sûr le fait que dès le commencement de la lutte, les Bulgares seront repoussés de la ligne Koukouch—Doïran qu'ils occupent à présent et ce n'est que la route le long de la Strouma qui leur restera pour se retirer vers Sofia; si toutefois les nôtres ne parvenaient pas à leur couper la retraite pour répéter l'histoire avec l'empereur Basile Boulgarochtone".

„Proodos", dans une correspondance d'Athènes en date du 14/27 juin, disait:

„Nous sommes à la veille de la guerre. La reine a fait faire venir de Londres un personnel sanitaire suffisant et a fait rouvrir les hôpitaux fermés.

Autre chose. Le roi, en partant pour Salonique, a pris tous ses *uniformes de campagne.* Il ne part pas pour Salonique, il part pour ainsi dire, pour le théâtre de la guerre.

Autre chose encore et tant d'autres choses dont on ne peut pas parler. *Mais ce qu'il y a à remarquer, c'est que le manifeste de guerre par lequel le roi fait appel au peuple pour lui donner son concours, est déjà prêt.*

Il y a des indices qui font supposer que cette semaine commencera la lutte sur toute la ligne, depuis Pirot jusqu'à Elevtéra. Le roi lui-même aurait dit que s'il n'était pas de retour jusqu'à mercredi, la guerre serait déclarée".

Viennent après les témoignages des éprouvés eux-mêmes échappés au couteau ou à la baïonnette grecs.*) Peut-on les infirmer eux-aussi? Les témoins sont, il est vrai, des Bulgares, ils peuvent donc n'être pas exempts de partialité. Ne peut-il y avoir de l'exagération aussi, de l'altération de la

---

*) On trouve leurs dépositions dans notre annexe „Documents sur les atrocités grecques", extraits du livre de M. le Prof. Milétitch: „Atrocités grecques en Macédoine".

vérité, dans tout ce qu'ils racontent? Une grande partie de ces réfugiés n'ont-ils pas obéi à la peur? N'y en a-t-il pas parmi eux qui, ne possédant rien, diraient quand même avoir été volés? Nous admettrions la possibilité de ces objections et d'autres de ce genre, que ces témoignages n'en seraient pas moins des charges contre l'armée grecque. Car ils concordent avec les témoignages des soldats grecs eux-mêmes qu'ils corroborent. S'il y a eu, oui ou non, des villages détruits, cela ne peut pas être tenu secret. Etant donné que tout paysan bulgare possède champ, maison, bétail, des instruments, un mobilier si modeste soit-il, il est difficile de ne pas reconnaître que s'il ne possède plus tout cela, c'est qu'il a été pillé, incendié, anéanti. Et les blessures même cicatrisées de ces gens à demi massacrés, dont plusieurs vieillards et enfants échappés par miracle à la mort, ces cous tranchés, ces crânes tailladés, ces yeux crevés, comment admettre que tout cela soit le résultat des „atrocités bulgares", ou que les victimes se soient massacrées les unes les autres? Et ces victimes ne sont pas en petit nombre. Il y a des milliers et des milliers de réfugiés.*)

Les récits de tous ces malheureux concordent entre eux. Ils indiquent le lieu, l'heure de leur torture et les personnes qui ont tenté de les égorger. Si l'on ne veut pas ajouter foi à leurs paroles, leur présence ici et leur état misérable témoignent assez en leur faveur. Car nul ne s'expatrie sans cause et nub n'offre de bon gré sa tête au couteau. Il y a aussi parmi les réfugiés des Valaques. Lors de l'occupation de ces mêmes régions par les Bulgares personne des Grecs ni des Valaques ne s'était enfui.

* * *

Tous ces faits corroborés par des témoignages irréfutables, nous donnent, croyons-nous, le droit de nous ériger en accusateurs.

---

*) Leur nombre dépasse 120,000.

Mais examinons de la façon la plus sérieuse et la plus objective les allégations de nos accusateurs *sui generis.*

Voici la brochure de nos honorables collègues les professeurs grecs, intitulée „Atrocités bulgares en Macédoine — faits et documents".

Quels sont ces *faits?*

Après une courte introduction suivie des dépêches du roi Constantin, c'est un exposé systématique d'atrocités que les Bulgares auraient commises sur des Turcs, des Grecs et des Serbes avant la guerre et au début des hostilités. Il est parlé dans cette brochure aussi d'„attentats" contre le clergé et les instituteurs grecs, contre les écoles et les monuments historiques. Elle se termine par quelques documents tendant à démontrer la complicité des autorités officielles bulgares dans les atrocités énoncées.

Nous donnons plus loin une analyse détaillée de tous ces faits. Examinons ici avant tout *les preuves* qu'on cite à leur appui.

Nous ne nous gênons pas le moins du monde de dire qu'ils sont presque dans leur totalité d'une valeur persuasive très douteuse.

Quels sont avant tout les témoins? En premier lieu le roi des Hellènes. S'il est vrai que le roi Constantin a vu des cadavres, il n'est pas moins vrai qu'il ne s'est pas donné la peine de vérifier la nationalité des victimes. Et l'on a voulu qu'on le crût sur parole, une personne royale ne pouvant pas mentir. Or, aujourd'hui les témoignages du roi Constantin sont reconnus faux. Il a été donc dans l'erreur et, cela étant, le verdict qu'il s'était permis de prononcer contre toute une nation*) n'a plus aucune valeur ou s'il en a une, ce n'est que de faire mieux ressortir le caractère tendancieux de ces témoignages.

Nous nous arrêterons cependant sur le passage de la dépêche royale aux représentants de la Grèce à l'étranger où

*) „Les Bulgares n'ont plus le droit d'être classés au nombre des peuples civilisés." Broch. cit. p, 4.

le roi Constantin invite ceux-ci à porter à la connaissance des grandes puissances ses intentions:

„Déclarez que je me verrai à mon profond regret dans la nécessité de procéder à des représailles, afin d'inspirer à leurs auteurs une crainte salutaire et leur donner à réfléchir . . .“

Cette menace fatale, il réussit en effet à la mettre à exécution de la manière la plus radicale.

La dépêche adressée par le roi Constantin au „New-York Times“ dépeint à merveille la situation, pourvu que le mot „Bulgares“ soit remplacé par celui de „Grecs“ (Broch. p. 5—7).

Lorsqu'on aura compris, grâce aux documents que nous ajoutons ici, à quel point sont fausses les affirmations contenues dans cette dépêche et relatives à d'atrocités qui seraient commises, dans des endroits y indiqués; — qu'à Nigrita, par exemple, la population grecque avait abandonné ses demeures longtemps déjà pour qu'elle pût être molestée par les troupes bulgares en fuite; que la ville de Serrès a été incendiée, il est vrai, mais non pas par les Bulgares, mais bien par les Grecs eux-mêmes, et que s'il y a eu des massacres, les auteurs étaient irréfutablement des Grecs ayant à leur tête le métropolite grec lui-même, et que des Bulgares en ont été les victimes; ou bien encore qu'aux environs de cette ville la population bulgare a été passée au fil de l'épée par les soldats grecs; — c'est alors que tout le monde se rendra un compte exact du véritable sens de la dépêche royale et de son vrai but.

Du même esprit découlent tous les autres renseignements répandus dans le monde entier sur la foi de rapports officiels grecs. Nous les passons donc. Les auteurs de la brochure grecque eux-mêmes disent qu'ils ne s'y baseront pas beaucoup, leur véracité pouvant être mise en doute. Ce qui n'empêche toutefois pas que ces rapports soient cités à maints endroits.

Ce qui a plus de valeur, ce sont les témoignages des correspondants étrangers publiés dans différents organes sérieux tant européens qu'américains. Il importe toujours de tenir compte cependant des personnes, des lieux et des cir-

constances dans lesquelles ils ont pu se documenter sur ce qu'ils racontent. Nul doute en effet que l'organe même le plus sérieux et le plus impartial *ne puisse* être induit en erreur. On y insère maints renseignements *sur parole*. Peut-il venir à l'esprit de ses rédacteurs de mettre en doute la teneur de dépêches signées par un roi ou par les premiers dignitaires d'un Etat? Les journalistes et les correspondants ne peuvent pas tout savoir, tout voir et tout vérifier. On leur raconte et ils transmettent le récit auquel ils ajoutent foi. Parmi les auteurs, ces honorables académiciens etc., dont les noms sont cités dans la brochure, il y en a certes qui, sous l'influence des récits terrifiants, de source grecque ou serbe, d'atrocités monstrueuses commises par les Bulgares en Macédoine, ont pu écrire les passages mentionnés. Nous ne leur en faisons pas un grief. Si nous en avions le temps et le moyen, nous aurions demandé à chacun d'eux: „Auriez-vous écrit comme vous l'avez fait, si vous aviez pu admettre que les faits rapportés n'étaient qu'une grossière altération de la vérité?“ Peut-il y avoir de doute sur la réponse que nous donneraient en pareil cas ces messieurs?

En dépit de leur expérience, les correspondants de profession peuvent être trompés, induits en erreur. Ils peuvent donner de fausses interprétations volontaires ou involontaires. Près de la gare de Serrès on trouve des hommes massacrés pendant leur fuite de la ville. Il est prouvé aujourd'hui qu'ils l'ont été par les troupes grecques arrivées à l'improviste de Démir-Hissar.*) Ayant pris la multitude massée à la gare pour des Bulgares, elles ouvrent le feu sur eux. La question de savoir si les autorités grecques qui montraient les cadavres aux correspondants étrangers avaient oui ou non connaissance de la méprise des mirailleurs grecs, c'est là une question que chacun peut trancher à son gré. Mais en rejeter la responsabilité sur les troupes bulgares, voilà qui est trop. — On montre aux correspondants des

*) V. Documents, № 46, p. 116; № 51, p. 127, 131 et ailleurs.

cadavres. Nous savons que des cadavres d'enfants bulgares ont été montrés à des étrangers sous un affublement turc pour donner le change à ceux-ci sur les véritables auteurs du crime. Sont-ce les Grecs astucieux qui auraient reculé devant de pareils procédés? On nous parle de traces sur les murs révélant que des hommes y ont été *crucifiés*. Il serait intéressant de vérifier par une enquête rigoureuse toutes ces allégations et au cas où elles seraient vraies, d'identifier les victimes. On nous parle aussi de fausses barbes, montrées à des témoins, dont les Bulgares se seraient servis lors de l'exécution de leurs crimes! Si réellement il y a eu des déguisements, ceux-là, pour sûr, ne peuvent pas être autre chose qu'une ingéniosité grecque. Et qu'y a-t-il de difficile à transporter ces effets partout où l'on veut?*) Lorsque les Grecs se permettent d'assurer que les Bulgares avaient cinq jours d'avance arrosé les maisons de Serrès avec du pétrole, en employant pour ce faire quelques milliers de bidons de ce liquide inflammable et sont revenus *cinq jours après* pour mettre le feu à la ville, on peut bien admettre qu'ils ne se feraient pas faute de recourir à des déguisements et de faire croire que ce sont les Bulgares qui l'on fait.

Pour qu'on puisse se rendre exactement compte de la manière dont les Grecs ont usé et abusé des correspondants étrangers, nous nous contenterons de signaler le cas de *M. René Puaux*. Voici ce qu'écrit dans le „Temps" du 15 juillet (V. Brochure, p. 8) cet homme, hier encore ami enthousiaste des Bulgares:

„L'armée bulgare a partout massacré la population civile. *D'un rapport* que j'ai entre les mains, il résulterait qu'elle a fait en Macédoine et en Thrace de 220000 à 250000 victimes." Cette conclusion est confirmée en note par M. M. Magrini et Trappman, deux autres enquêteurs.

Le „rapport" dont il est ici question, ne serait-il pas *grec?* Et les deux autres enquêteurs ne se seraient-ils pas

---

*) De fausses barbes et de perruques auraient été trouvées au palais du gouverneur général de la Macédoine, le Général Voulkoff (Broch., p. 30).

servi des données de ce même rapport ou autres du même genre? Ce rapport paraît à M. Puaux lui-même invraisemblable et il ajoute:

„C'est presque incroyable et je ne donne ces chiffres que parce qu'ils m'ont été concurremment fournis par *une personnalité étrangère* digne de foi.“ Mais pourquoi M. Puaux ne nous donne-t-il pas le nom de cette personnalité pour que tout le monde puisse savoir à quel point elle est *digne de foi?*

Tout de suite après, pour donner plus de poids à ses dires et pour montrer que les Bulgares sont encore plus odieux qu'on ne le pense, le correspondant du „Temps“ ajoute: „De l'aveu *d'un officier bulgare* dont *je n'ai pas le droit de citer le nom*, l'ordre de tuer les femmes et les enfants était formel.“

Ils sont bons, vraiment, ces témoignages! On affirme des choses monstrueuses, qu'on prend bien soin de voiler de mystère afin de rendre impossible toute vérification!

Et quand on pense que ce même René Puaux écrivait naguère au sujet des Bulgares de si belles pages dans son livre „De Sofia à Tchataldja“! *)

Il n'est pas étonnant qu'un auteur ait si vite changé d'avis. Mais ce qu'on ne s'explique pas facilement c'est qu'en un laps de temps si court le peuple bulgare ait pu changer à ce point! Ne serait-ce pas une erreur d'optique, comme il s'en produit sous le ciel grec et dont M. Puaux n'aurait pu, pour des raisons inconnues, s'en préserver?

De la même valeur est aussi le document suivant (p. p. 8—9), c'est-à-dire l'adresse des correspondants étrangers au président de la *Ligue pour les droits de l'homme*. „Des *rapports* nous parviennent des populations *grecques* et *musul-*

---

*) On est tenté, à ce propos, de rappeler le passage suivant qu'on trouve à la page 241 du livre de M. Puaux:

„Il y a, dans cet accueil immédiat de mensonges éhontés par les plus grands journaux, la révélation d'un mal auquel il importe de porter remède sans tarder, si l'on ne veut pas faire sombrer tous les journaux, sans distinction, dans un égal discrédit“.

manes qui contiennent les détails les plus horribles sur le traitement qui leur est infligé.“ Des rapports de la part des *Grecs,* cela suffit. Nous n’avons rien à objecter contre la demande d’une *enquête impartiale,* contenue dans ce même document. A-t-elle eu lieu? A la page 11—12, dans une note adressée aux grandes puissances en date du 19 juillet, c’est-à-dire après qu’une enquête avait été demandée déjà par le gouvernement bulgare, il est dit que le roi Constantin invite les correspondants du monde entier ainsi que les consuls étrangers de Salonique à venir constater „les actes de sauvagerie qui mettent la Bulgarie en dehors des lois de la civilisation et de l’humanité.“ Les consuls d’Autriche-Hongrie et celui d’Italie s’étaient déjà rendus à Serrès ainsi que les correspondants de certains grands journaux européens. Ces derniers sont, à ce qu’il paraît, ceux-là même qui avaient signé l’adresse au président de la *Ligue pour les droits de l’homme.* Il faut supposer que les Grecs aient été absolument sûrs de faire passer les „atrocités“ commises comme des actes de soldats bulgares et les victimes — pour des *Grecs.*

Eh bien! Les faits que nous soumettons aujourd’hui à l’opinion (lettres de soldats grecs et témoignages des éprouvés) prouvent précisément le contraire et de façon irréfutable. La note susmentionnée est donc, elle-aussi, une note *grecque.*

Mais qu’est-ce qu’ont vu alors les consuls d’Autriche-Hongrie et d’Italie et les correspondants? — Nos renseignements disent (V. Dépositions citées plus-haut à la page 28), que la ville de Nigrita, au moment du départ des troupes bulgares pour Lahna ainsi qu’à leur retour, était entièrement vide: elle était abandonnée par ses habitants. Qui donc les Bulgares auraient-ils égorgé? Le correspondant décrit l’horreur d’une ville incendiée la veille. Néanmoins on n’y voit que *peu* de cadavres: les troupes grecques les auraient enterrés à la hâte dès leur entrée, parce qu’il faisait chaud à cette époque. Tous les récits émanent donc du „maire“ et du commandant de la place, qui évaluaient le nombre des victimes qui auraient péri dans les flammes à cent au moins. „Des

femmes ont été violées devant leurs enfants; des enfants ont été égorgés; des vieillards maltraités.“ Toutes ces horreurs, il va de soi, le correspondant n'a pu les voir, ni les vérifier: on les lui a racontées et il les a crues sur parole.

Nous regrettons d'être dans l'impossibilité de nous arrêter à chaque document, afin d'en apprécier la valeur exacte. Nos collègues athéniens savent, sans doute, que les tierces personnes qui auront à juger en dernière instance les Grecs et les Bulgares, doivent mettre plus de sens critique dans l'examen de la question que les correspondants distraits et par trop crédules.

Que le lecteur s'arrête par exemple aux détails relatifs aux massacres de Serrès (Dépos. N-os 46—58) et qu'il les compare avec les documents publiés dans la brochure.

Le vice-consul d'Autriche-Hongrie adresse télégraphiquement son rapport au consul général de la même puissance à Salonique, le 14 juillet n. s. (p. 23), lequel se rend lui-même à Serrès d'où il envoie à son gouvernement des détails sur les événements survenus dans cette ville. La dépêche est publiée dans le „Temps“ (Brochure p. 21—22). Que s'ensuit-il de tout cela? Le consul d'Autriche-Hongrie n'a pas été, cela se comprend, à Serrès au moment de la catastrophe; tous les renseignements lui sont fournis, comme on pense bien, par le vice-consul, et celui-ci est malheureusement — *Grec*. Cela n'explique-t-il pas tout?

On a lu dans le „Times“ la nouvelle retentissante que dans les poches des soldats bulgares faits prisonniers, on avait trouvé des doigts et des oreilles coupés!

Pour attribuer quelque valeur à ce fait, il faut admettre que les soldats en question ont été faits prisonniers au moment où ils avaient coupé les oreilles et les doigts avant d'avoir eu le temps d'en enlever les bijoux et que pendant tout le temps qui s'est écoulé ensuite, il faudrait se les représenter comme étant restés les bras liés. Ne serait-il pas plus admissible de penser que ces doigts et ces oreilles aient plutôt été tout simplement glissés dans les poches des prison-

niers bulgares? Ils ont été par conséquent coupés par d'autres et, sans aucun doute, ne proviennent nullement de corps grecs.*)

Les trucs ne réussissent pas toujours. Rappelons comme preuve l'exemple du fameux accusateur des Bulgares M. Pierre Loti, dont les faux rapports relatifs à la prétendue sauvagerie des soldats bulgares ont été démentis de manière si éclatante. Voici ce qu'écrivait à ce propos notamment le professeur agrégé à l'Université de Sophia, M. Dim. Mikoff dans le „Mir", du 29 août a. c.:

„Glanons quelques exemples caractéristiques dans cette élucubration étrange qu'est le réquisitoire contre les Bulgares paru dans l'„Illustration". Nous sommes devant le puits du village de Hausa. „Il en sort, nous dit M. Loti, une sinistre odeur; on y a jeté les corps des femmes et des enfants violés par les soldats et, par dessus, pour les faire plonger on a entassé les stèles arrachées aux tombes". Vraiment M. Loti a la vue par trop perçante! Que de choses, grands dieux, il a vu dans la profondeur de ce puits! Il a pu apercevoir d'abord, à travers les stèles entassées, des corps humains; il a pu distinguer en outre que c'étaient là des corps de femmes et d'enfants et, ce qui est le comble, il a pu constater même que ces femmes et ces enfants avaient subi les derniers outrages avant d'être précipités au fond du puits! Cela dépasse toute imagination et maint lecteur en lisant ce passage doit s'être écrié: Mais enfin, ce Loti se moque-t-il des gens!

„Pour voir le plus immonde, dit ailleurs M. Loti, il faut monter au minaret: les Bulgares y venaient tous les jours pour faire de là haut leurs ordures sur la coupole qui en est ignoblement souillée". Vous prêtez là, M. Loti, aux Bulgares, un raffinement d'imagination dont ils ne sont point capables. La procédure compliquée que vous leurs attribuez, ils ne pourraient pas l'imaginer. Et s'ils avaient voulu vraiment souiller la coupole de la mosquée, ils s'y seraient pris, pour ce faire, de manière à ne pas mettre en péril leur vie sur les parapets vertigineux du minaret!

Faut-il parler aussi des photographies „accusatrices" qui accompagnent l'article fulminant de M. Loti? L'une d'elles notamment plutôt que de représenter des Turcs noyés sert à révéler les trucs du photographe ou des metteurs en scène de ce tableau ridi-

---

*) La nouvelle est de source grecque. V. The Times (weekly ed.) № 1907, p. 570. Comp. dans le même numéro, p. 569, une dépêche du 16 juillet datée de Sofia. Quelle différence!

cule. L'objectif à enregistré sur les physionomies des personnages du second plan, cette expression de curiosité amusée et de sérieux forcé que les gens simples ont quand on leur fait jouer un „rôle“. L'appareil a surpris même, le traître!, sur la figure d'un des soldats le sourire non encore disparu, trace inopportune du rire général qui a sans doute précédé cette scène grotesque. Et les noyés eux-mêmes! Ils ne ressemblent pas le moins du monde à des prisonniers de guerre turcs, noyés, qui auraient passé plusieurs semaines au fond d'un puits et qu'on vient de retirer à l'instant. Leurs uniformes impeccablement boutonnés, nullement déchirés, sans la moindre trace de boue sur eux, tout fait penser que nous sommes en présence de soldats préalablement couchés pour figurer les „noyés“. L'un d'eux a même oublié d'enlever son fez. Les musulmans n'ôtent pas généralement, il est vrai, le fez, mais tout de même, quand on a passé un mois dans les eaux d'un puits, on n'en revient pas le fez sur la tête!“

Et voici comment s'exprimait au sujet de la même mystification le peintre bulgare bien connu M. Anton Mitoff, Directeur actuel de l'Académie des Beaux Arts à Sophia:

Les Photographies de M. Pierre Loti.

„Dans le № 3679, du 30 août, a. c., l'„*Illustration*“ publiait un article terrible contre les Bulgares dû à la plume de M. Pierre Loti et accompagné de deux photographies. Les photographies qui ont servi de prétexte à M. Loti, représentent l'une *„Des femmes turques dans les ruines de leurs maisons au village de Hausa“* et l'autre *„Des prisonniers de guerre turcs jetés dans un puits par les Bulgares lors de leur fuite d'Andrinople“*.

Au fond de la première photographie, on voit des maisons admirablement bien conservées et en avant, trois femmes turques d'humeur joliment gaie, ce qui dément de la manière la plus catégorique les assertions de M. P. Loti en ce qui concerne les dévastations faites par les armées bulgares. Quelque peine que se soit donnée M. P. Loti pour échafauder une tragédie au moyen de l'habileté artistique du photographe, la réalité l'a démenti, parce que la scène qu'il veut nous faire voir, est loin d'être aussi triste qu'il la voudrait.

Au fond de la deuxième photographie on voit quelques soldats turcs allignés, évidemment prêts à être photographiés. Deux d'entre eux, juste au milieu, ont l'expression du visage si gaie qu'on dirait qu'ils n'assistent pas à un évènement macabre, mais plutôt

à une comédie où ils ont à jouer un rôle qui les fait rire. Et, en effet, les deux prisonniers de guerre turcs jetés prétendument dans un puits, ne représentent pas les morts-noyés, mais bien plutôt des soldats tranquillement couchés dans les poses les plus commodes, ayant conservé intacts leurs habits mêmes qui ne portent aucune trace de désordre ni d'un événement terrible quelconque. Ces habits sont si propres, si bien passés au fer, qu'on dirait qu'ils viennent de sortir de l'atelier du tailleur. Chose encore plus curieuse, les soldats noyés portent le fez! L'un d'eux est ceint même d'une cartouchière et porte à son côté la baïonnette! Les visages des deux noyés sont si tranquilles, si riants qu'il suffit de les voir pour comprendre tout de suite qu'il s'agit ici de deux soldats vivants simulant les morts. Jamais des hommes jetés dans un puits et noyés, ne peuvent avoir pareil air, ni pareils vêtements et celui qui tenterait d'affirmer le contraire, serait pris en faute grossière. Cette photographie nous fait croire ou que les Turcs se sont moqués de M. Pierre Loti, ou que ce dernier a voulu sciemment abuser de la crédulité du public européen.

En général, la valeur probante des photogiaphies est très relative, parce que si l'on a pu „photographier“ et donner en spectacle, au moyen du cinématographe, l'Enfer du Dante avec toutes ses horreurs, on pourrait „photographier“ toutes les scènes d'„atrocités bulgares“, mais à la condition toutefois que les amateurs de semblables scènes prennent pour guide un connaisseur des beaux arts capable de leur indiquer les poses conformes à la réalité et celles qui ne le sont pas.

Anton Mitoff,
Professeur à l'Académie des Beaux Arts à Sophia.

Il est vrai que M. Mikoff et M. Mittoff, sont tous les deux Bulgares, mais nous ne présentons à l'attention de nos lecteurs, que la valeur morale de leur considération.

* * *

Malheureusement, nous ne pouvons pas vérifier le contenu de toutes les citations de la brochure de nos collègues d'Athènes ni savoir jusqu'à quel point nous pouvons nous reposer sur le témoignage de leurs auteurs. Ainsi nous ne pouvons pas nous prononcer sur les déclarations des chefs des missions évangéliques dont il est question à la page 18 de la brochure et qui seraient d'accord avec les

dépositions du révérend père Michel. Il est hors de doute que ces témoignages ne peuvent non plus être de quelque valeur si les témoins, n'ayant pas été sur les lieux au moment de l'accomplissement des actes réprouvés et sans être en état au moins de les vérifier suffisamment, ont tout simplement puisé aux sources grecques. Mais quant à la manière dont les Grecs se sont servis des noms des missionnaires, nous en savons déjà quelque chose.

Voici par exemple une lettre adressée au journal „Mir" (№ 4008) par T. T. Hollway, de la mission américaine de Sophia:

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Il y a quelques jours nous avons lu dans les colonnes de votre honorable journal que M. E. B. Haskell, de la mission américaine de Salonique, aurait protesté, en même temps que les autres missionnaires américains, contre les atrocités que les Bulgares auraient commises, sur l'avis des autorités grecques.

Renseignements pris, il ressort que le fait s'est passé de la manière suivante:

M. Haskell a été prié de signer *un* document portant sur deux points différents: d'une part, que les réfugiés à Salonique et dans ses environs, auraient besoin de secours matériels et d'autre part, que lui et les autres signataires peuvent témoigner personellement que les Bulgares auraient commis des cruautés à Serrès et à Doxate. En ce qui concerne le premier point, M. Haskell a déclaré qu'il apposerai volontiers sa signature au bas du document, mais quant au second point, il a déclaré le plus énergiquement possible qu'il ne saurait pas donner sa signature, parce qu'il n'a pas vu de pareilles cruautés. Ensuite, M. Haskell a signé le document en faisant de sa propre main la réserve qu'il ne signait qu'en ce qui concerne la demande de secours.

M. Haskell a été lui-même bien étonné et très désagréablement surpris en voyant que le document en question avait été publié dans „*The Christian Herald*" de New-York, où fut ouverte une souscription en faveur des réfugiés, sans la réserve qu'il n'avait signé qu'en ce qui concerne la demande de secours.

Agréez, M. le Rédacteur en Chef, etc.

T. T. Holway.

Il est arrivé, paraît-il, presque la même chose, au commodore anglais Cardale. Le correspondant du journal „Daily Telegraph“ M. Stevens, se basant sur les récits de M. Cardale, avait donné une description saisissante de l'affaire de Doxate sur laquelle la brochure s'attarde le plus longuement. Nous ne sommes pas en état de savoir jusqu'à quel point M. Stevens a reproduit exactement ce que lui a raconté le commodore Cardale, mais nous savons que M. Cardale a étudié le cas dans des conditions peu favorables pour découvrir la vérité, et c'est pour cette raison justement que lui aussi, avait fait ses réserves. Sa communication a été publiée dans la revue „The Nation“, du 23 août. Cette même communication a été reproduite dans le *„Messager d'Athènes“*, mais — en supprimant les réserves.

„La Liberté“ de Salonique crut devoir imiter son confrère d'Athènes et s'attira la réprimande suivante des rédacteurs du journal socialiste salonicien *„Avanti“* (publiée, entre autres, dans *„L'Echo de Bulgarie“* du 2 juillet a. c.):

„Dès que nous avons remarqué la dénaturation faite par „La Liberté“ à notre article, nous avons voulu insérer une note dans notre journal mettant les choses au point. Mais la censure a interdit la publication de cette rectification formulée en des termes tout à fait corrects.

Dans l'impossibilité de faire connaître *la falsification* dont nos écrits étaient l'objet, nous avons cru devoir compter sur la loyauté du Directeur de „La Liberté“ et nous lui avons adressé une lettre par laquelle nous lui faisions connaître la façon dont notre position était dénaturée. „La Liberté“ n'a cru devoir rien publier.

Vu que nous sommes dans l'impossibilité d'insérer dans les journaux locaux la rectification que nécessite la falsification faite de notre position et de notre pensée par „La Liberté“ et par d'autres journaux grecs, nous trouvons nécessaire de rédiger la présente lettre qui met les choses au point“.

*
* *

Voilà donc quel est le caractère des documents cités à l'appui de la thèse grecque.

Examinons maintenant en détails les cas principaux dont s'occupe la brochure, en parcourant les différentes localités, pour opposer ensuite à la version grecque la nôtre.

1. Le cas de Nigrita et de Guevguéli. — Ces deux villes, d'après la brochure (p. 13 à 15), n'ont été occupées par les Bulgares que pendant trois jours et, immédiatement après leur départ, Nigrita a été visitée par le correspondant Jessen. Nous avons déjà parlé de la valeur de son témoignage et les mêmes considérations peuvent aussi s'appliquer à celui de Trappman, les deux témoignages étant, d'après la brochure, identiques (p. 15). Nigrita aurait compté 7,000 habitants et 1,400 maisons. Toutes les maisons seraient incendiées, sauf quarante neuf, et toute la population, excepté 470 habitants, serait massacrée par les Bulgares, „y compris les femmes, les vieillards et les enfants."

Or, la vérité est la suivante:

Nous avons déjà mentionné l'incident de Nigrita. Au mois de février, des réguliers grecs et des anthartes, assaillirent pendant la nuit la petite garnison bulgare de cette ville composée d'une seule compagnie. Une partie de la garnison put se sauver et le reste fut massacré et brûlé dans la caserne même. La commission mixte d'instruction trouva les cadavres des soldats bulgares mutilés et carbonisés. Tout cela se faisait au moment où le gouvernement hellénique protestait de sa fidélité à l'Alliance et au nom de laquelle il demandait de ne rien publier sur ces événements tragiques. La population grecque de Nigrita avait pris elle-aussi part à ces événements en faisant feu sur les soldats bulgares qui se retiraient de la ville. Au commencement de la guerre entre alliés, la population de Nigrita avait quitté la localité, craignant probablement la vengeance des Bulgares. De sorte que lorsque les troupes bulgares, pendant leur marche en avant, de même qu'au moment de la retraite, passèrent par Nigrita, elles ne trouvèrent personne dans la ville.*) Mais

---

*) Voir les dépositions contenues dans les numéros 48 et 51, p. p. 118 et 127 des Documents. Cela est du reste conforme à la dépêche du roi de Grèce au „Daily Mail."

voici ce qui s'est passé en réalité. A la bataille de Lahana 1,200 soldats bulgares furent faits prisonniers, conduits à Nigrita et massacrés. Les aveux faits par les soldats grecs dans leurs lettres en sont la preuve éclatante. (V. Fac-Simile, № 1). Eh bien, ce sont les cadavres de ces soldats bulgares massacrés, qu'on a montrés aux correspondants étrangers comme étant des cadavres d'indigènes tués par les Bulgares. Pour qu'on ne découvre pas le supercherie, les Grecs prirent le soin d'enlever au préalable les uniformes des soldats.

Sur **Guevguéli**, la brochure ne s'attarde pas longuement. Presque toute la population grecque se serait sauvée. Il n'y est fait mention que de quelques cas isolés de tués, dont une femme. Quelques uns se sont sauvés „par miracle". Preuves à l'appui — le communiqué officiel de l'Etat Major Grec. „Des crimes similaires, y est-il dit, ont été commis dans les autres contrées grecques du district: Négotsi, Sélovon, Moîne et surtout Stoyakovon,*) qui a été entièrement brûlé et où la majorité de la population a été massacrée".

Le district de Guevguéli a 37 villages exclusivement bulgares dont la population est composée de 19,016 Bulgares-exarchistes, 5,952 Bulgares-patriarchistes et 432 Bulgares-uniates (Milétitch, d'après Brankoff, p. 14). Presque tous ces villages sont aujourd'hui brûlés et les habitants dispersés. Le sort de tous ceux qui y sont restés est inconnu, mais les fugitifs racontent des horreurs devant lesquelles les cas insinués dans la brochure, même si l'on les tenait comme réellement arrivés, n'apparaitraient plus que comme des incidents tout à fait insignifiants.

Les renseignements fournis par les éprouvés sont exposés à la page 96 et suiv. sub № 29—36 de nos „Documents sur les atr. gr.". Le dernier numéro contient le témoignage du révérend père Van der Jonckheyd,**) qui, eu égard à ses fonc-

---

*) Les Grecs ajoutent aux noms purement slaves „Sélovo", „Stoyakovo" etc. un n pour les faire paraître grecs!

**) Extrait de sa lettre publiée dans le journal „Het Handelsblad".

tions, ne peut être suspecté d'altérer la vérité et encore moins le supposer d'avoir été contraint par les Bulgares à déposer en leur faveur. Au contraire, nous avons déjà dit plus haut, comment il se révoltait contre les tromperies: „Les Grecs mentent donc constamment en tâchant de présenter en Europe les Bulgares comme des sauvages. Les Grecs n'y joignent pas leurs méfaits." Et le prêtre les raconte à leur place. Voici ce qu'il dit en l'occurrence sur Guevguéli:

„Et à Guevguéli? Lorsque cette ville tomba aux mains des Grecs, la population bulgare de la ville et du village voisin Séovo fuya au delà du pont du Vardar. Que font les Grecs? Ils laissent tout bonnement le canon faire quelques victimes parmi les malheureux fuyards.

„Il y a quelques jours, un ancien élève, après avoir couru tout une nuit, nous arriva au séminaire; tous les jeunes gens au-dessus de 10 ans ont été massacrés; parmi eux un de nos meilleurs élèves."

2. **Le cas de Koukouch (Kilkitch), Doïran et Stroumitza.** — D'après la brochure grecque (page 17 et 18) „lorsque les Grecs entrèrent à Koukouch, bourgade comptant 5,000 habitants, tout était brûlé sauf le palais du gouverneur et un couvent français." Qui fut l'auteur de l'incendie? on ne le dit pas, mais on fait sous-entendre que ce furent les troupes bulgares, puisque la tactique de ces dernières aurait consisté, d'après l'expression pittoresque du correspondant du *Secolo*, M. Lucien Magrini, de mettre entre elles et les Grecs qui les poursuivaient „une zone de feu." On ne nous dit pas non plus ce qu'était devenue la population de la ville. On dit seulement que le supérieur*) du couvent français, le père Gustave Michel, aurait raconté que des actes horribles avaient été commis par des *comitadjis* bulgares, conduits par le chef de bande Doncieff**). Ainsi, à Kurkut, on aurait brûlé dans

*) Il faut remarquer à cette occasion que le couvent en question est un couvent de religieuses et qui a, par conséquent, sa *supérieure*, et non pas son supérieur.

**) Dontcho, un vieux brigand.

une mosquée environ 700 hommes vivants. De même à Planitza (Planinitza) tous les hommes auraient été brûlés en présence de leur femmes, lesquelles auraient été ensuite également brûlées à leur tours vivantes, sur la place publique. A Raïnovo (Raïanovo) des centaines d'hommes et de femmes seraient massacrés. Il raconte que les Turcs à Koukouch seraient également „brûlés“ et leurs mosquées détruites. — Le révérend père nous apprend même que la bande serait composée de Sophiotes, parce qu'elle aurait pour membres des commerçants de Sophia, des *étudiants* et des „professionnels“.

Nous avons déjà parlé plus haut du témoignage du père Michel, témoignage qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec les évènements de la guerre entre alliés et qui n'est cité dans la brochure grecque que pour provoquer un qui pro quo en faveur des Grecs.

Voici à présent nos renseignements:

Le district de Koukouch comptait 54 villages chrétiens exclusivement bulgares. Deux seuls patriarchistes (376 personnes) et deux autres uniates. Il y avait en outre quelques uniates dans la ville elle-même (V. Milétitch, p. 14).

Du 19 au 21 juin v. st., à une distance de 3 à 4 kilomètres hors de la ville, 5000 soldats bulgares, avec 28 pièces d'artillerie d'un vieux système, repoussaient les attaques d'un ennemi sept fois plus nombreux et ayant à sa disposition 100 canons à tir rapide. Les Grecs ne se font pas faute de bombarder même l'hôpital de la Croix Rouge, où périssent les soldats bulgares gravement blessés et braquent leurs canons sur la ville elle-même. On a également tiré sur l'orphélinat des sœurs catholiques où des centaines de femmes, enfants et vieillards s'étaient réfugiés. — Les villages des environs sont presque tous incendiés. L'incendie à commencé le 18 juin. Le 21, la ville et toute la région sont en flammes. On met également le feu aux moissons. La population fuyante est poursuivie à coups de canons. La cavalerie grecque a sabré tout ce qu'elle a trouvé sur son

passage: hommes, femmes et enfants. Les maisons sont pillées, les femmes violées. Les abords de l'orphelinat catholique sont couverts de cadavres. Parmi les victimes se trouvent 32 vieilles femmes âgées de 70 à 80 ans, 8 enfants de l'âge de 2 mois à 5 ans.

On trouvera de plus amples détails dans les dépositions contenues dans les noméros 29—36 des „Documents".

Doïran. — Le district compte 19 villages exclusivement bulgares, à l'exception de Valandovo où il y a quelques patriarchistes. Dans la ville on compte 2072 exarchistes et 1040 patriarchistes. (Milétitch, p. 14).

La brochure de nos collègues d'Ahènes n'a pas grand'-chose à raconter sur ce qui s'est passé dans ce district; dans leur fuite les Bulgares n'auraient pu commettre des actes criminels. Il n'ont pu qu'emmener avec eux l'evêque grec Photius et 27 notables. Et c'est tout. A défaut d'autres accusations la brochure se contente de nous raconter en détail les plaintes des Turcs émanant de la bouche même de leur mufti qui expose personnellement au roi Constantin leurs doléances et demande sa haute protection sur six cents victimes, femmes et enfants, dont les maris et les pères seraient massacrés par les Bulgares lors de leur arrivée au mois d'octobre de *l'année passée.* Le mufti aurait ajouté que dans les environs se trouvaient plus de 5,000 veuves et orphelins. Tous ces renseignements sont tirés d'un „rapport officiel". Pour cette raison, nous ne nous y attarderons pas. Nous voulons cependant faire remarquer qu'en ce qui concerne les soi-disant atrocités des troupes bulgares lors de leur première occupation de ces régions, dont personne ne s'est jamais plaint ni alors ni après, elles méritent une enquête spéciale; elles ont été partiellement commises par des irréguliers et dans la plupart des cas, par des indigènes turcs ou tziganes, mais principalement par des *Grecs* sur des musulmans. Le parquet de l'armée bulgare nous en fournit de nombreux exemples. On sait que la ville de Doïran était occupée par les

troupes bulgares, mais les Grecs, dans leur désir d'occuper le plus de territoires possible, avaient inondé quelque temps après tous les villages de la région et y vivaient aux dépens des paysans musulmans en se comportant en maîtres et en disposant de leurs biens, de leur honneur et de leur vie.

En ce qui concerne les „victimes" grecques, l'évêque et les notables ont été arrêtés sous l'inculpation d'espionnage et d'instigation à la révolte. (Si l'archevêque de Serrès avait été également arrêté, puisqu'il était lui-aussi sous l'inculpation des mêmes crimes, les massacres dans cette ville n'auraient peut-être pas eu lieu). Quelques uns des notables auraient été emmenés à Serrès, les autres emmenés quelque part avec l'évêque et le sort de ces *„otages"* serait inconnu. Leur sort n'est, sans doute, que celui de l'évêque Photius. On se souvient qu'à l'église du Phanar, à Constantinople, on avait célébré un Requiem à grand bruit et avec des apparats inusités à l'occasion de la mort du malheureux évêque „massacré par les Bulgares"! Or, Sa Grandeur se porte très bien jusqu'à l'heure qu'il est. Aussitôt qu'on a eu, à Sophia, connaissance de ce service funèbre, toute la presse bulgare protesta et railla le jeu des phanariotes; le monde civilisé n'avait donc pas besoin de l'armée roumaine pour qu'elle découvrit le prisonnier quelque part dans la Bulgarie du Nord, comme il est dit dans la brochure.

Mais si les Grecs n'ont pas beaucoup à redire contre les Bulgares en ce qui concerne Doïran, le contraire n'est pas vrai; car c'est dans le district de Doïran et surtout dans le village d'Akandjali, que les Grecs ont commis les cruautés les plus horribles qui n'ont d'égales que celles de Serrès.

Les habitants de ce village qui comptait cent cinquante maisons bulgares, n'avaient pas quitté leurs foyers et sont allés paisiblement à la rencontre de la cavalerie grecque, dimanche, 23 juin (6 juillet). Dans ce même village avait trouvé refuge une foule de paysans de douze villages voisins. Dès leur arrivée, les soldats, sous la direction de leur commandant, se saisirent des armes que pouvaient avoir ces malheureuses

victimes sans défense et commencèrent immédiatement le pillage. Les notables ont étaient rassemblés sur la place publique et emmenés ensuite dans le bois dit „Tchalyk“, où ils furent tous massacrés. Pendant la nuit, toutes les femmes furent violées par les soldats. Cette même nuit commençait le massacre et l'incendie dans le village même. L'infanterie, accompagnée de Turcs des villages voisins, arriva le lendemain et paracheva l'œuvre néfaste de la nuit précédente. Trois familles seules, d'après les dires d'une dizaine de gens qui purent se sauver par hasard, ont pu échapper au massacre général.

N'oublions pas d'ajouter que 400 cadavres de femmes, d'enfants et de vieillards dans ce village ont été montrés aux correspondants étrangers comme étant les victimes des atrocités bulgares!

Les détails complémentaires sur ce massacre se trouvent dans les dépositions contenues dans les N-os 18—25.

Stroumitza. — Sur cette ville aussi, la brouchure se borne à nous dire que les Bulgares n'ont pas eu le temps, au cours de leur fuite, de commettre beaucoup de méfaits: deux Grecs seulement et seize Turcs ont été tués (d'après le correspondant du „Temps“ de Salonique). D'après un rapport officiel, les Bulgares auraient arrêté 22 notables, mais l'évêque grec ayant menacé les autorités bulgares de la vengeance grecque, les Bulgares, effrayés, relâchèrent leurs victimes. Prétextant l'épidémie, les Bulgares ont voulu enfermer l'évêque dans le pavillon des cholériques, mais il a pu se sauver pendant la nuit et s'enfuir dans un village voisin.

Sur Stroumitza, nous avons, nous aussi, à raconter d'horribles choses.

Dans cet arrondissement, nos autorités ont précisément trouvé les traces des actes les plus barbares commis par les troupes grecques au moment de leur arrivée et de leur départ. L'élève-officier du 22e régiment de ligne, Péneff, a

trouvé les cadavres de soldats bulgares *crucifiés*, quelques uns la tête en bas; le visage de plusieurs soldats était badigeonné de pétrole et brûlé ensuite. Quelques uns avaient les yeux crevés, le nez, les oreilles et les bras coupés. (Déposition № 92). La plupart des villages des arrondissements de Stroumitza et de Pétritch ont été incendiés, après avoir été pillés. La plus grande partie de leurs habitants ont été massacrés. Dans le village de Ormanovo (arr. de Pétritch) la population mâle a été enfermée et, pendant trois jours et trois nuits consécutifs, laissée sans pain et sans eau: les sentinelles grecques demandaient une livre turque pour une goutte d'eau à ceux qui en faisaient la demande!

Dans le village de Rabovo les Grecs ont ligoté le prêtre bulgare et, après avoir soumis sa fille, sous ses yeux, aux derniers outrages, ils les fusillèrent tous les deux. Ensuite ils mirent le feu au village.

Au commencement, les Grecs n'avaient incendié, dans le district de Stroumitza, que les villages et les quartiers bulgares. Mais ayant appris que ce district, d'après le Traité de Bucarest, restait à la Bulgarie, ils invitaient bien vite les Grécisants et les Turcs à quitter le pays pour procéder à la destruction de tout ce qui devait rester en territoire bulgare. La ville de Stroumitza elle-même a été en grande partie détruite et ce n'est que grâce à l'arrivée du chef de mission évangélique, M. Couner, que deux quartiers bulgares ont été sauvés de la destruction. La nouvelle église et les hôpitaux bulgares ont été de même détruits; l'église en partie, les hôpitaux complètement (Dépos. N-os 91 et 92).

Le roi Constantin en personne ne se fait d'ailleurs aucun scrupule de donner le signal des incendies: lorsqu'il apprend à Livounovo la nouvelle de la conclusion de la paix de Bucarest, il prend une motte de paille, y met le feu et dit à son entourage: *„que tous les villages restant en territoire bulgare soient réduits de cette manière en cendres et que toute la population bulgare restant en territoire grec soit de même exterminée"*.

*
* *

Passons à présent aux accusations d'atrocités soi-disant affreuses commises par les Bulgares à Serrès, à Démir-Hissar et à Doxate.

3. **Serrès.** — Dans l'impossibilité de donner la liste complète de tous les méfaits commis dans les régions de Serrès et de Drama, dont tous les villages sont incendiés, la brochure s'arrête sur les principaux centres. Cela est complètement vrai: tous les villages dans les environs de Serrès sont incendiés et la population (bulgare) en est massacrée ou dispersée. La plus grande partie de la ville de Serrès est également incendiée, partiellement, peut-être, par le bombardement, mais principalement par les mains des Grecs eux-mêmes dans le but évident d'effacer les traces d'un carnage indescriptible accompli sciemment, cruellement, d'après un plan préconçu, sous la direction et le patronage de l'archevêque même de Serrès.

Tous les Bulgares tombés entre les mains des Grecs étaient arrêtés; ensuite on les faisait monter, ligotés deux par deux, dans les salles de classe du lycée des jeunes filles où des bourreaux spécialement embauchés à cet effet les égorgeaient comme des moutons. Nous croyons qu'on a donné ici les preuves complètes et définitives de ce crime. Les Grecs, conscients de leur culpabilité, se sont employés de leur mieux pour cacher leurs méfaits en les rejetant sur le compte des Bulgares.

Et voici leur version:

La ville de Serrès a passé du 21 au 28 juin (4—11 juillet n. s.) une „semaine de passion“, d'après l'expression du correspondant Magrini, qui pour se faire plus convaincant, commence sa description en déclarant que d'après les données recueillies pendant l'enquête menée personnellement par lui en Thrace et en Macédoine, le nombre des

Turcs tués par les Bulgares*) pendant les cinq premiers mois de la guerre, se monterait à 200.000 âmes.

Le vendredi, 21/4, le conseiller bulgare du consulat italien fait savoir que les Bulgares auraient reçu l'ordre de détruire la ville au cas ou ils verraient qu'il leur serait impossible de la conserver. Défaits à Lahana les Bulgares abandonnent la ville le 22/5, après avoir pillé les maisons et les boutiques. Dix-sept notables sont tués dans la ville, tandis que 4 autres ont péri, hors de la ville, victimes de la baïonnette. Dimanche et lundi le calme règne; la population s'arme pour se défendre des comitadjis. Mardi et mercredi des escarmouches ont déjà lieu entre les habitants et les soldats bulgares qui auraient tenté de pénétrer dans la ville pour la livrer aux flammes. Jeudi, on envoie même chercher du secours à Nigrita, mais c'est déjà tard. Pourquoi? Magrini laisse la parole à un Turc, Achmed-Hafouz, qui raconte que ce même soir un officier bulgare portant le nom de Monef, lui aurait proposé d'organiser une bande turque à l'effet de piller et d'incendier les maisons, car le lendemain les Bulgares allaient mettre le feu à la ville. Et, en effet, le vendredi, 28/11, ils se mettent à tirer sur la ville avec leurs quatre pièces de campagne en position sur la hauteur de Doutli. Après quoi, 500 fantassins environ, quelques dizaines de cavaliers et une cinquantaine de comitadjis, armés de bombes, envahissent la ville et commencent à commettre des atrocités. Des officiers et des fonctionnaires supérieurs y auraient pris part aussi. Les soldats auraient brisé les portes au moyen de barres de fer. Le butin était cependant emporté dans des centaines de chariots préparés à l'avance. Les maisons ainsi vidées, les Bulgares les auraient ensuite incendiées en mettant le feu sur chaque groupe de trois maisons, à celle du milieu, et en tirant sur ceux des habitants qui auraient pris la fuite. D'après Magrini, il y au-

---

*) C'est un fait avéré aujourd'hui que les massacres sur les populations turques indigènes ont eu pour auteurs les Grecs habitant les mêmes localités.

rait eu ainsi 4000 maisons de détruites. „L'horreur de la destruction dépasse toute imagination" s'écrie-t-il. Et il faut l'en croire. Mais, combien sont les victimes humaines, quel est le nombre des tués par les Bulgares, combien de gens ont péri dans les flammes—c'est ce qu'on ne nous dit pas. Il n'est fait mention que des 28 personnes tuées dans le quartier de „Kaménikia" (p. 26.) qui est précisément le quartier bulgare de la ville, appelé „Kaménitza". Les Bulgares assaillent le consulat italien où étaient réunies jusqu'à 600 personnes, mais se retirent vite après avoir reçu un petit „bakchich"; ils auraient demandé 400 livres turques et se seraient contentés de 4! La tentative aurait été renouvelée à plusieurs reprises.*) L'agent italien, Menahem, aurait raconté „des massacres de l'élément musulman et des persécutions dont la population aurait été victime depuis l'occupation de la ville par les Bulgares". Mais nous ne voyons pas trop par là où sont les victimes de la catastrophe. Cet agent narre des „détails terrifiants": que les „autorités" bulgares, par exemple, emportaient meubles, tapis etc., le tout envoyé à Sophia; que le préfet luia urait emprunté à lui-même son argenterie lors de la visite du roi Ferdinand et ne la lui aurait point rendue dans la suite, préférant la lui payer le quart de sa valeur; qu'on aurait réquisitionné des marchandises contre certains „reçus"; qu'on aurait enjoint aux habitants de mettre des enseignes et des inscriptions en bulgare etc. etc. Les voilà, les horribles atrocités et les persécutions qu'on attribue aux Bulgares! Or, les Bulgares n'avaient pas même procédé au désarmement de la population locale. M. Magrini lui-même constate que le dimanche et le lundi (le 6 et 7 juillet n. st.) *les habitants de Serrès s'armaient* et que le 9 et le 10 des escarmouches avaient déjà lieu entre eux et les troupes bulgares, qui

---

*) „La présence du jeune bulgare Mavrodief, dit Simantow, sauva l'agence de la catastrophe". (Brochure, p. 27). Et nos renseignements disent que le jeune adjoint du maire de la ville, K. Mavrodieff, fut une des premières victimes des Grecs: il a été massacré le 26 avec toute sa famille. (V. Milétitch, p. 47 et Documents p. 117).

s'efforçaient de pénétrer dans la ville pour y mettre le feu. — Dans le rapport de la délégation juive de Salonique (cité à la page 21) il est aussi question de dégâts matériels. La communauté israélite de Serrès (200 familles) a éprouvé une perte de 41.000 livres turques, mais pas un seul juif n'a été tué. Dans ce rapport il n'est point question d'autres victimes humaines non plus. Le vice-consul d'Autriche-Hongrie — le grec Zlatko lui-même — emmené ainsi que sa famille et un grand nombre de personnes (150 d'après la dépêche du consul d'Autriche-Hongrie, p. 22) sur la colline qui surplombe la ville, malgré que des menaces de mort aient été proférées contre les femmes et les enfants, auraient tous été relâchés contre payement „de rançons considérables".

Voilà de quelle nature sont en réalité *les victimes* des atrocités Bulgares: rien que des pertes matérielles. Le pillage, en admettant qu'il ait pu y en avoir du côté bulgare, est chose bien difficile à éviter dans un désarroi comme celui qui a régné à Serrès et partout ailleurs lors des guerres balkaniques en général. On nous dit que 4000 maisons sur 6000 ont été brûlées. Tout cela peut être exact. Mais un incendie peut fort bien être la conséquence du bombardement, du moment qu'on eut besoin de recourir à ce moyen. L'incendie de la ville entière, même s'il fut l'œuvre des troupes agissant pour des raisons d'ordre militaire, s'expliquerait facilement, étant donné que dans cette terrible guerre d'extermination, les Bulgares avaient à combattre dans la proportion de 1 contre 10, contre l'étranger qui sous le couvert de „libérateur", venait imposer sa loi sur une population qui n'avait rien de commun avec lui. — Pour ce qui est de l'ordre cité à la page 25, relatif à la destruction de la ville au cas où l'on était réduits à l'abandonner, il n'existe pas pour nous.*) Devant Serrès il n'y a pas eu de bataille, si

*) D'après nos renseignements pris personnellement au général Ivanoff, il n'y avait que l'ordre de ne pas épargner les maisons d'où on tirait contre nos soldats.

4

l'on ne compte pas le feu ouvert par méprise de la part des Grecs venant de Démir-Hissar sur la population en fuite du côté de la gare et la canonnade de la hauteur de Doutli dont le but était tout spécial. Les troupes bulgares ne pouvaient pas ce jour-là considérer la ville comme perdue. L'incendie de la ville par les procédés lents de l'aspersion de pétrole, le pillage et l'envoi du butin à Sophia par des centaines de voitures — il est impossible d'admettre que tout cela, dans le désordre où se trouvait forcément une armée en retraite, ait pu se passer dans une seule journée et de la manière dont en parlent les Grecs. Après la retraite de la poignée de soldats bulgares (600 au plus contre une ville de 30.000 âmes!) la population et les troupes grecques arrivées le même jour auraient dû se mettre à l'œuvre pour maîtriser le feu. Or, des témoignages émanant de témoins oculaires étrangers, disent que ce sont les Grecs qui ont mis le feu aux maisons, ce qui laisse bien supposer que c'est plutôt la peur de voir tomber la ville en mains bulgares qui a été la cause réelle du désastre. L'attaque audacieuse de quelques soldats qui voulaient tenter de libérer les Bulgares arrêtés (malheureusement trop tard!) inspira aux Grecs une crainte tellement violente que, pris de peur, ils s'enfuirent vers la gare après avoir achevé à la hâte ce qui restait encore de prisonniers. Le but principal de l'incendie a été, manifestement, d'effacer les traces de tout ce qui avait été fait jusque-là et d'en faire retomber du même coup la responsabilité sur les Bulgares, étant donné qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de soupçonner que les Grecs auraient eux-mêmes incendié des quartiers grecs!*)

Ce qu'il faut faire ressortir ici, c'est que la preuve essentielle d'atrocité, notamment les massacres d'hommes dont les Bulgares sont supposés d'être les auteurs, n'existe pas. Les véritables auteurs des massacres sont donc de l'autre coté. En présence du fait que tout une ville a été détruite

*) V. les dépos. du D-r Klugmann, — Documents p. 141—2.

par le feu, les Grecs ne perdent pas l'occasion d'évoquer les „temps de Tamerlan et Tchenghis-Han". Le roi et les correspondants étrangers voient les victimes du bombardement grec près la gare. (Il est intéressant de constater que la brochure n'en dit pas un mot). Entre-temps, on a minutieusement tout organisé pour donner le change aux consuls et correspondants étrangers. Ces consuls ont pour guide, cela se conçoit, le vice-consul Zlatko, Grec de naissance. On entend des témoins comme Ahmed-Hafouz, dont les récits détaillés rappellent étrangement „le rapport officiel". Et comme résultat, on a l'inéluctable constatation que les Bulgares sont coupables de tout. Il faut cependant noter qu'on ne parle pas dans toute cette histoire d'une seule victime bulgare, d'un seul Bulgare tué comme incendiaire, espion ou sous quelque prétexte que ce soit, pas même accidentellement!

Pour produire un plus grand effet et pour mieux sans doute enraciner l'erreur, les Grecs ont eu recours à toutes sortes de boniments, art où ils sont passés maîtres. Dès le 11 juillet (n. st.), vendredi au soir, les troupes grecques sont maîtresses de la ville. Le commandant de la ville est Mazarakis. Le 14 juillet ce commandant organise une grande solennité religieuse à laquelle sont invités aussi les consuls étrangers. Il s'agit de la restitution aux Turcs d'une mosquée que les Bulgares avaient désaffectée. „La cérémonie de restitution fut emouvante, nous assure Magrini; les Musulmans pleuraient et chantaient les louanges de la Grèce libératrice." Le consul générnal d'Italie, qui y a aussi assisté, aurait exprimé sa satisfaction de voir rétablies la concorde et la fraternité entre Turcs et Grecs et aurait promis en même temps de porter à la connaissance de son gouvernement „les horreurs sans nom de la barbarie bulgare." Il y a plus. Le même Mazarakis, conduit les consuls dans le cabinet de travail du général Volkof et qu'est-ce qu'on y voit? Ce ne sont que fausses barbes et perruques qui auraient servi au déguisement des comitadjis; des jupes

de femmes aussi, des tapis et tout espèce d'autres objets volés! Voilà les preuves des „atrocités bulgares". Mazarakis, heureux du succès inespéré de sa supercherie (on le serait à moins) se frotte les mains et télégraphie à son chef: „les consuls généraux d'Autriche et d'Italie, arrivés ici, ont tressailli d'horreur devant les crimes bulgares et les victimes exposées devant moi et l'archevêque" (p. 30). Et Magrini de déclarer que l'Europe ne peut plus hésiter à prononcer son verdict, car les atrocités monstrueuses de Serrès, sont désormais confirmées par les consuls de deux grandes puissances dont l'enquête a abouti à la conclusion que les versions grecques sont de beaucoup au dessous de la vérrité (p. 24).

Bien au dessous de la vérité, en effet, déclarons-nous à notre tour, car les Grecs ne s'en soucient guère de la vérité!

Laissons maintenant la parole aux documents bulgares.

Il faut attirer l'attention du lecteur avant tout sur ce fait, qu'à l'exception des villages du littoral où l'élément grec l'emporte sûrement, tous les autres, au nombre de 81, sont purement bulgares avec une population de 47,402 habitants moitié patriarchistes, moitié exarchistes. Dans la ville même, les Bulgares atteignent la moitié du chiffre des Grecs, le plus grand nombre étant toutefois des patriarchistes. (Sur 5100 Grecs, 2000 Bulgares patriarchistes et 360 exarchistes. (Milét., p. 15).

Nos renseignements confirment que le 22/5 juillet, samedi, les Bulgares abandonnent Serrès. C'est alors que commence, pour consacrer l'expression de Magrini, „la semaine de la passion," non cependant pour les Grecs, mais bien pour les Bulgares. N'est-ce pas un non-sens d'affirmer que ceux qui s'étaient enfuis dès le 22/5, bien que revenus pour un seul jour le 28/11, aient pu exercer la terreur durant toute une semaine? N'est-il pas plus naturel d'admettre qu'après la fuite des autorités bulgares, la ville, abandonnée entre les mains des Grecs, que ce soient ces derniers qui

logiquement terrorisèrent les Bulgares, notamment les exarchistes qui sont en minorité dans la ville? D'autant plus qu'il est établi que les Grecs, pendant toute la durée de l'occupation bulgare ne faisaient qu'intriguer, espionner et ourdir des complots. C'est au surplus ce qui avait déterminé certaines arrestations à Dédé-Agatch, Drama, Démir-Hissar. A Serrès, apparemment, les rapports entre Grecs et Bulgares n'étaient pas tendus. La retraite s'est effectuée rapidement et sans excès — les témoins oculaires étrangers n'en ont rien à constater. La population grecque n'a donc pas été provoquée par des brutalités: s'il y en avait eu, les représailles auraient tout de suite suivi. Or, les renseignements grecs eux-mêmes affirment que les deux jours suivants (dimanche et lundi), la tranquillité et le calme n'ont pas été troublés (brochure p. 25). Mais les habitants s'arment sous le prétexte de se défendre des incursions des comitadjis, en attendant l'arrivée des troupes grecques. Ajoutons encore que si les Bulgares avaient eu réellement l'intention d'incendier la ville, ils auraient pu le faire en toute liberté lors de leur retraite et non pas à un moment où la population grecque était en révolte armée contre eux. Quoi qu'il en soit, après la retraite des troupes bulgares, les Grecs se mettent à l'ouvrage. Sous la haute direction du métropolite, des bandes grecques attaquent les dépôts. Après quoi, elles se lancent à la chasse au Bulgare dans la ville et aux environs. Ceux qui sont pris vivants, sont conduits dans la ville et enfermés dans les sous-sols du lycée des jeunes filles. Les Bulgares de Serrès sont simplement convoqués chez le métropolite où, après avoir passé devant une commission présidée par un pope, on les enferme aussi dans le sous-sol sans un mot d'explication. La commission était là pour veiller à ce que quelque Grec ne passe pas par erreur parmi les victimes, attendu que tous les habitants de Serrès parlent le grec. Des erreurs pareilles, malgré toutes leurs précautions, n'ont pu être complètement évitées. Des sous-sols on fait monter les victimes dans les salles de classe. Sur le chemin

des infortunés sont postés de deux côtés, deux bourreaux, yatagans au poing, prêts à accomplir leur sanguinaire mission. Les récalcitrants sont exécutés sur place. Là haut, dans les salles, on égorge comme dans un abattoir. Les planchers sont jonchés de cadavres, amassés pêle-mêle au milieu de mares de sang. Les détails de toutes ces horreurs, le lecteur les trouvera dans notre collection de „Documents", où sont recueillis les récits des rares malheureux échappés à la mort comme par miracle. Ces massacres eurent lieu surtout pendant les journées des 26, 27 et 28 juin (9, 10 et 11 juillet). C'est de cette perfide et féroce façon qu'on mit à mort au moins 200 personnes, parmi lesquelles, rapportent les témoins, des intellectuels, quelques juifs de Bulgarie et 4 femmes. Les cadavres sont enterrés hors de la ville. Lorsque le 28, vendredi, les Bulgares apparaissent sur la colline surplombant Serrès, avec l'intention de pénétrer dans la ville et de mettre en liberté les Bulgares arrêtés, il est déjà trop tard: les Grecs s'empressent d'exécuter la dernière série des victimes au nombre de 70—80 et prennent ensuite la fuite. C'est alors que, dans la hâte d'une tuerie inachevée certaines victimes restent à demi égorgées. L'église est incendiée, le feu prend aussi dans le lycée. 7 — 8 des victimes non achevées réussissent à se traîner jusqu'à la colline auprès des soldats. Un autre est resté devant la porte du lycée, tandis qu'une vingtaine d'autres périssent dans les flammes. Ce sont leurs cadavres carbonisés, dit M. Milétitch, que le métropolite et le roi Constantin ont montrés aux correspondants étrangers pour démontrer la férocité bulgare*)

En ce qui concerne l'incendie de la ville, il s'est déclaré sur plusieurs endroits à la fois. Nos renseignements disent que lorsque les soldats bulgares entrent dans la ville le 28, vendredi, celle-ci brûlait déjà. Le Dr Klugmann raconte quelles étaient les véritables intentions des Grecs en

*) Milétitch, o. c., p. 45.

mettant exprès le feu aux quartiers grecs. Il faut ajouter que les Turcs aussi avaient à se venger des Grecs, qui leurs avaient pillé leurs biens pendant toute la durée de l'occupation bulgare *).

Les dépositions des victimes de Serrès et ses environs, sont contenues dans les numéros 46 à 67 de notre annexe et les numéros 57 et 58 contenant celles des médecins étrangers (russes) Grigorévitch-Lazneff et Klugmann, sont d'une importance capitale.

4. **Démir-Hissar.** — Les Grecs accusent les Bulgares d'avoir commis à Démir-Hissar absolument les mêmes crimes que ceux dont ils se sont rendus coupables à Serrès, ainsi que nous venons de le démontrer, mais le chiffre des victimes est cette fois moins importante.

Voici la version grecque:

Un capitaine de gendarmerie (c'est-à-dire commissaire de police) a, sur les indications de trois habitants bulgarisants, arrêté dans l'école bulgare le métropolitain Constantin, un prêtre, un notable et plus de cent autres Grecs. Le 24 et 25 juin (v. st.) — juste au moment où les massacres de Serrès avaient lieu, — des soldats et des gendarmes auraient tué tous les prisonniers et les auraient fait enterrer dans la cour même de l'école à l'aide de paysans turcs spécialement réquisitionnés pour cette besogne. A leur arrivée à Démir-Hissar, les Grecs procédèrent à l'éxhumation des cadavres. Des soldats et des officiers bulgares, disent-ils, ont violé plusieurs jeunes filles dont une fut même tuée. Ils ont de même pillé les magasins et les maisons. — Tous ces renseignements sont pris dans un rapport officiel adressé au roi (Brochure grecque, p. 31). — Un autre rapport, de députés à la Chambre hellénique et d'ex-députés à la Chambre Ottomane, fixe le nombre des victimes à 104, dont 80 tués et 24 survivants, parmi lesquelles un vieillard, „enterré vivant", a pu

*) V. Documents, p. 115 et ailleurs.

cependant, bien que grièvement blessé, se déterrer et s'échapper! — Nous laissons de côté la question des chiffres et d'autres détails des différentes versions qui sont loin de concorder. — La brochure nous apporte encore le témoignage d'un grand admirateur du „religieux", du „sublime" et du „divin" dans l'armée grecque; il s'agit de M. Bourdon, correspondant du „Figaro". Son témoignage, justement à cause de ses louanges exagérées exaltant „l'âme grecque exaspérée" est sujet à caution.

M. Bourdon a parcouru la région trois semaines après la „boucherie" du 7 juillet (n. st.) et y a été *guidé*, d'après son propre aveu, „par de brillants officiers grecs aux aiguillettes d'or, — aides de camp du roi ou des princes". — Il va sans dire que lorsqu'on est *guidé* par d'aussi habiles et luisants Cicérones, on finit par s'éblouir de leurs récits à un degré tel qu'on ne voit plus et n'entend plus que des choses que ceux-là même qui les racontent, croient inconcevables. Le passage suivant est, en effet, suggestif. „Je sais bien que je ne serai pas cru, qu'ou ne me croira qu'à demi et qu'il y aura des gens disposés à sourire quand on leur parlera d'héroïsme et de prodige".

Nous ne contestons pas qu'à Démir-Hissar il y eut une bagarre sanglante entre Bulgares et Grecs (ou plutôt grécisants bulgares et valaques) et qu'il y eut des victimes des deux côtés. Malheureusement, le cas n'est pas encore suffisamment éclairci. Pour le moment nous n'avons en mains que les renseignements contenus dans un rapport officiel et quelques récits isolés de fugitifs. Le cas n'à pas été instruit en son temps par nos autorités et plus tard il n'était plus possible d'avoir d'autres renseignements que ceux de source grecque. Il est prouvé, en tous cas, que les troupes bulgares n'ont pu prendre part au carnage. Jusqu'au 22/5 juillet il n'est rien arrivé dans la bourgade; après le 27/10 juillet les troupes en retraite étaient déjà dans le défilé de la Strouma c'est-à-dire loin de Démir-Hissar, et pendant l'intervalle il n'y eut que des convois militaires de passage dans la ville.

Or, le personnel de transport, le seul qu'on puisse supposer avoir pris part aux désordres, était pris de panique et cherchait à se retirer et à sauver les convois le plus tôt possible. D'après les récits des fugitifs, l'auteur du massacre est, en effet, cette foule innombrable rassemblée ici de toutes parts qui, au lieu de trouver du secours et de la sympathie de la part des indigènes, fut, au contraire, assaillie par eux les armes à la main. Un coup d'œil jeté sur la carte nous explique clairement pour quelle raison tous les paysans en fuite ont pris la direction de Démir-Hissar. Si l'on tient compte des souffrances et de l'exaspération de la population fuyant devant les cruautés grecques, (v. par ex. Fac-similés, lettre № 23) d'une part, et, d'autre part, de la conduite des habitants indigènes et la conviction que l'évêque et les notables grecs ne seraient pas étrangers au projet de ce massacre général des Bulgares, on comprendra aisement comment l'inévitable a pu se produire. Le nombre des victimes grecques est, d'après la liste officielle grecque, de 69 tués et de cinq blessés. Le nombre des victimes du côté adverse ne nous est pas donné.

Il est à remarquer que les Bulgares n'ont pas commis ailleurs d'actes pareils de vengeance, ce qui nous fait admettre comme vraie l'assertion des fugitifs laissant supposer que la provocation est bien venue de la part des Grecs. En effet, nos données de source officielle ajoutent que le lieutenant Vélikoff n'a pas été à Démir-Hissar, tandis qu'un officier du nom Anghel Dimitroff Bostanoff, capitaine, n'existe pas du tout. Le 26 juin (v. st.). le soir, l'administration bulgare quitta la ville et aucun officier bulgare n'y est resté. C'est justement cette retraite des autorités bulgares qui encouragea les Grecs indigènes à se ruer sur les Bulgares de la ville et sur la foule des fuyards. Un groupe de 120–150 anthartes, commandés par un officier grec entrèrent dans la ville. C'est alors que l'évêque grec est sorti dans les rues, entouré d'une vingtaine de grécisants armés et donna l'ordre de l'attaque. Les quelques gendarmes, les

seuls qui restaient en ville, postés devant les déptôs, furent tués, ainsi que nombre des fuyards, principalement femmes et enfants; les soldats blessés, qui n'étaient pas encore évacués, ainsi que les boulangers et d'autres gens du personnel de transport furent égorgés. La nouvelle du massacre se propagea vite. Les villageois de Gherman arrivèrent les premiers au secours le 27, de grand matin et un carnage mutuel commença, avec beaucoup de pertes des deux cotés. Le nombre des victimes bulgares, en ne comptant que les soldats blessés achevés à l'hôpital et les fuyards tués dans les rues, dépasse 250. — Le même jour, le soir du 27, l'armée grecque entra dans la ville et tout ce qui restait de la population bulgare s'achemina vers les montagnes, poursuivie et massacrée, là où elle était rejointe par les troupes et la population grecques.

Ceci pour la ville de Démir-Hissar.

Quant aux villages de ce malheureux district, nous renvoyons le lecteur aux récits des réfugiés, exposés dans les N-os 37—45 de nos „Documents". Là il trouvera des choses indescriptibles. Presque dans tous les villages se sont répétées les scènes sanglantes d'Akandjali et de Serrès. C'est là que le médecin rusé de Démir-Hissar, Christotel, fait revenir dans leurs villages les paysans en fuite, pour y être tous massacrés. Dans le village de Guerman tous les hommes ont été brulés vifs dans l'église, et toutes les femmes, après avoir été violées, furent également brûlées (v. № 37). Les souffrances des femmes du village de Krtchévo ont été atroces entre toutes. (Lire les N-os 38 et 39). Des femmes qui viennent d'accoucher, des petites filles de 12 ans sont martyrisées à la mort; ailleurs de vielles femmes sont transpercées à la baïonnette pour leur arracher de l'argent. Un prêtre, de Tzervichta, après qu'on lui eut enlevé sa fille, a les yeux crevés et est promené dans cet état pendant deux jours dans le village. Enfin conduit à Krtchévo il y est tué avec toutes les victimes qui se trouvaient dans ce dernier village (№ 41). Etc. Etc.

5. **Doxate.** — Les récits concernant les événements de Doxate sont également empuntés aux correspondances de M. M. Puaux et Magrini, à la correspondance de M. Stevens du „Daily Telegraph“, basée sur le récit du commodore anglais Cardale et enfin à une correspondance due à la plume du correspondant russe Vladimir Tordoff. Nous avons déjà fait remarquer la manière dont le récit du commodore Cardale avait été travestie. Quant au récit du slave Tordoff, qui ressent une „honte cruelle“ à la vue „des sauvageries sans nom commises par des Slaves“ dans un village et ne voit pas la destruction complète de la population slave en Thrace et en Macédoine, nous ne savons vraiment pas quoi en penser. Cela doit avoir les mêmes raisons citées plus haut, dont la principale est sans nul doute, que les correspondants reproduisent souvent ce qu'on leur rapporte sans être en état de le vérifier.

Voici ce qu'on nous raconte de Doxate. M. R. Puaux rapporte les récits de deux Français, M. et M-elle Valette, propriétaires d'une ferme dans les environs de Doxate. Dimanche, le 30/13 juillet, des soldats bulgares ouvrirent le feu contre Doxate se servant de quatre canons. Bientôt le village est en flammes. Les victimes ont été vues par le préfet même de Drama. Plusieurs familles se sont sauvées chez Valette. Cependant M. Valette reconnaît lui-aussi que „la population était depuis plusieurs semaines très nerveuse; vendredi et samedi il y avait eu même de petits combats aux alentours de Doxate entre volontaires bulgares et grecs. Il y eut, en outre, *des coups de feu tirés sur les soldats bulgares*. „Seulement, si quelques retardataires de l'armée régulière burgare essuyèrent quelques coups de feu, ce n'était pas une raison, d'après M. Valette, pour incendier tout une ville, la piller et faire un millier de victimes d'hommes, de femmes et d'enfants“.

Magrini de son côté nous apprend qu'au moment du bombardement, la population s'était mise à fuir soit dans la direction de Cavalla, soit vers la montagne. Quelques cen-

taines se sont barricadés dans les maisons. Un escadron bulgare a poursuivi les fuyards, tandis que l'infanterie (400 hommes) pénétra dans la ville, suivis de deux voitures chargées de bidons de pétrole.“ On pilla, on tua. (Le nombre des victimes n'est pas donné). „*On raconte* des actes de sauvagerie inouïes. Des officiers et des fonctionnaires bulgares, mais surtout des Turcs engagés par ces derniers, ont participé au massacre“.

Le commodore anglais Cardale aurait raconté au correspodant Stevens que lorsqu'il a visité Doxate il a vu environ trente cadavres de femmes et d'enfants gisant encore dans une cour. Il aurait trouvé dans la ville près de six-cents cadavres, la plupart des femmes et des enfants.

On avait raconté à Cardale des scènes terribles et on lui avait montré des taches de sang et des morceaux de chair humaine, etc. etc. Trente Grecs et un Turc cherchaient refuge dans l'église; étant chrétiens, les Bulgares auraient laissé les Grecs sains et saufs et n'auraient tué que le Turc. Ce fait est à retenir, parce que Cardale reconnait lui-même que *les Turcs aidèrent les Bulgares* dans leur œuvre de destruction (p. 45).

Vladimir Tordoff voyage en automobile militaire en compagnie de M. R. Puaux et un Grec, correspondant du „Journal des Débats.“ Ils partent le 3 juillet n. st. c'est-à-dire trois jours après l'événement et voyagent à travers Démir-Hissar, Serrès et Drama. Dans cette dernière ville, la populalation fêtait sa délivrance. D'après M. Tordoff, le bombardement de Doxate a duré 3 heures et c'est cela qui avait provoqué l'incendie. Lui aussi reconnait que des Turcs et des Tziganes ont pris part au massacre et au pillage. Des centaines d'habitants furent égorgés. M. Tordoff a vu lui-même des enfants blessés et tués. Dans différents endroits il y avait des groupes compactes de cadavres non enterrés, d'autres étaient enterrés à moitié. Un prêtre grec aurait été tué devant l'église. — La moitié de la population aurait disparu sans laisser des traces.

Or, la vérité est la suivante:

Le 25/8 juillet, un convoi militaire passant par Doxate est accueilli par des coups de fusil partant des maisons grecques. Le jour suivant les Grecs tirent sur des patrouilles d'un détachement de cavalerie. Le 27/10, deux officiers de la garnison de Drama, en entrant à Doxate, furent attaqués à coups de fusil. Le 28/11 les Grecs de Doxate, déjà organisés en bande armée (environ 1000 hommes), conduits *par des officiers grecs*, attaquent le village turc Kalambac, mais sont repoussés par le détachement de cavalerie qui s'y trouvait.

Le 29/12 juillet, une députation grecque du village de Tchataldja, se présente au commandant de la ville de Drama et demande protection contre les anthartes et les *insurgés Doxatois* qui les forçaient de s'insurger également et d'attaquer Drama. Tout cela montre à l'évidence que les Grecs de Doxate et des alentours étaient en insurrection formelle*); ils ont même renvoyé, dès le 28, la plupart de leurs femmes et enfants à Cavalla. — Losque le 30/13 juillet, le matin, un détachement de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, qui surveillait justement les mouvements des anthartes du côté de Cavalla et de Doxate, approche cette dernière ville, il est reçu par une fusillade nourrie. Alors le détachement, s'approchant d'une distance de 500 mètres, tire sur les insurgés, principalement sur l'école qui leur servait de quartier général où flottait le drapeau grec. La fusillade dura environ deux heures. Les anthartes mirent le feu à l'école (évidemment pour faire brûler une vingtaine de Bulgares y arrêtés, bras et pieds liés et gardés depuis 4 jours sans nourriture) et s'enfuirent; mais non pas tous. Lorsque les soldats bulgares entrèrent dans la viile, quelques insurgés barricadés continuaient à tirer. Vers midi ils s'enfuirent tous, laissant bon nombre de tués. L'école brûlait et de là partaient des détonations. Les cris des captifs attirèrent l'attention des soldats qui les délivrèrent.

---

*) L'évêque de Drama, Agatanghélos, a été le principal agitateur et émeutier.

L'attaque de Doxate était donc provoquée par les insurgés; elle était une répression nécessaire. Les Turcs de Doxate rencontraient les soldats bulgares une seconde fois comme libérateurs. Au moment de la première occupation, ils ont beaucoup souffert des Grecs. Au mois de février 1913 les Grecs démolirent le minaret de leur unique mosquée et la convertirent en église; les autorités bulgares la leur rendirent et durent empêcher par la force les méfaits des Grecs envers les Turcs. Nombre de Grecs furent condamnés par la cour martiale de Serrès à plusieurs années de prison pour brigandage et viol. A l'époque de l'insurrection les Grecs commirent de nouveau des actes atroces: une reconnaissance militaire vers le village de Kalambak trouva des cadavres d'enfants décapités et des femmes éventrées; près des mines d'Alexandros furent trouvés plusieurs cadavres d'hommes, femmes et enfants. Toutes ces victimes étaient des Bulgares et de Turcs. Cela explique la vengeance des Turcs et des Tziganes. La commission parlementaire grecque reconnait elle-mêmme les atrocités que les Turcs ont commises à Doxate; elle en attribue une grande partie aux soldats bulgares. Il n'en est rien. La vérité est que les musulmans, mus par leur esprit de vengeance, se sont mis, dès le début du combat, à piller, à incendier, à tuer au moyen de toutes sortes d'instruments et à violer les femmes el les jeunnes filles. Pour des crimes de ce genre, deux Turcs furent exécutés sur place par les soldats bulgares. Mais les soldats bulgares durent se retirer. C'est alors que les Turcs et les Tziganes commirent sans frein leurs cruautés envers les Grecs. Parmi les tués on compte plusieurs femmes et enfants. Le jour suivant (le 1/14 juillet) lorsque l'armée grecque prit Doxate, les Turcs continuaient encore leur œuvre d'extermination de tout ce qui était grec, et ce sont eux, à leur tour, qui furent tous exterminés par les Grecs, — preuve suffisante que les auteurs des crimes ne sont pas les soldats bulgares. — „L'armée bulgare n'a aucun crime ou délit à se reprocher“ — concluent les officiers bulgares

qui ont pris part à la répression forcée des insurgés de Doxate, dont les dépositions nous fournissent les détails exposés ci-dessus et qui les ont faits sur leur honneur et sous peine de compromettre leur avenir dans le cas où ces dépositions étaient fallacieuses ou tendancieuses.

6. **Drama et Cavalla.** — Grâce à Dieu, à Cavalla et à Drama des massacres n'ont pas eu lieu! La population aurait souffert pendant des mois d'une façon inimaginable, mais du moins ne connût-elle pas de massacres. Les habitants ne durent leur salut, d'après la brochure, qu'aux excellentes manœvres du Témistocle moderne en ce qui concerne Cavalla, (p. 48). Quant aux autres localités elles le durent à l'avance rapide de l'armée grecque. Et enfin, quant à la ville de Drama, de l'avis même de M. Puaux, elle le devrait „au sangfroid et à l'humanité de deux fonctionnaires bulgares, le colonel Guéchoff et le préfet Dobreff." En rendant l'hommage dû à ces deux fonctionnaires bulgares, la brochure conclut que leurs collègues dans le reste de la Macédoine se sont exposés à une „terrible responsabilité". Cependant, ajoute la brochure, dans toutes ces localités, les Bulgares auraient emmené avec eux comme „otages" les notables. Ainsi de Cavalla ont été enlevées 27 personnes, l'évêque Athanase en tête, et 14 de la bourgade Pravi. A la page 48 on trouve les noms de ces „victimes".

Toutes ces „victimes" ont été, comme on le sait, mises en liberté après la conslusion de la paix et rendues à leur patrie pour continuer leurs exploits contre les Bulgares restés, par miracle, vivants en territoire grec. Car ce même évêque Athanase, par exemple, dès son arrivée à Drama fit expulser un certain nombre de Bulgares qui s'étaient cachés dans des maisons turques. Les expulsés se trouvent en ce moment en Bulgarie. Nous n'avons à opposer à cette conduite des prélats et des notables grecs que le traitement très humain dont ils furent l'objet pendant tout leur séjour en Bulgarie.

Mais le fait même qu'ils ont été emmenés comme otages, que prouve-t-il? Il est avéré, que tous les évêques grecs, sans exception, étaient les complices sinon les véritables instigateurs de tous les complots qu'on a réussi à découvrir. Pendant toute l'occupation bulgare ils ne s'occupaient que d'intrigues, d'éspionnages et de complots. Il suffit de rappeler les trois documents saisis par hasard dont l'un émane du brigand Doukas, l'autre de l'évêque Guermanos d'Elévtéropolis et le troisième de l'archevêque Apostolos de Serrès, que publia „*l'Echo de Bulgarie*" en fac-simile dans son numéro du 29/12 juillet a. c. Ces documents prouvent que les évêques grecs avaient des relations étroites et suivies avec les brigands qui faisaient la terreur de la population.

„Par la présente (écrivait l'anthart grec Doucas au maire de Nikichan) je vous informe que vous devez être patients . . . Moi, le chef (archigos) de la Macédoine Orientale et conquérant du Panguéon, j'ai accompli tout ce que j'ai cru utile pour la patrie et la contrée. J'ai tué votre prêtre Pope Panaïote. De même c'est moi aussi qui ai tué d'autres traîtres chrétiens. Et je vais tuer tous les autres traîtres . . ."

Voici d'autre part la lettre de Guermanos, adressée au maire du même village:

Aimable Mavridi,

Invite Georges Argiriou à se rendre à la mairie et lis-lui la lettre du voïvode (c'est l'antharte Doucas). Ordonne-lui de verser la somme nécessaire au voïvode, s'il veut sauver sa vie.

Pravichta, 16/29 novembre 1912.

Avec ma bénédiction:

St. Guermanos d'Elephtéropolis.

Et voici celle de l'évêque Apostolos (écrite en russe):

Au préfet M. Vl. Stoëff,

Dans le village de Keupru, près de Serrès, les soldats préposés à la garde du chemin de fer, et les habitants de ce village, c'est-à-dire les Bulgares, confisquent les armes des Grecs et font feu sur les femmes grecques. Cette iniquité ne sied pas aux orthodoxes. Si vous voulez, *j'enverrai des anthartes grecs* et vous pouvez vous imaginer ce qu'il arrivera dans ce cas.

Le 6 novembre 1912. **L'évêque Apostolos.**

Ainsi donc, ces gens-là devaient être arrêtés ou bien emmenés en „otages“, et pour cause. Mais ce qui est étrange dans ce cas, c'est d'entendre protester contre cette mesure les Grecs qui, non pas dans le but d'assurer l'ordre public menacé par des menées subversives et même par des révoltes ouvertes, mais plutôt pour exterminer la nationalité bulgare, ont arrêté, exilé et mis à mort tous les instituteurs, tous les prêtres et en général tout ce qu'il y avait d'intelligent dans les régions peuplées de Bulgares et occupées par les troupes grecques.

Les Grecs ne peuvent pas non plus se plaindre d'avoir été traités d'une manière dure ou inhumaine. La façon dont la Bulgarie a traité non seulement les otages, mais aussi les prisonniers de guerre, a été louée par tout le monde. En voici quelques preuves éclatantes:

Le héros d'Andrinople, le général Schoukri Pacha, au moment de quitter la Bulgarie a prononcé à la gare de Sophia une petite allocution où il a dit entre autre:

„Au nom de tous les officiers turcs qui ont séjourné à Sophia comme prisonniers de guerre, je remercie chaleureusement le gouvernement bulgare et les habitants de Sophia de leur aimable accueil et de leur sympathie qu'ils ont bien voulu nous réserver pendant tout notre séjour dans cette ville. Je quitte la capitale bulgare avec les meilleures impressions et avec des souvenirs de profonde gratitude.“

Voici d'autre part une dépêche adressée au roi des Bulgares par les prisonniers de guerre turcs:

„Sire, ayant gardé, de notre séjour à Sophia, les meilleurs souvenirs, nous nous permettons de mettre aux pieds de Votre Majesté notre gratitude et notre reconnaissance sincère pour les soins dont nous avons été entourés pendant notre captivité en Bulgarie.

Pour nos mille deux-cent cinquante compagnons détenus à Sofia:

Tahir Tchaouch, Mahmoud Tchaouch, Ali Tchaouch, Fanko Tchaouch, Hifzi Tchaouch, Ali Tchaouch.“

Terminons par cet ordre du Général Vazoff, gouverneur d'Andrinople, qui en dit long:

Ordre à la garnison d'Andrinople № 3.

Andrinople, 15 mars 1913.

J'ordonne, que dans tous les corps de troupes de la Garnison et du secteur Est, il soit prélevé aujourd'hui, le 16 et le 17 mars, un quart sur le pain de chaque soldat, pour les prisonniers, et que cette part soit envoyée chaque jour vers les 10 heures du matin à la Préfecture Militaire au Nord de la ville, entre le pont sur la Toundja et les dépôts militaires.

Le Chef de la Garnison,
Général-Major: **Vasoff.**
Le Chef de l'Etat-Major:
Commandant: **Volkoff.**

Quelle a été la conduite des Grecs?

Des plaintes réitérées de la part du gouvernement turc montrent bien la manière d'après laquelle ils se sont comportés envers les prisonniers de guerre turcs. Et quant aux „otages“ et les prisonniers de guerre bulgares, ils ont été traités de la manière la plus barbare. Ceux qui ont pu survivre à leur malheur et sont rentrés en Bulgarie, et qui font pitié à voir, racontent des choses horribles: la moitié des prisonniers ont été massacrés en route; l'archimandrite bulgare de Salonique, Eulogui, et son secrétaire, M. Batandjieff, emmenés comme otages, ont été jetés à la mer devant Salonique même. Nous prions nos lecteurs de se donner la peine de lire les dépositions des maltraités que nous publions en annexe. Qu'y a-t-il de plus atroce que cette conduite?

Ce n'est nullement l'avance rapide de l'armée grecque qui peut expliquer le fait que des massacres et des incendies n'aient pas eu lieu dans les villes de Drama et de Cavalla. Son avance vers Koukouch, Doïran, Stroumitza et Serrès où les massacres furent la règle, a été beaucoup plus rapide. L'explication — au moins en ce qui concerne l'époque dont s'occupe la brochure — doit être chercher plutôt dans le fait que les Grecs eux-mêmes n'y ont pas commis de méfaits et ils n'avaient d'ailleurs pas besoin d'y commettre, ni massacres

ni incendies, au dépens des Bulgares et des Turcs, bien entendu. D'autre part, c'est bien cette marche rapide de l'armée grecque qui l'a mise en état de répandre la terreur du spectre de la mort, de l'incendie et de toutes sortes de crimes horribles que les soldats grecs nous ont appris par ces lettres lugubres, écrites sous l'impréssion toute fraîche des atrocités qu'ils venaient de commettre.

* * *

Nous croyons avoir jusqu'ici répondu aux accusations des professeurs grecs en ce qui concerne les districts mentionnés dans leur brochure. Il ressort de tout ce qui a été dit que les véritables auteurs des atrocités commises dans ces districts sont les Grecs, ceux-mêmes qui avaient conçu la terrible idée de détruire la race bulgare et d'en rejeter la faute sur les Bulgares.

Mais ce ne sont pas les seuls districts de Nigrita, de Guevguéli, de Koukouche, de Doïran et de Serrès qui aient été uniquement exposés aux atrocités grecques. Les districts nord de Ziliahovo, de Névrocope, de Pétritch, de Stroumitza et de Pehtchévo en ont vu de plus horribles encore. Et si la brochure grecque n'en dit mot, c'est parce qu'il serait par trop audacieux de prétendre que les Bulgares ont massacré les leurs dans des districts où il n'y a pas âme grecque qui vive.

Dans notre annexe à part „*Documents sur les atrocités grecques*“ le lecteur trouvera d'amples détails sur les exploits des soldats grecs dans ces régions. Nous ne voulons pas charger notre exposé de couleurs encore plus sombres dont il est déjà plus que saturé. Nous voudrions cependant mentionner le fait que les Grecs n'ont pas manqué de se servir dans ces districts aussi de toutes sortes de ruses pour attirer la population bulgare à la boucherie; et d'autres parts, ils ont répandu dans le monde entier des nouvelles sensationnelles et extravagantes telles que le prétendu „incendie“ de la ville de Melnik. Sous le titre de „Le suicide d'une ville“, M-me Jeanne Leune publia dans l'*Illustration*

du 30 août un article relatant la destruction de la ville de Melnik par ses habitants grecs qui ne voulaient pas rester en territoire bulgare. Ils déracinèrent d'abord les vignes. „Et puis, continue-t-elle, groupés pour la dernière, pour l'effrayante besogne, ils ont livré aux flammes la cité de leurs morts et de leur naissance. Alors réunis tous ensemble sur les hauteurs voisines, ayant assisté, le cœur déchiré, à l'anéantissement de leur chère Melnik où ils furent heureux, dépouillés de leurs biens, sans gîte assuré, misérables et fiers, ils s'en sont allés vers l'avenir, incertain sans doute, — mais du moins vers la patrie.“ Or, la ville de Melnik est intacte! L'incendie de cette ville n'est donc qu'une invention grecque.*)

A la tête des localités où furent commises des atrocités dont la brochure grecque ne s'occupe pas, vient Salonique. C'est par ici que les Grecs ont commencé leurs forfaits: pendant la seconde guerre ils y ont attaqué à coups de canon et y vaincu la petite garnison bulgare, restée à Salonique après Paques sur leur prière! Ils l'ont sommée de se soumettre — ils ne lui ont pas permis de se retirer avec ses armes. Le fait s'est passé la nuit du 17 au 18 juin (v. st.). Tous ces héros, victimes de leur devoir, ont été massacrés ou bien faits prisonniers et emmenés en captivité où un sort pire que la mort les attendait. La catastrophe est suffisamment dépeinte dans les N-os 1 et 2 de nos „Documents“. Quant au traitement des prisonniers le lecteur trouvera des détails saisissants à la fin de cet exposé.

7. Attentats contre le clergé, le personnel enseignant, les écoles et les monuments historiques.

C'est là le titre du chapitre VII de la brochure grecque. Nos collègues se plaignent que parmi les victimes il y eut des instituteurs, des médecins, des directeurs de banque etc.,

---

*) M-me Jeanne Leune est, en effet, une Grecque d'origine; la même a fourni à „l'Illustration“ des photographies de „notables grecs“ de Lévounovo „tués par les Bulgares“, tandis que les victimes n'étaient que des paysans bulgares massacrés par les Grecs. (Milét., o. c, p. 7).

qu'*une* institutrice a été violée, que les écoles ont été réquisitionnées, „afin que l'enseignement du grec fut partout suspendu", qu'*une* inscription a été détruite à Ostrovon (Ostrovo) et qu'*une* tombe, supposée être celle de l'empereur Basile le Bulgarochtone, a été „violée"; qu'à Serrès, par exemple, plusieurs églises et d'autres bâtiments d'utilité publique — l'hôpital, le gymnase etc. — ont été détruits.

Un vandalisme, quel qu'en soit l'auteur, est toujours un vandalisme et doit être réprouvé. Mais sont-ce bien les Grecs qui ont le droit de parler du vandalisme des autres? Dans les documents que nous leur offrons, nos collègues trouveront les noms de centaines de Bulgares instruits, devenus les victimes de la cruauté grecque. Les instituteurs et les institutrices de toute la Macédoine ont été arrêtés, dispersés, exilés ou assassinés. Toutes les écoles bulgares sont à jamais fermées. La langue bulgare est persécutée. Dans toutes les villes et dans tous les villages occupés par les troupes grecques il n'est resté presque aucune femme bulgare non violée. Villes et villages églises, et écoles, hôpitaux et tout ce qui s'y trouvait fut livré au pillage et à l'incendie.

Nous ne savons pas ce qui a été écrit dans le journal grec „Ecclésiastiké Alitheia", mais les exploits dont nous donnons quelques exemples plus bas dans le numéro 10° (p. 78—80) dépeignent les Grecs comme des vandales et des barbares beaucoup plus terribles que ne l'ont jamais été les Bulgares. C'est en vain que nos collègues d'Athènes crient: „au voleur!" Ils ne pourront jamais, nous l'espérons, rejeter sur les autres leurs propres méfaits. Il est impossible d'intervertir les rôles. Et les exagérations grecques qui veulent représenter l'hellénisme comme menacé par les Bulgares au moyen de la transformation de quelques écoles en hôpitaux, ne prouvent absolument rien. Qu'il nous soit permis de rappeler à nos collègues d'Athènes le fait qu'en Bulgarie, pendant toute la durée de la guerre, toutes les écoles ont été transformées en hôpitaux, en casernes ou en dépôts; qu'elles viennent à peine d'être rouvertes et rendues à leur destination et qu'un

grand nombre d'entre elles sont encore occupées par les nombreux fugitifs que la terreur grecque a fait quitter leur pays natal.

8. **Les responsabilités.** Encore deux mots — sur les responsabilités (chapitre VIII de la brochure grecque).

Dans ce chapitre, la brochure rappelle qu'il serait avéré que des officiers et des fonctionnaires bulgares auraient pris part aux massacres, pillages et incendies, auraint présidé à leur exécution et que même c'est à eux que l'initiative en est due. Il s'agirait donc de crimes „officiels".

Tout ce que nous avons dit en général de l'authenticité et de la valeur probante des preuves produites par les Grecs, doit être rappelé ici. Si c'est un correspondant du „Temps" qui parle où si c'est la rédaction influencée par ses correspondants où ses actionnaires, c'est toujours le „Temps".

Sans émettre un doute quelconque sur l'honorabilité de quiconque, nous nous représentons la pénible situation dans laquelle se met un conseiller de légation à Athènes lorsqu'il est chargé de vérifier l'exactitude des assertions du roi des Hellènes. Ajoutons enfin qu'une enquête entreprise par qui que ce soit, quant elle est faite dans des conditions telles qu'elle doit se borner aux mêmes données fournies par les mêmes sources qui ont servi à l'enquête des correspondants, doit inéluctablement aboutir aux mêmes résultats. Il ne faut pas omettre non plus le fait primordial que les vice-consuls étrangers en Macédoine et en Thrace sont presque tous des Grecs et nous savons bien ce que cela signifie. Quant aux correspondants dont les noms sont le plus cités dans la brochure grecque, ils sont devenus si célèbres par leurs assertions très inéxactes que les Albanais mêmes s'en sont émus et ont protesté contre leur partialité.

Mais que prouvent, au demeurant, ces documents officiels trouvés dans l'hôtel du gouverneur général de la Macédoine, le général Volkoff, cités aux pages 54 et 55 de la brochure?

Ils prouvent que le clergé et les évêques grecs entendent leur mission d'une manière singulière et croient devoir se mettre à la tête de tous les complots. Il était, sans doute, du devoir du général Volkoff d'ordonner l'arrestation des évêques et de certains notables grecs qui s'étaient rendus coupables d'actes subversifs. Il était de même du devoir des autorités militaires de prévenir le gouverneur de leurs soupçons. Il faut toujours ne pas perdre de vue les moments critiques, pleins de dangers, que traversaient les autorités bulgares. On n'a pas eu à attendre longtemps pour voir quelle étendue avaient pris les complots ourdis par ces gens là et combien de mansuétude avaient montrées les autorités bulgares envers eux. Mais comme toute culpabilité doit être prouvée, même en temps de guerre, M. Daneff a bien agi d'avoir attiré là-dessus l'attention des autorités de crainte qu'elles n'agissent pas d'une manière par trop sommaire. On ne voit, par conséquent, pas ce qu'il y a d'illégal ou de criminel dans toutes ces correspondances et quelle participation criminelle y peut-on baser.

* * *

Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que des documents grecs. Nous les avons analysés très soigneusement et nous avons examiné leur valeur probante. Il est temps maintenant de nous arrêter un peu sur les documents que nous avons l'honneur de présenter à nos collègues des Universités étrangères. Ces documents sont principalement contenus 1°, dans la collection des lettres des soldats grecs reproduites en fac-similé et 2°, dans les dépositions des réfugiés et autres; nous ajoutons ces deux collections comme annexes à part formant une partie inséparable de cet exposé. Nous avons déjà établi la valeur probante et l'irréfutabilité de ces documents. A cause de leur grand nombre, il est impossible de les soumettre à une analyse détaillée. Nous prions, par conséquent, nos honorables lecteurs de le faire par eux-mêmes. En renvoyant aux documents eux-mêmes, nous

nous bornons à relever brièvement ce que ces documents prouvent.

Eh bien, ils prouvent ceci:

1°. Les atrocités sur les Bulgares en Thrace et en Macédoine ont été commises d'après un *système rigoureux.*

La preuve s'en manifestait déjà dans la série des complots que la population grecque, quoique peu nombreuse, mais forte du voisinage des troupes grecques, avait ourdi partout dans les régions occupées par les troupes bulgares. Le roi des Hellènes lui-même, prétextant la vengeance, menace „de procéder à des représailles afin d'inspirer aux Bulgares une crainte salutaire et de leur donner à réfléchir". Cette menace ne fait que trahir le projet non seulement arrêté d'avance, mais depuis longtemps déjà mis à exécution. Car la dépêche du roi annonçant son dessein de se venger, porte une date ultérieure à la destruction de la ville de Kilkich, aux massacres des Bulgares à Salonique, à Akandjali, à Serrès et ailleurs, à la destruction des écoles et des églises bulgares et à l'anéantissement de la classe instruite des régions occupées par les troupes grecques au cours de la guerre contre la Turquie.

Mais la meilleure preuve, que nous avons ici affaire à un système organisé, ce sont les atrocités commises dans la suite par les soldats du roi Constantin, qui ont apporté le témoignage le plus sincère de leurs exploits dans des lettres écrites de leur propre main et portant leur signature. Ils avouent eux-mêmes qu'ils commettent des *cruautés* (Fac-similés — (N-os 3, 7, 10, 12, 14, 25, 27), qu'il s'agit de *l'extermination* d'une race (Fac-similés N-os 1, 8, 11, 17) qu'ils tuent sans distinction, femmes et enfants (Fac-similés N-os 3, 16), qu'ils incendient tous les villages (Fac-similés, N-os 1, 5—8, 10, 11, 14—17, 20—22, 24—28) et ils ajoutent que tout cela se fait *par ordre* (Fac-similés, N-os 15, 17, 21). Quelques-uns en éprouvent des remords (Fac-similés, N-os 10, 14, 25, 27), mais ils agissent d'après l'ordre donné. Les actes mêmes se font d'une manière systématiquement

uniforme. Partout les Grecs rassemblent la population sur la place publique, souvent par des ruses; séparent les hommes des femmes; pillent les uns et les autres, ensuite massacrent les hommes, violent les femmes et les jeunes filles. Dans la plupart des cas, ils massacrent également celles-ci, emportent tout ce qu'ils peuvent des maisons et les incendient à la fin; une partie de la population cachée dans les maisons trouve la mort dans les flammes et les fuyards sont poursuivis et exterminés. Un nombre insignifiant de ces malheureux réussit à se sauver, portant la plupart des blessures affreuses, pour raconter les horreurs dont ils furent les témoins et les victimes. La seule population qui se soit sauvée c'est celle qui avait pris la fuite avant l'arrivée des Grecs ou bien ne s'était pas laissée prendre aux promesses grecques de rentrer dans leurs foyers. Dans beaucoups de cas même la population en fuite a été rattrapée et exterminée sans merci.

Voilà l'effrayant tableau de cette chasse à l'homme, de cette extermination de la race bulgare.

Les dépositions des éprouvés comme aussi celles des étrangers qui se sont trouvés sur les lieux démontrent qu'il s'agit toujours d'un système rigoureusement suivi. Que tout est fait d'après un plan savamment préconçu, cela est démontré péremptoirement par certains petits détails, comme le suivant: dans plusieurs villages on n'a incendié que les maisons des paysans „exarchistes“ et non pas celles des paysans „patriarchistes“! (Documents, p. 166).

Enfin c'est un plan préconçu et un système scrupuleusement observé par les Grecs de voiler leurs crimes et de les rejeter sur le compte des Bulgares. Ainsi le roi des Hellènes se hâte le premier de dénoncer les Bulgares au monde civilisé pour des horreurs commises à Serrès et ailleurs par les Grecs eux-mêmes: il montre aux étrangers les victimes de la mitrailleuse grecque à la gare de Serrès comme étant les victimes des atrocités bulgares; il montre les victimes à Nigrita et à Serrès, tandis que dans les deux cas ces victi-

mes n'étaient que des cadavres bulgares. Les Grecs se hâtent d'incendier le dépôt des munitions et le quartier grec à Serrès dans le but de rejeter les crimes sur les Bulgares (voir la déposition № 58 du Dr Klugmann). Ils arrangent tout comme il leur convient et, profitant de l'isolement absolu de la Bulgarie du reste du monde, ils se livrent à une campagne calomnieuse contre elle dans la presse de tous les pays du monde, campagne préparée aussi d'avance, d'après un plan bien arrêté et exécuté au moyen de plusieurs millions de francs. Tout ce qu'a été fait n'est que la preuve éclatante de ce que nous avançons.

2°. — *L'armée régulière* et non pas seuls les anthartes sont les principaux auteurs des atrocités commise, bien que dans certains cas elle soit aidée par la population grecque indigène et des fois par les Turcs et les Tsiganes. Les preuves en sont les dépositions des fugitifs. Partout ce sont les troupes régulières, cavalerie ou infanterie ou toutes les deux, qui arrivent et cernent le village. La population va à leur rencontre, souvent au son des cloches et drapeaux grecs en main; elle leur fait l'acueil le meilleur possible (dépositions № 37, p. 107; 38, p. 108; 41, p. 111); il n'y eut nulle part résistance de la part de la population.

Mais la meilleure preuve sur ce point encore, c'est toujours les lettres saisies. Elles sont écrites par des *soldats*.

3°. — Dans ce qui a été commis nous avons affaire non pas à des criminels particuliers, non pas à des cas de vengeance personnelle, non pas à une répression d'une population récalcitrante en révolte, mais à un *massacre général et systématique*. Le but en est bien l'extermination de la population bulgare. Tous ceux qui se donneraient la peine de parcourir les nombreuses dépositions des témoins, les récits des malheureux éprouvés et surtout les aveux sincères des soldats grecs ne peuvent arriver qu'à la même conclusion.

Il est, en effet, à regretter que des populations bulgares restent en dehors des régions occupées par les Grecs, que

la „race bulgare“ ne possède pas une seule tête pour que le roi Constantin puisse l'abbatre d'un seul coup. En tous cas Sa Majesté a bien mérité le surnom de „tueur des Bulgares“, que ses sujets lui ont donné et qui figurait au haut de l'arc de triomphe érigé devant la Tour Blanche de Salonique sous lequel il passa. [1])

4°. — Les mêmes documents prouvent que les soldats grecs ont fait subir à *toutes les femmes* le dernier outrage. Même des vieilles femmes à l'âge de 80 et 85 ans n'ont pas été épargnées (dépositions № 39, 88, p. 163 et 164), ni les enfants en bas âge (dépositions № 76, 88, 89 etc.).

5°. — De même en ce qui concerne *les incendies*. Les régions par où les Grecs ont passé ont été changées en désert. Les moissons ont été également incendiées (dépositions № 14, p. 81, № 87). [2])

6°. — Quant aux *vols et pillages,* ils étaient de règle.

Nous avons déjà mentionné plus haut que toutes les victimes ont été préalablement fouillées et dévalisées (dépos. № 48, p. 119; 49, p. 126; 54, p. 135 etc.). De même les maisons avant d'être incendiées.

Certains villages et certains personnes ont dû payer de fortes rançons, afin d'être épargnés. La promesse n'a pas été tenue, cela va de soi (dépos. № 19; № 30, p. 98; 36, p. 102; № 45, 87 etc.).

Les armes et l'argent ont été ramassé avant tout (dépos. № 86 etc.).

Le bétail, bien entendu, fut emmené (dépos. № 87 etc.).

Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans toute cette affaire, c'est que même les évêques ont volé! [3])

---

[1]) L'inscription était la suivante: „Zito Voulgaroctonos, Megalos Vassilevs Konstantinos XII.“

[2]) La liste des villages incendiés est en préparation au ministère des Affaires Etrangères de Bulgarie et sera envoyée ultérieurement.

[3]) Dans un passage de la déposition, qui accidentellement n'est pas reproduit dans le texte, il était dit: „A *un boulanger*, né à Pétritch, demeurant à Serrès, *l'évêque grec lui-même prit 90 livres turques* en lui disant qu'il garderait l'argent pour que quelqu'un ne le lui enlevât“.

7°. — Nous sommes en possession d'un grand nombre de preuves démontrant que des cruautés horribles ont été commises. Ainsi, dans les lettres saisies, un soldat grec s'écrie: „Quelle guerre cruelle!.. Grande cruauté!"... Un autre dit: „ces choses qui se passent n'ont jamais eu lieu après Jésus Christ". (Let. № 10). Un troisième avoue publiquement: „nous leurs avons, vivants encore, crevé les yeux." (Lettre № 3).

Qu'on lise à la page 87 des „Documents" le récit émouvant où, au milieu de sanglots, une mère raconte comment elle a été forcée de jeter son enfant dans les eaux de la Strouma, ou cet autre à la page 108, où une jeunne fille, saisie de terreur, a à peine la force de dire aux premiers compatriotes qu'elle rencontra dans sa fuite: „Je ne peux, je ne peux pas vous raconter; ça ne peut pas s'exprimer, ce que j'ai vu! Dieu, comme ils nous torturaient, nous deshabillaient, tandis que nous poussions des cris et pleurions... Je me suis sauvée, mais les autres...", — qu'on lise et relise aussi tout cela pour voir si les Grecs ont, oui ou non, commis des cruautés. Et ces cadavres trouvés dans les environs de Stroumitza (Docum. p. 168) dont manquaient les yeux, les oreilles, le nez, les bras, etc. On a trouvé des soldats *crucifiés!* On a trouvé des cadavres dont les visages ont été arrosés de pétrole et brulés au point de devenir méconnaissables! Et ces cruautés sont commises sur des hommes vivants! Il y a eu des gens écorchés vifs (Doc. № 77).

Un témoin raconte (Docum. p. 116) ce qu'il a vu au lycée de jeunes filles à Serrès, le 21 juin: „Nous y vîmes des tas de cadavres, noyés dans le sang. L'un avait le nez coupé, un autre la langue, un troisième les yeux crevés. Ils subirent encore d'autres tortures inouïes. Parmi les massacrés il y avait aussi des femmes". Un des blessés raconte (à la p. 129): „Alors ils se mirent à nous battre très fort avec les crosses de leurs fusils; d'autres nous battaient avec les poings et nous giflaient".

A la page 66 nous avons un petit exemple de la manière dont on traitait les gens paisibles pris n'importe où

et jetés dans les prisons. „La plupart furent soumis en route à des tortures afin de les forcer de se laisser helléniser. On continue à les torturer dans les prisons. Le sécretaire de l'évêché de Florina est mort à la suite des tortures“.

Dans la Déposition № 41, p. 112 ont lit: „les soldats brisent les portes et les fenêtres, pénètrent dedans, volent l'argent, violent les femmes (une veuve, ses deux filles et sa belle-fille) et *les tuent* à coups de baïonnette dans le ventre“.

Et encore: „Les soldats enlèvent au prêtre Théodor Staeff sa fille; à lui-même *on lui creva les yeux et on le promena par le village deux jours* durant, après quoi on l'emmena avec d'autres habitants de Krouchovo à Kyrtchovo où il fut tué“.

A la p. 109: „Dans la maison d'Anghel Doncioff ont été enfermées 40 femmes. Dans cette même maison la femme Stoyana Pénéva a reçu *un coup de baïonnette à la bouche* pour avoir crié et pour s'être débattue entre les mains des soldats qui voulaient la violer. Pour la même raison la femme Kostadina Bounina *a été écartelée*. Les femmes ont été battues, déshabillées et déshonorées“.

Nous croyons pouvoir nous arrêter. Presque chaque page des documents atteste des cruautés sans précédent.

8°. — La ruse fut pratiquée d'une manière générale. Un médecin, dont la mission est de soulager l'humanité souffrante, a servi d'instrument pour attirer dans le piège les habitants de plusieurs villages en fuite, qu'il connaissait personnellement. Il les assura qu'ils n'avaient rien à craindre en réintégrant leurs foyers, mais ils furent tous massacrés à leur retour (dépos. № 37, 40). Des soldats de passage sont attirés dans une boulangerie (à Serrès) sous prétexte d'être régalés de pain. En y entrant ils y sont arrêtés et de là menés au supplice. (Déposit. № 48, p. 118).

Le cadavre d'un prêtre bulgare, assassiné par les Grecs, est photographié et présenté comme étant celui d'un prêtre grec assassiné par les Bulgares.*)

---

*) Le fait est cité dans la préface de la „Nouvelle série de lettres grecques“, p. 4.

L'archevêque de Serrès tient devant les victimes voués à la mort un petit discours où il parle de „fraternité" et de „grâce" et en sortant il ordonne de continuer le massacre. (Déposition, № 48).

Le gouverneur de Macédoine à Salonique, M. Dragoumis, donne la promesse formelle de protéger les institutions scolaires bulgares de Salonique; quelques heures plus tard les autorités helléniques procèdent à la dévastation de ces institutions.*)

La ruse a été pratiquée pour inspirer la terreur dans la population au moyen de Grecs travestis en gendarmes ou en soldats bulgares.

Le même procédé a été mis en action même dans les combats, comme il a été démontré à l'occasion du jugement du Colonel Péteff.

9°. — La participation du clergé grec, évêques et prêtres, aux atrocités commises sur des chrétiens, mérite d'être plus spécialement relevée. Les exploits de l'archevêque de Serrès sont complètement établis par les dépositions de tous les éprouvés et par les étrangers qui ont été en relation avec lui. (Voir notamment le récit du Dr Klugmann dans la déposition № 58, p. 141 et 142).

Presque tous les autres évêques étaient impliqués dans des complots ourdis contre les autorités bulgares, comme il ressort d'ailleurs des documents publiés dans la brochure elle-même (Voir plus haut page 64).

10°. — Enfin, les „attentats", pour nous servir du terme employé par la brochure grecque, commis par les Grecs contre la classe instruite et contre les établissements de culture bulgares, sont sans nombre.

Rappelant ce qui a été déjà dit plus haut à la page 69, et notamment que tous les instituteurs et les institutrices dans les régions occupées par les Grecs ont été arrêtés, exilés ou assassinés, que toutes les écoles et toutes les

*) V. le passage du récit du Directeur du Lycée de Salonique cité plus bas, p. 79.

églises ont été enlevées aux Bulgares ou bien détruites, que leur réouverture devient à tout jamais problématique, que la langue bulgare est en général férocement persécutée, nous nous contenterons de relever ici quelques exemples typiques du vandalisme grec pour qu'on puisse les comparer à ceux cités dans la brochure grecque comme preuve du „bulgarisme“ (broch. p. 52):

a). Après l'attentat contre la garnison bulgare de Salonique, c'était une ruade générale sur tout ce que le Bulgare avait de saint et de vénéré dans cette ville. Les autels, les icones, les livres saints, tout a été culbuté, déchiré, souillé et détruit. Les prêtres bulgares ont été arrêtés, maltraités, exilés et quelques uns d'entre eux tués ou noyés. Et comme les prêtres grecs refusaient d'officier pour des Bulgares, il y a eu des morts enterrés sans le service funèbre.

b). Les archives de l'archevêché et de la communauté bulgare de Salonique ont été dispersées dans toutes les rues de la ville. Le même sort a été reservé plus tard aux archîves du consulat bulgare comme aussi à la bibliothèque privée du consul général, M. Chopoff.

c). En ce qui concerne les écoles bulgares, voici comment le Directeur du lycée de Salonique, M. le D-r Théodore Detcheff, décrit la manière dont les Grecs se sont comportés envers les établissements de culture bulgares dans une ville où toutes les nations civilisées sont représentées:

„Auparavant les biens des lycées (les bibliothèques, les meubles, etc.) n'étaient pillés qu'en partie. Mais quand, le 1 août, les directeurs des lycées firent une demande en français auprès du Gouverneur de la Macédoine, Dragoumis, de donner l'ordre pour que les biens des lycées soient respectés et que les archives leur soient rendues, le pillage définitif eut lieu. Dragoumis promit bien de donner l'ordre respectif, mais, en réalité, il a donné l'ordre de tout saccager et le lendemain, le 2 août, toute sorte de gens remplirent les lycées et commencèrent à piller et à emporter tout. Les livres des bibliothèques et les archives du lycée des réalistes furent brulés dans la cour de ce lycée même. Les objets de valeur et les meubles furent transportés quelque part, on suppose dans le lycée grec“.

d). Les monastères bulgares ont subi le même sort. Celui de Koukouche, par exemple, a été complètement détruit.

e). Toutes les inscriptions en langue bulgare rencontrées par les Grecs sont de tout temps détruites avec acharnement. Il va de soi qu'ils n'ont pas agi autrement au cours de la dernière guerre gréco-bulgare. Tous les monuments dans les cimetières portant des inscriptions ont été renversés et détruits. Au village de Gorno-Todorak, arrondissement de Koukouche, les inscriptions bulgares de trois fontaines publiques ont été détruites à coup de marteau (Docum. № 51, p. 83).

f). Pour ne pas allonger outre mesure la liste des actes de vandalisme grecs, nous terminerons en rappelant cet exemple antique et très éloquent, mais qui n'est pas suffisamment connu à l'Etranger: la destruction par le feu en 1825 de la célèbre bibliothèque patriarcale de Tirnovo, ancienne capitale de la Bulgarie, contenant les trésors de l'ancienne culture bulgare. Cet exemple de barbarie, perpetrée par les phanariotes, suffirait à lui seul pour démontrer, lequel des deux peuples a plus de droit „d'être classé au nombre des peuples civilisés".

* * *

Nous terminons.

La vérité sur les atrocités commises dans les Balkans commence à poindre. Naturellement, il n'est pas facile de dissiper les calomnies lancées sans vergogne dans le monde entier par une foule de diffamateurs organisés et répandus dans tous les continents et se servant des artifices les plus raffinés. Ces diffamateurs communiquent à la presse les premières nouvelles; ce sont eux-mêmes qui se mettent au service de la même presse pour vérifier ces renseignements et ce sont eux enfin qui en fournisent les „preuves". Pendant tout ce temps, privé de la possibilité de réagir et même de savoir ce qu'on écrit à son adresse, le peuple bulgare ne

fait même pas signe de protestation et de justification. Ce silence obstiné dont les causes ne sont pas connues par l'étranger qui ne peut pas se passer de la presse quotidienne, raffermit ce dernier dans l'erreur. C'est là le grand mal, mais c'est cela aussi qui rend le crime des calomniateurs encore plus odieux, d'autant plus qu'ils sont eux-mêmes les auteurs des atrocités dont ils se sont faits les dénonciateurs.

Dans le présent exposé nous n'affirmons pas, comme nos honorables lecteurs s'en sont convaincus, que des Bulgares n'aient nulle part commis des actes repréhensibles; mais tous ces actes s'évanouissent presque devant la barbarie dont nos accusateurs se sont rendus coupables et cela sciemment, systématiquement et d'une manière générale. Nous espérons que nos assertions seront entièrement confirmées par les résultats de la commission internationale d'enquête Carnegie. Les documents et les explications que nous soumettons à nos honorables lecteurs donnent, croyons-nous, la possibilité d'arriver, par anticipation, à la même conclusion.

Notre seul désir est que lumière se fasse et que chacun reçoive ce qu'il mérite.

Nous nous ferons un devoir d'envoyer subsidiairement les données suplémentaires au fur et à mesure que nous les recevrons.

Et aussitôt que la vérité sera connue, nous croyons que justice sera faite: qu'on reconnaîtra que nous autres Bulgares nous avons été calomniés injustement et sans raison et cela par les auteurs mêmes des méfaits les plus féroces commis dans les Balkans.

Que chacun juge en connaissance de cause et en équité ayant entendu les deux parties.

Des voisins perfides se sont emparés de notre patrimoine national.

Notre honneur nous reste: ils n'ont pu le ternir qu'un seul moment.

*
* *

Nous regrettons sincèrement d'avoir été obligés de réfuter des calomnies formulées par des *professeurs d'Université.* Pendant ces temps d'horreurs que nos pays viennent de traverser, nous autres, hommes de science, appelés à guider et à instruire les peuples dans le vrai et le juste, nous devrions nous efforcer de faire disparaître les causes de désacords et de mitiger les résultats néfastes de nos conflits sanglants dus soit à des conceptions erronées des gouvernants, soit à l'ignorance profonde des masses populaires et au manque chez elles de cette haute culture qui sert de frein à toute éclosion d'instincts bestiaux. Au lieu de cela nous augmentons le mal en devenant instruments de calomnies et de tromperies, comme ce fut malheureusement le cas avec nos collègues d'Athènes, ce qui a provoqué chez nous aussi la nécessité de réagir contre cet excès de zèle national.

Dans notre défense légitime nous n'avons, peut-être, su être aussi modérés que nous le désirions; nous prions nos honorés collègues des Universités étrangères de nous en excuser.

Et à nos honorables collègues des Universités d'Athènes nous adressons cette dernière prière: puissent-ils ne pas provoquer une seconde fois de pareilles querelles. La place des hommes de science n'est certainement pas dans les premiers rangs des propagateurs d'erreur et de haine, mais dans les premiers rangs de ceux qui répandent la lumière, qui consolident la paix, qui prèchent la fraternité et l'amour.

Au nom des Professeurs de l'Université de Sophia,

Le Recteur:

Sophia, octobre, 1913. **Dr Stéphan Kyroff.**



Annexes.

I.

Lettre de protestation des médecins allemands.

(Publiée dans la *„Frankfurter Zeitung“)*

„Le sentiment d'équité et l'amour de la vérité ne nous permettent pas de rester indifférents en lisant les calomnies révoltantes qu'on lance contre le peuple bulgare dans toute l'Europe, parce que nous pouvons témoigner, sur notre expérience, que les Bulgares sont tout le contraire de ce qu'on veut les représenter. Nous sommes des Allemands et nous ne sommes pas directement intéressés aux luttes des peuples balkaniques. Nous croyons, par conséquent, que personne ne pourra considérer notre témoignage comme partial. Nous avons été au cours de la deuxième guerre contre les Turcs en Thrace en qualité de médecins dans l'armée bulgare. Nous étions à même d'observer de près la conduite des soldats bulgares à Moustapha-Pacha, à Dimotika, à Andrinople et à Baba-Eski envers la population grecque. Nous pouvons certifier que l'armée bulgare s'est comportée d'une manière excellente et exemplaire. Nous n'avons jamais vu ni entendu parler qu'un soldat bulgare quelconque ait maltraité quelqu'un de la population paisible ou que des soldats bulgares aient outragé de quelque manière que ce soit l'honneur d'une femme ou d'une jeune fille.

Baba-Eski, par exemple, était plein de soldats bulgares. Néanmoins, on pouvait voir dans la rue les femmes et les jeunes filles grecques se promener tranquillement sans que quelque soldat bulgare se permît de les toucher de son petit doigt. Tout ce dont les soldats avaient besoin, ils se l'achetaient le plus chèrement du monde chez les marchands grecs et nous nous sommes bien souvent étonnés que les soldats bulgares payassent, sans se révolter, deux et trois fois plus cher que ne coûtait l'objet acheté. Les boutiquiers grecs les exploitaient de la façon la plus indigne et ils payaient quand même sans grogner.

Nous n'avons jamais vu ni entendu parler de vol ou de pillage commis par les soldats bulgares. Il paraît même que la po-

pulation n'ait jamais craint les vols, puisqu'elle avait laissé ses poules et toute sorte d'animaux domestiques se promener dans les rues de la ville de Baba-Eski, depuis le commencement de la guerre jusqu'à notre arrivée. Un ancien employé turc dans cette ville qui avait enduré, lors du passage des troupes bulgares, quelques jours de famine et qui n'avait, par conséquent, aucun motif pour être reconnaissant de quelque chose à celles-ci, m'a raconté qu'à l'approche des armées bulgares ce ne furent pas les soldats bulgares qui aient volé quoi que ce soit, mais les Grecs indigènes qui se sont rués sur les maisons voisines turques et qui les ont pillées. Il a fallu même que le commandant de la place bulgare intervienne très énergiquement pour sauver le reste de la propriété turque des Grecs avides du bien d'autrui.

Il ne nous est jamais arrivé que pendant notre séjour de dix mois en Bulgarie, des soldats bulgares viennent nous demander l'aumône. Autant que nous avons appris à connaître le Bulgare il est assez orgueilleux pour s'abaisser à cela. Au contraire, le jour même de notre arrivée à Moustapha-Pacha, un soldat serbe est venu nous demander de l'argent. Les jours suivants nous avons été très souvent inquiétés par des soldats-mendiants serbes.

Nous avons beaucoup admiré la manière dont les Bulgares usaient pour trouver du logis pour les pauvres soldats. Ils ne faisaient pas ce qu'on fait en Allemagne et en Autriche-Hongrie, par exemple, où les habitants reçoivent tout simplement l'injonction: „vous logerez autant de soldats et autant de bêtes."

De tout autre manière procédaient les Bulgares en Thrace. L'officier chargé du service des logis, allait de maison en maison et demandait: „n'auriez-vous pas l'amabilité de loger chez vous deux ou trois soldats?" Dans le cas d'un refus, l'officier s'en allait sans essayer de contraindre le propriétaire à faire son devoir par force. Par suite de cette mansuétude excessive nous avons été forcés de marcher dans les rues de Dimotika plus de 3 heures, de maison en maison, sous une pluie battante, ensemble avec les officiers bulgares, pour prier d'être logés et ce n'est que vers 11 heures de la nuit que nous avons pu trouver chacun un très humble lit.

Si pourtant dans certains journaux étrangers on lit parfois que des soldats bulgares ont commis tel ou tel méfait, ce sont là des mensonges sans aucun fondement et contraire à toute vérité. Nous pouvons encore une fois témoigner que l'armée bulgare s'est conduite d'une manière exemplaire dans les pays ennemis.

En ce qui concerne le traitement des prisonniers de guerre turcs en Bulgarie, nous avons été témoins oculaires de ce qui suit: les officiers turcs habitent les meilleurs hôtels de Sophia et sont

libres toute la journée. Ils fréquentent les meilleurs restaurants et tous les établissements de divertissement, parce qu'ils sont bien payés par les Bulgares. Ce n'est que ces derniers jours, au moment de l'invasion d'Enver bey en Thrace, que les officiers turcs ont été soumis à une surveillance plus étroite, parce que le gouvernement bulgare avait toutes les raisons de craindre des évasions. Les simples soldats turcs étaient traités de la même manière que les soldats bulgares. Ils recevaient la même nourriture que ces derniers. Il y a même des cas où les soldats turcs partiront avec des économies, parce que quelques uns d'entre eux ont travaillé dans des établissements d'Etat ou privés et recevaient non seulement la nourriture gratuite, mais touchaient encore des salaires fixes d'un franc par jour. La situation des prisonniers serbes et grecs est absolument analogue.

Aucune différence n'était faite dans le traitement des blessés bulgares ou ennemis. Ce n'est que la gravité de la blessure ou de la maladie qui décidait de la prise en considération du traitement ou du transport des malades. Donnons en exemple un cas typique: après l'attaque d'Andrinople, on avait amené chez nous un Turc blessé, originaire de Kirk-klissé. Sa famille avait appris qu'il se trouvait dans l'hôpital № 9 et quelques uns des siens étaient venus le réclamer, parce qu'il n'avait plus besoin des soins des médecins. Nous autres, en notre qualité d'étrangers, nous avions rejeté la requête des siens, mais le commandement militaire bulgare y consentit et livra le malade à sa famille à la seule condition qu'il doive se présenter, en arrivant à Kirk-klissé, au commandant bulgare de cette place.

La vérité sur le prétendu massacre de prisonniers turcs à Stara-Zagora est la suivante: après la reprise d'Andrinople par les Turcs, plusieurs dames d'officiers bulgares et d'autres citoyens bulgares de cette ville étaient arrivés à Stara-Zagora et avaient rapporté la nouvelle que les Turcs avaient passé l'ancienne frontière bulgare et se dirigeaient sur Stara-Zagora. A cette nouvelle une panique s'empara de la ville et les prisonniers turcs en apprirent les causes.

Quelques uns d'entre eux réussirent à s'armer de fusils et le reste de pierres, après quoi ils tentèrent de s'évader. Les soldats bulgares préposés à leur garde, furent contraints d'employer la force et, dans la bagarre, environ 200 prisonniers turcs furent tués ou blessés.

Nous sommes convaincus que tout autre Etat civilisé aurait agi dans pareil cas de la même manière.

Dr Cornel Ritter von Moussari, Dr Walter Arnold.

II.

Une déclaration des médecins français.

(Le *Temps* du 17 juillet 1913, № 19005.)

Les médecins et chirurgiens français de la Croix-Rouge, qui ont donné leur concours à la Bulgarie pendant la campagne des alliés contre la Turquie, nous adressent le témoignage suivant sur l'attitude des Bulgares:

Nous venons, comme membres de deux missions successives de la Croix-Rouge française, de passer plusieurs mois en Bulgarie.

Un séjour de trois mois à Sophia, à Philippopoli, à Andrinople, où trois d'entre nous arrivèrent quelques jours après la prise de la ville, nous a permis de voir bien des choses, de coudoyer bien des gens, d'assister à pas mal d'événements et de nous faire une idée probablement juste de ce qu'est au fond le peuple bulgare.

Ce que nous avons vu nous permet d'affirmer que non seulement les Bulgares ont toujours traité leurs prisonniers, leurs adversaires blessés ou malades selon les règles de l'humanité, mais qu'ils l'ont fait d'une manière digne de tout éloge et avec un souci constant et très élevé de leurs devoirs à ce sujet. C'est ainsi que malgré l'extraordinaire difficulté des moyens de transport, les blessés turcs étaient évacués en même temps que les blessés bulgares, soignés côte à côte avec ces derniers et étaient l'objet du même zèle et du même dévouement de la part de leurs vainqueurs.

Ces paysans, que certains veulent nous dépeindre comme des gens sans civilisation et capables de tous les excès, nous les avons vus pendant plusieurs mois et dans mille circonstances, où l'on juge mieux les hommes qu'au hasard d'un épisode saisi au vol.

Nous avons constaté sous leur rudesse native d'agricoles, leurs qualités enviables d'êtres sains, abstinents (en cinq mois nous n'avons pas vu un alcoolique), disciplinés. Nous les avons vus blessés supporter leurs blessures avec un entrain et une résistance surprenants. Nous les avons vus, dans leurs rappports avec les Turcs, blessés comme eux, leur apporter l'aide et la camaraderie la plus franche, et il nous a été donné cent fois de constater parmi ces prétendus barbares des sentiments de noblesse d'âme et de dignité de pensée exprimés dans les moments les plus tragiques et devant lesquels nous n'avons qu'à nous incliner. Quant aux chefs qui ont conduit ces hommes-là, officiers, médecins, etc., nous pouvons affirmer, qu'ils avaient tous le souci le plus élevé de leurs responsabilités. Ce que nous avons vu d'eux, ce que

nous avons entendu exprimer sur eux par leurs adversaires eux-mêmes nous donnent la conviction absolue qu'ils savaient, aussi bien que quiconque, faire le juste départ entre les nécessités parfois dures de la guerre et les inutiles cruautés.

Il n'est pas jusqu'à l'attitude des foules et à leur manière d'être remplies de correction et de tact vis-à-vis des prisonniers qui ne nous aient frappés comme un remarquable exemple de parfaite humanité. Il nous semble donc souverainement injuste d'accepter sans protestations la réputation de cruauté, de barbarie et d'inhumanité que l'on fait aux soldats et à la nation bulgares. Nous leurs avons, en France, prodigué toute notre sympathie pendant la période heureuse de leur campagne. Nous voudrions qu'ils sachent qu'en ce moment nous leur gardons toute notre estime et toute notre sympathie.

Les médecins et chirurgiens des missions françaises de la Croix-Rouge en Bulgarie:

Cadenat, Pierre Gaillé, Georges Heuyer,
Henri Vuillet, Marcel Luquet.

III.

Appel coutzovalaque contre les atrocités des Grecs.

(Publié dans les journaux bulgares et roumains).

Loin de cesser, nos souffrances n'ont fait qu'augmenter, depuis que l'armée grecque a occupé notre patrie. Ce que les Grecs ne purent atteindre par les moyens terroristes de leurs bandes à l'époque Hamidienne, en ce qui concerne l'étouffement de la culture nationale valaque et l'hellénisation de cette province, les troupes grecques en se rendant maîtresses du pays, ont employé tous les moyens que la force leur donne pour parvenir à leur but. Dès leur arrivée, leurs chefs se sont empressés de déclarer que dans les pays conquis par les troupes grecques il n'existe ni Valaques, ni Bulgares, mais purement et simplement des Grecs, en menaçant de peines capitales tous ceux qui voudraient à l'avenir faire usage de leur langue nationale, valaque ou bulgare.

Ces menaces furent suivies par des actes.

Les autorités grecques nouvellement installées chassèrent les instituteurs et institutrices valaques et bulgares, les archives des écoles furent brûlées, ainsi que les bibliothèques. Ils introduisirent

par force dans nos églises la langue grecque et brûlèrent également les livres saints valaques. Nous protestâmes en vain.

Au mois de novembre, les soldats grecs tuèrent Traïn Tchoupa, maire du village Coupa, ainsi que son fils Démètre Tchoupa et les notables de Livadia Steriu Beka, Constantin Canaki et Nicu Necha. A la suite de ces assassinats, la population valaque de ces villages, épouvantée, quittant ses foyers, voulut se mettre sous la protection des troupes bulgares, qui malheureusement se trouvaient hors de cette zone.

Maîtresses absolues de nos destinées, les autorités militaires grecques poursuivirent avec acharnement leur œuvre d'hellénisation. Ainsi le colonel Mazarakis, secondé des officiers Chr. Carapanou et I. Avgheros, anciens chefs de bande, portant l'uniforme d'officiers de gendarmerie, dans une tournée qu'ils entreprirent dans un but de propagande, convoquèrent les notables valaques de tous les villages et les menacèrent en ces termes: „Nous vous ordonnons de prévenir les parents qui ont leurs enfants dans les écoles valaques de les retirer immédiatement, sinon ils seront tous massacrés. Nous vous avertissons une dernière fois que vous ne devrez plus prononcer le mot de valaque, car vous n'êtes tous que de purs Grecs".

Après cet avertissement, les massacres et les incendies commencèrent, cette fois-ci de façon générale.

Le 1/14 juillet, 17 notables de Houma furent saisis par les troupes et leur sort reste inconnu.

Le 5 juillet les Grecs hachèrent en pièces et jetèrent dans la rue le cadavre du vice-président du comité scolaire valaque de Ochani, Athanase Stonkine. La population des villages détruits se réfugia dans les montagnes et chercha la protection des troupes bulgares.

Le lendemain, l'artillerie grecque incendia un grand nombre de villages valaques parmi lesquels Houma, Ochani, Lougountza et autres.

Nous trouvant actuellement en Bulgarie, en partie dans des villages, en partie à Sophia, assistés et soignés par le Comité pour les réfugiés macédoniens bulgares, qui a à s'occuper d'une centaine de mille de réfugiés bulgares, nous nous adressons aux Sociétés de bienfaisance roumaines, pour implorer leur secours et leur assistance.

Nico Marco, instituteur à Loumnitza; **Pandeli Meghia,** instituteur à Loumnitza; **Stavri Christea,** instituteur à Lougountza; **Tachko Papatanas,** instituteur à Houma.

IV.

La tyrannie grecque.

(du journal turc „*Toundja*" paraissant à Philippopoli, № 138).

„Je suis rentré aujourd'hui de mon pays natal, la ville de Drama, où je ne m'étais pas rendu depuis plus d'un an. Tout ce que j'ai vu et entendu à Drama je l'exposerai dans un autre article; pour le moment, je ne parlerai que des excès et des violences commises par les Grecs à Drama sur la population bulgare et musulmane.

Tous mes coreligionnaires avec lesquels je me suis entretenu, se plaignaient des atrocités grecques dont les enfants même n'étaient pas épargnés. Partout des assassinats, des viols, des déshonneurs furent commis sur les familles musulmanes, des sauvageries, enfin tout ce qui se prête difficilement à la plume pour être décrit. J'ai vu des villages turcs réduits en cendres par les Grecs. Dans plusieurs autres les habitants craignent d'allumer le moindre feu pendant la nuit et de sortir dans la journée. Au retour, j'ai rencontré près de Dédéagatch et aux environs d'Andrinople des émigrés turcs (mohadjirs) venant des régions de Drama et de Serrès; dévalisés, dévêtus par les Grecs, ces malheureux viennent demander la protection du gouvernement bulgare. Affamés, on les voit défaillir et tomber au bord de la route, plus loin ils se voient obligés d'abandonner leur bétail. En présence de ce spectacle, même l'homme au cœur pétri de pierre, ne peut ne pas s'émouvoir. J'ai causé avec un enfant de ces malheureux. Le pauvre lui-aussi se plaint des atrocités et des sauvageries grecques et ne peut, comme plusieurs autres, s'abstenir de pleurer. L'occupation bulgare en comparaison de l'état actuel, apparaît comme une véritable civilisation, parce que la situation actuelle ne se rencontre ni dans les pages de l'histoire ni dans les contes anciens les plus fantaisistes. *Ces malheureux émigrés, après avoir été dépouillés même de leurs vêtements, voyaient leurs femmes et leurs filles violées par les soldats grecs et plusieurs centaines de musulmans innocents furent massacrés dans certains villages aux environs de Cavalla.* Un pareil spectacle était inconnu même au temps de l'Inquisition. Le maire de Drama, Faïk Effendi, l'homme unanimement respecté est aussi exposé aux insultes et aux désagréments. Etant donné que les *palikaris* grecs l'ont menacé de le battre en plein marché, il s'est vu obligé de demander la protection de la police; il ne sort plus que toujours escorté de gendarmes. Partout, en Thrace, on ne se plaint que des Grecs et de leurs violences.

Les violences commises par les Grecs à Andrinople sur la population musulmane, après la prise de la ville; les vols, les assassinats, leurs agressions sur les officiers turcs *et leurs sauvageries accomplies actuellement après l'occupation bulgare, contre la population musulmane, le massacre comme s'il s'agissait d'un bétail, de plusieures centaines de musulmans et cela sur l'ordre de l'évêque grec de Cavalla*, eh bien, dans quelle histoire peuvent se rencontrer de pareils exemples? On voit bien que ces sauvageries ne sont propres qu'aux Grecs!"

Ahmed Nouri.

V.

La participation de la Grèce officielle au mouvement insurrectionnel de Gumurdjina.

Suléiman bey, délégué de Gumurdjina, a défini de la manière suivante la participation de la Grèce officielle au mouvement insurrectionnel de Gumurdjina:

„Je vous ferai remarquer, dit-il au rédacteur du „Jeune-Turc", que le démenti du „Levant-Herald" n'en est pas un, car il confirme mes déclarations se bornant à dire qu'il n'est pas exact que la Grèce n'ait pas tenu ses promesses. Quoi qu'il en soit de ce fait, il nous est très facile d'établir que la Grèce a promis son concours. Ce fut M. Anastas, notable de Gumurdjina, qui était allé à Salonique avec un compagnon. M. Dragoumis, s'est engagé au nom du gouvernement hellénique à nous procurer toutes les armes et munitions nécessaires pour combattre les Bulgares. Notre délégué nous l'a même écrit par une lettre arrivée au chef de la communauté grecque de Gumurdjina. Peut-être M. Anastase n'est-il même pas encore de retour de Salonique. Dans la même lettre M. Anastase écrivait que la dernière réponse du gouverneur hellène de Salonique fut qu'aussitôt la paix conclue entre la Turquie et son gouvernement, la Grèce pourvoirait à tous les besoins guerriers sans aucun paiement et qu'on enverrait même des bandes hellènes aider les gumurdjinois.

Mais après toutes ces promesses, la Grèce a augmenté journellement ses troupes aux frontières de la Thrace occidentale et a tâché d'occuper les points stratégiques importants. D'autre part, nous avons vu les mouvements des Grecs qui ont amené par cinq ou par dix des soldats ottomans licenciés et la population otto-

mane de Cavalla et de Sari-Chaban dans l'intérieur du pays. En outre, les dépêches des agences après la signature du traité de Bucarest nous apprenaient que la Grèce avait informé les puissances qu'au cas où la Bulgarie ne ferait pas occuper les territoires cédés par le susdit traité, elle serait obligée de les occuper. Nous avons craint que le gouvernement hellénique ne jouât double jeu, c'est-à-dire d'un côté nous engager à résister et de l'autre côté occuper notre pays au moment où nous nous battrions. Ces soupçons ont été confirmés par ce fait que le gouvernement grec a fait retirer toute la population grecque vers l'intérieur. Dans ces conditions nous avons été obligés de défendre nos intérêts et de tâcher d'obtenir le plus possible. Je vous répète encore que tout ce que j'ai avancé peut être prouvé".

VI.

Lettre de M. Noël Buxton.

Quelques jours après la campagne de presse calomnieuse entreprise par les Grecs, M. Noël Buxton, Président du Comité Balkanique à Londres, publiait la lettre suivante dans *„The New Statesman:"*

Monsieur le Rédacteur,

„Quelle que soit la valeur des opérations de guerre des Grecs sur les champs de bataille, la campagne de presse qu'ils ont mené contre les Bulgares restera leur plus grand exploit de la guerre balkanique. Ils ont réussi à donner à l'Europe l'impression que les Bulgares sont le peuple le plus sauvage des Balkans. Le fait que ce n'est pas vrai ne prouve autre chose que la supériorité mentale grecque . . .

La négligence que les Bulgares ont montrée à l'égard de la presse prouve d'autre part que ce peuple n'a pas encore su se familiariser avec les finesses de la civilisation... Un peu plus de soin et de prévoyance étaient nécessaires de la part des Bulgares pour qu'ils pussent arranger une tournée agréable pour quelques correspondants, afin de leur fournir toutes les facilités pour découvrir la vérité, à une seule condition: que les correspondants ne rapportent rien qui soit désagréable à leurs hôtes. Rien de plus facile au monde que de montrer à un correspondant étranger quelques cadavres et de lui dire que ce sont là les corps mutilés de vos amis, massacrés et défigurés par vos ennemis. Devant les cor-

respondants inexpérimentés, vous pouvez même faire parler comme témoins oculaires des personnes qui n'ont rien vu.

Après avoir anéanti les Turcs à Lulé-Bourgas, les Bulgares rustiques n'ont pas su procurer des copies à la presse européenne, avide de nouvelles. Mais les Grecs ingénieux qui voulaient à tout prix avoir la Macédoine orientale, voyaient très clairement cette nécessité impérieuse et n'ont pas tardé à s'y rendre et en profiter. Ils occupent à présent les territoires où ont eu lieu les orgies sanglantes entre Grecs, Bulgares et musulmans et personne parmi les indigènes n'osera déposer contre eux. D'autre part ils sauront faire impossible la connaissance de toute la vérité par les étrangers impartiaux.

Recevez etc. **Noël Buxton.**

VII.

La guerre de presse entre S. M. le Roi des Hellènes et M. Bourchier, correspondant du „Times".

A la suite d'une dépêche de M. Bourchier, publiée dans le „Times" du 5 août (n. st.), le ministre de Grèce à Londres fut chargé par Sa Majesté Hellénique de déclarer que les faits cités par le correspondant du grand journal anglais étaient controuvés.

M. Bourchier, de retour en Angleterre, a répondu à cette réfutation de la manière suivante dans le *„Times"* du 22 août:

„C'est à peine aujourd'hui, de retour en Angleterre, que j'ai pris connaissance de la lettre par laquelle son Excellence le Ministre de Grèce à Londres se dit autorisée par S. M. le Roi Constantin à déclarer que les dépositions des réfugiés macédoniens relatives à des atrocités commises par les armées grecques ne seraient pas du tout fondées. Les assertions des réfugiés sont contenues dans ma dépêche que je vous ai adressée du monastère du Rilo et que vous avez publiée dans votre numéro du 7 août.

Depuis de longues années j'avait cessé de faire attention aux démentis officiels venant de l'Europe Sud-Orientale, mais l'intervention dans le cas présent du roi Constantin m'oblige à me départir de mon habitude ordinaire, parce que le silence à cette occasion pourrait signifier un manque de respect envers une personne si haut placée.

La présence en Bulgarie de plus de 100,000 fugitifs, à moitié morts de faim, était un événement très sérieux qui demandait

à être éclairci et la meilleure méthode de découvrir les causes de cet événement consistait à aller questionner les réfugiés directement. Leurs dires, peut-être pas tout à fait exactes, étaient concordants à surprendre. Tous concordaient en ce qui concerne les causes de cet exode inaccoutumé. J'ai pris des notes et je les garde. Je suis prêt à les mettre à la disposition de S. M. le Roi Constantin, de son Ministre à Londres et de l'opinion publique".

Le 20 août, 1913.

Votre correspondant spécial des Balkans.

VIII.

Un article du professeur Monro.

Le professeur Monro publie dans le journal „*New-York Evening News*" les déclarations suivantes:

„Toutes les nations qui ont pris part à la guerre balkanique, ont commis des cruautés, mais, à mon avis, les Bulgares en ont moins commis que les Grecs.

La Bulgarie était réduite à une situation malheureuse. Je suis arrivé dans ce pays au moment où toutes ses communications extérieures étaient coupées. Nous étions tout à fait isolés. Nous ne pouvions même plus écrire ni télégraphier à l'étranger. Je ne pouvais envoyer même un mot rassurant à ma famille. Pendant ce temps-là, le roi Constantin annonçait à un journal de New-York des atrocités commises par les Bulgares sur les Grecs en Macédoine. Lorsqu'une commission spéciale créée, sur la demande de la Bulgarie, pour faire une enquête sur ces atrocités, arriva à Salonique, toute possibilité de faire cette enquête lui fut enlevée. Les personnages officiels serbes à Salonique, appuyés par les autorités grecques, s'opposèrent au désir exprimé par les membres de la Commission d'interroger les Bulgares, sous prétexte qu'on ne pouvait les croire. Cependant les membres de la Commission insistèrent.

Lors de la reprise des communications, le général Maïls et moi, nous allâmes en Macédoine pour faire une enquête personnelle. *Nous n'y vîmes que des traces d'atrocités grecques.* D'ailleurs, les Bulgares qui battaient constamment en reraite, ne pouvaient commettre de cruautés comme les Grecs qui étaient toujours derrière eux. *Mais il est un fait capital, c'est que les endroits dans lesquels ont été commises des atrocités, sont peuplés pour les trois quarts par l'élément bulgare.*

Il est absurde de penser que les Bulgares auraient commis des atrocités justement sur leurs frères de race. *En outre, les déclarations du roi Constantin sont en contradiction avec les faits. Par exemple, il télégraphie que les Bulgares ont tué 30,000 Grecs dans une ville qui ne compte que 9,000 habitants, dont la plupart sont des Bulgares et où il y a à peine quelques Grecs. Il télégraphie encore que les Bulgares ont anéanti entièrement une ville et, quelques jours après, il annonce par le télégraphe que, lors de l'occupation de cette ville par ses troupes, toute la population est sortie de la ville et est allée au devant des soldats.*

Il y a là une circonstance grave, c'est que les Bulgares ont été représentés aux yeux des étrangers sous un faux jour et que, par suite de ces calomnies, ils portent la responsabilité d'actes qu'ils n'ont pas commis. En dehors de cela, voici que 150,000 malheureux réfugiés de Macédoine ne peuvent jouir de la générosité de l'Europe et de l'Amérique, comme ils en auraient joui, si la Bulgarie n'avait pas été ainsi calomniée. L'hiver approche et ces 150,000 malheureux, pour la plupart des femmes et des enfants, se sont enfuis de leur patrie, la Macédoine, nus ou avec un seul vêtement".

— — — — — — — — — — — — — — — — — — — —

„Ma foi en la Bulgarie est basée sur la structure sociale du pays. Là, tous ont leur morceau de terre et les grands propriétaires, comme en Roumanie, n'y existent pas. Le peuple est économe, intelligent, avide de progrès et il possède bien des qualités particulières aux Américains. La solution de la question balkanique n'aura lieu que le jour où la Bulgarie sera assez forte pour la résoudre. Le malheur de la Bulgarie est la confiance aveugle que M. Daneff a eu en la Russie. Chaque foisque la Bulgarie a suivi cette politique, elle en a souffert. Je crois que le meilleur pour la Bulgarie, pour le moment, est une amitié durable et l'alliance avec la Turquie."

IX.

Uu Américain sur l'authenticité des lettres grecques.

November, 27 th, 1913.

Dear D-r Kyroff,

You ask me, now that y have examined so many of the Greek letters, what my opinion is in regard to the claims made by the Greeks that these letters are forgeries. I send you a copy of the letter on the subject which y have just forwarded to be pub-

lished in England and in America, and shall be glad to have you make any use you choose of it.

Most sincerely yours

Thomas Whittemore.

Tho the Editor of — —

The allegation of forgery in the case of the letters of Greek soldiers of the 19th Regiment, 11th Division of the Greek army is absolutely dispelled by an examination of the letters themselves. It will be remembered that these letters were seized on the 14/27th of July in the village of Dobrinichte (Razlog) by the 6th Company of the 57th Regiment, 11th Division of the Bulgarian army under command of Lieutenant Futekoff. Little importance was attached to them at the time they were taken. It was only later, with the confirming testimony of refugees, that they were read in their convincing force. The fragments of 28 letters that have been published in facsimile, form but an insignificant part of the entire mass which numbers several hundred, many of which no one has even yet read. I have myself at different times examined in all between 200 and 300 of these letters in the Foreign Office at Sofia. To declare them a forgery, as the Greek Minister at Paris and various Greek partisans writing in le Temps of August 28th, The Graphic of October 11th, The Near East of October 31st and other papers have done, is to show oneself either uncritical or unscrupulous. These letters form the entire poste of a regiment in war time. They are written to the families and friends of soldiers in Greece, the Islands, the United States and elsewhere. Of especial interest to me are the American Adresses of wchich I give a few, easily confirmed: „Andreas X. Mavraghanis, Box № 322, Cass Lake, Minn., U. S. A.“ „Mr. Neck A. Vlantes, 503 5th Ave, New York City,“ „Mr. Andreas Janakopulos, № 258 8th St. Milwakee, Wis.“

All kinds of paper is used: souvenir paper with heading in Greek: „For the Greek Army in remembrance of the Turco-Balkan war“ with the coat of arms of Greece and the figure of a Greek soldier; a formular for bank accounts printed in Bulgarian and evidently found in a place earlier occupied by the Bulgarians; an envelope bearing the name of the firm „Riza Bey et Cie., Commissionaires, Serrès,“ large and small scraps, folded in the old fashion into envelopes, odds and ends caught up here and there, anywhere, as the soldiers passed, and written on in ordinary pencil, in indellible pencil, in ink, in every form of handwriting, from that of perhaps fairly well educated men, (and there must have been some in the Greek army, although one of the arguments

used against the letters, is that „some of them betray a cultivated handwriting“) to most illiterate scrawl, all containing the usual greetings of simple persons, news of health, and many, the amazing confession, made often in horror and with stricken conscience, of wrongs, massacres and pillage, commanded by their leaders and their king. The Salonika „mark“ referred-to by Mr. Cassavetti in his letter in the Near East of October 31st, is not a Postmark, as one would erroneously be led by him to believe it to be, but a stamp appearing again and again on paper, which like the souvenir paper was doubtless accessible to soldiers, passing through Salonika and brought on with them in their sacks. Of course these letters have not „passed through Salonika.“ To have used, on the Bulgarian frontier, paper postmarked „Salonika“, would have been too palpable a blunder for forgery.

The use of the word „brother“ to which exception is taken, is so common among Bulgarians who call cousins „brate“ or „sestro“ and so write to them, that it is plain that the same psychology pertains among Greeks living alongside. There are not enough Bulgarians in the world, I suppose, who know modern Greek, if they took all of their lives to do it in, to accomplish the inconceivable task of these letters in forgery. The charge of forgery only carries Greek charges against the Bulgarians deeper into the mire of falsehood.

Thomas Whittemore.

X.

Lettres de Protestation

adressées, en juillet dernier, par Monseigneur Epiphane, Evêque et Vicaire Apostolique des Bulgares catholiques de la Macédoine, aux ministres des Affaires Etrangères de France, de Grande-Bretagne, d'Italie, d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne; à l'archevêque de Canterburry, à Mgr Stojan, député au parlement autrichien et au cardinal Gotti, préfet de la Propaganda Fide à Rome.

VICARIATUS APOSTOLICUS
pro Bulgaris Catholicis
in MACEDONIA.

Thessalonicæ.

I.

Pour des raisons incompréhensibles pour Nous, déjà bien antérieurement à l'événement du désarmement de la garnison bulgare en notre ville, les autorités helléniques avaient adopté des

mesures par trop arbitraires vis-à-vis de l'élément bulgare. Les arrestations ainsi que les déportations sous le fallacieux prétexte de gens suspects augmentaient de jour en jour, et cela, sans égard aucun à la confession et à la qualité des personnes.

Ces procédés, du reste, non justifiables quant à l'application redoublèrent de violence après la reddition de ladite garnison.

En dépit de la protection que le gouvernement de la République Française assure tant au personnel qu'aux œuvres de notre Vicariat en Macédoine, le Séminaire Catholipue bulgare des Missionnaires Lazaristes, l'Orphelinat des Sœurs de Charité à Zeitenlik et notre Résidence épiscopale ne furent pas exempts de ces rigueurs.

Nous-mêmes, personnellement, dans l'exercice de notre ministère de pasteur d'âmes, avons été l'objet de ces violences plus d'une fois, et continuons de l'être encore.

Il Nous est presque impossible de vaquer aux devoirs sacrés de Notre Apostolat, grâce aux multiples entraves qui Nous sont faites en un moment où plus que jamais Notre assistance est requise. D'où l'exercice du culte est suspendu par l'état de choses créé.

Nombreuses et très nombreuses sont les familles plongées dans la misère noire à la suite de la détention des chefs ou des soutiens; et par sa prolongation elle va en accentuant de jour en jour la famine dans les foyers.

Notre douleur est d'autant plus grande que Nous sommes impuissant d'alléger leurs peines, vu que ni Notre autorité pastorale ni nos ressources ne nous permettent de les atténuer.

La situation à l'intérieur de Notre Vicariat est au paroxysme de l'épreuve. Les districts de Guevguéli, Doïran et Kilkich en sont les plus éprouvés. Littéralement plus de cinquante villages ainsi qu'un chef-lieu de ces mêmes districts ont été complètement rasés par les troupes helléniques au début de la guerre et dont voici la liste:

I. District de Kilkich ou Koukouche.

1°. Kilkich (ville) chef-lieu du district du même nom et centre de notre œuvre d'apostolat, possédant une population bulgare approximative de 11,000 âmes.

L'Eglise catholique „Svéta Bogoroditza“, les écoles, la résidence épiscopale, les biens immobiliers faisant partie de la mense épiscopale et dont les revenus étaient affectés à l'entretien des œuvres etc. etc. . . . tout, la ville entière, sauf une patrie de l'Orphelinat des Sœurs de St. Vincent de Paul, après avoir été pillée en règle par les réguliers grecs, fut incendiée en date du 3 juillet et réduite en cendres.

Le butin du pillage, chargé sur des charettes spéciales, fut dirigé sur Salonique et de là embarqué sur des bateaux affrétés à destination de Grèce.

Quant à la population de cette malheureuse ville, boulevard du Catholicisme en Macédoine, de 11,000 âmes, il ne reste plus que 453 personnes, qui, par miracle réfugiées chez les Sœurs de Charité, purent échapper à la plus odieuse des morts. Le reste, surpris dans sa fuite éperdue par les troupes de Sa Majesté Hellénique aux lieux dit „Beylick Arman", fut impitoyablement et sauvagement égorgé en dépit des principes d'humanité si souvent invoqués par le gouvernement hellénique et sa presse.

Il ne fut fait de quartier à personne. Les nourrissons aussi bien que les vieillards y furent passés au fil de l'épée. Toutes les passions bestiales se donnèrent libre cours. Les victimes furent soumises à tous les raffinements de cruauté possibles et imaginables. La pudeur des vierges et des épouses a été outragée d'une manière inouie en présence des pères, mères, époux et enfants.

Après quoi les cadavres de ces infortunés arrosés de pétrole furent livrés aux flammes pour que trace n'en reste.

De Kilkich il ne reste plus que ruines et charniers fumants. Bref, ces horreurs qu'y ont été perpétrées sont tellement répugnantes qu'elles soulèvent le cœur et que l'imagination se refuse à concevoir.

2°. Villages:

1°. Salamanli
2°. Ambarkeuy
3°. Karadja-Kadar
4°. Jensko
5°. Daoutli
6°. Koudjamarli
7°. Begleria
8°. Kazanovo
9°. Dragomirtzi
10°. Gavalantzi
11°. Mihalévo
12°. Haidarlia
13°. Krétzovo
14°. Garbachel
15°. Vraghitourtzi
16°. Enéchovo
17°. Malovtzi
18°. Harsovo
19°. Novocelni (Eni-Keuy)
20°. Tchigountzi
21°. Gramadna
22°. Roshlovo
23°. Alexovo
24°. Morartzi
25°. Esnevtché
26°. Moutlovo
27°. Nimantzi
28°. Strézovo
29°. Séslovo
30°. Chékerlia
31°. Inéchovo
32°. Idjilar
33°. Ghiolbass.

II. District de Doïran. Villages:

34°. Vladaia
35°. Patarovtzi
36°. Gola
37°. Sourlévo
38°. Ratartzi
39°. Dimontzi
40°. Popovo
41°. Akindjali
42°. Nicolitch
43°. Chikerli.

III. District de Ghevgheli. Villages:

44°. Chlopintzi
45°. Matchoukovo
46°. Smol
47°. Mouine
48°. Stoyacovo
49°. Séhovo
50°. Bayaltzi
51°. Fourca

Le sort des villages susmentionnés ne fut pas plus heureux que celui de la cité de Kilkich. Fidèles au mot d'ordre, les troupes grecques, après le pillage, procédèrent tant à la destruction des vies humaines qu'à celle des immeubles.

Le couvent même des Sœurs Eucharistlnes, couvert par le pavillon de la France, ne fut pas épargné. Abstraction faite de l'enlèvement des objets pieux, les envahisseurs s'y livrèrent aussi à des sévices. Et comme couronnement à cette conduite inqualifiable, leur presse, avec une impudence sans pareille, au lieu de flétrir ces actes, eut non seulement le courage de les justifier et glorifier, mais même de les attribuer à autrui.

Au nombre des victimes figurent entre autres les R. R. P. P. Anghel, Ivan et Cyprien; le dernier, aux dires des rescapés de ces boucheries humaines, aurait échappé par miracle à une balle que lui tira un soldat grec dans les parages de Todoraki, où il se trouvait lors des événements en qualité de desservant.

Nous avons à relater encore les tortures inhumaines auxqelles fut soumises le R. P. Treptché, aumônier des Sœurs Eucharistines à Paliortzi—enlevé par les anthartes grecs, auxiliaires des armées helléniques, en compagnie du Missionnaire Lazariste Mr Joseph Alloati; le premier a été laissé agonisant à Stoyakovo, alors que le second a été conduit à Ghevghéli, où après avoir été hué, insulté, fut détenu.

La situation est des plus lamentables. Jamais de mémoire d'homme la Macédoine du moins dans cette partie — Kilkich, Doïran et Ghevgheli—même sous la tourmente hamidienne n'a été l'objet d'une calamité pareille. A la mort qui a fauché par la main des soi-disantes armées chrétiennes des milliers et des milliers d'innocents, holocauste d'une haine séculaire de race, viennent faire place

la famine et les épidémies pour achever l'œuvre dévastatrice déjà commencée. L'aspect des campagnes est navrant! Au lieu de coquettes bourgades, de riches moissons, ce n'est que charniers et ruines. La mort plane partout!

Voilà pourquoi, devant l'épreuve à laquelle est soumise Notre Vicariat, en qualité de pasteur d'âmes, Nous considérons de Notre devoir le plus sacré d'élever Notre voix en faveur de l'innocence et de faire appel au nom de l'humanité et de la civilisation par Votre entremise, Excellence, pour la cessation de ces monstruosités, indignes du XX-ième siècle.

En attendant, implorant la miséricorde du Tout-Puissant sur les malheureuses victimes, martyrs de la guerre, Nous Vous prions, Excellence, de daigner agréer l'hommage de Nos salutations respectueuses.

Avec la grâce de Dieu et par la volonté du St. Siège

Votre Serviteur:

† Epiphane Scianow,

Evêque et Vic. Apost. des Bulg. cathol. de la Macédoine.

II.

Dans la matinée du 4 juillet, les troupes helléniques firent leur entrée à Ghevghély. La plus grande partie de la population bulgare avait déjà quitté la ville, suivant les quelques réguliers bulgares ayant combattu contre les Hellènes. Ceux qui n'avaient pas abandonné leurs foyers, s'étaient réfugiés dans la résidence du prêtre catholique et chez les Soeurs Eucharistines. Sur la promesse faite à eux par qui de droit, qu'ils n'auraient rien à craindre, les réfugiés en question consentirent à rentrer chez eux.

Mais dans la soirée de ce même jour et les jours suivants, les réguliers grecs, accompagnés d'anthartes — comitadjis hellènes — ainsi que de gens sans aveu, envahirent les domiciles des notables bulgares, battant hommes, femmes, enfants, pour extorquer de l'argent. Bon nombre de personnes disparurent à la suite de ces perquisitions nocturnes et leurs corps furent jetés dans le Vardar, qui quelques jours après, rejetait tous ces cadavres sur ses bords, donnant ainsi un flagrant démenti à l'archimandrite grec qui ne craignit pas d'affirmer que les prisonniers étaient en vie. Les autorités grecques poussèrent la cruauté jusqu'à refuser le permis d'inhumation aux parents qui par hasard avaient découvert les restes mortels des leurs. Dans les jardins qui environnent Ghevghély, on trouva un cadavre horriblement mutilé. L'authenticité de ce fait m'a été affirmée par un Grec lui-même. D'après les aveux

des grécisants de Ghevguély, le nombre des disparus s'élève à non moins de 200 personnes.

Les magasins furent pillés et totalement dévastés. L'horloger Tacho a eu son domicile et son magasin dévalisés; ses pertes s'élèvent à 3000 (trois mille) livres turques. Miro Dimitrieff a subi un dommage de plus de 5000 (cinq mille) livres turques.

Dans le village de *Crehovitza,* plusieurs jeunes filles moururent par suite des violents outrages essuyés de la part des troupes de Sa Majesté Hellénique. A *Pattaros* 3 jeunes filles *furent violées dans l'église même et en présence de leurs pères.*

A *Séhovo* les maisons incendiées se montent à plus de 50. Dans ce village, en particulier, les troupiers helléniques ont montré un cynisme révoltant. „Ah, dirent-ils, on prétend qu'il n'y a pas de Grecs ici. Dans quelques mois il y en aura". Sur ce, ils se répartirent trois par trois dans les maisons et violèrent toutes les femmes et jeunes filles qui ne s'étaient pas sauvées. Ensuite, ils eurent le triste courage de se vanter de leurs exploits de bestialité à Ghevghély même.

A *Mouine,* village de 95 maisons dont 30 catholiques, 12 exarchistes et le reste patriarchistes, les anthartes s'emparèrent, le 4 juillet, de toute la population bulgare qui fut enfermée dans l'école grecque, où les hommes et les jeunes gens furent cruellement torturés pour leur titre de *catholique* et *de bulgare.* Quatre villageois: Christo Tachkoff, son gendre, Gono Kodatché et Tano Ilkoff, furent tués à l'heure même. Plusieurs jeunes filles et femmes furent violées. La femme du pope catholique et son jeune garçon de 12 ans, élève du séminaire catholique des Lazaristes à Salonique, furent cruellement battus pour livrer l'argent et indiquer le lieu de retraite du prêtre. L'église catholique du village fut profanée, les icônes percées à coups de baïonnottes, l'enclos de muriers dévasté et la clef de l'édifice emportée. De même les villageois bulgares furent privés de tout ce qui se trouvait dans leurs maisons et leurs étables. Plusieurs paysans disparurent et leur sort est absolument inconnu. Ce sont: Gono Boëff, Christo Sardjoff et son fils, Théophane Prodanoff, catholique, Tano Angoff, Tacho Mitroff et plusieurs autres catholiques.

A *Stoyakovo,* village distant d'une heure de Ghevghély, 10 hommes ont disparu. Ce sont: Christo Avranatcheff, Christo Karanakoff, Bourleff, Grigor Chauteff, Yanaki Arbouloff, Delo Boymitchki, Dino Arabadjieff, Mitso Barlamoff, Goné Kapsaroff, Mitso Vodanoff.

A *Bogdantzi,* sur une quarantaine de familles catholiques, 7 seulemnt se trouvent dans le village; le sort des autres est inconnu.

Bayaltzi, village de plus de cent maisons, il n'y a plus un seul habitant; toutes les maisons sont brûlées, à l'exception de l'église et d'une habitation.

Fourka, Valandovo, Matchoucovo, Smol, Braïcovtzi, Balintzi, Marvintzi, Kostourno et Kalinovo sont totalement rasés.

De *Stroumitza à Fourka,* de 6 à 7 heures, la routes est semée de cadavres de femmes, d'enfants et d'hommes bulgares.

A *Paliortzi,* tchiflik appartenant à un missionnaire lazariste, qui y a établi la maison-mère d'une congrégation de Sœurs Eucharistines Macédoniennes bulgares, les Grecs ont eu une conduite des plus indignes. Je laisse ici la parole au missionnaire, propriétaire de ce tchiflik.

„Après la prise de Ghevghély par l'armée grecque, j'attendais de jour en jour la visite officielle des autorités helléniques, d'autant plus qu'elle avait déjà eu lieu dans les autres villages. Voyant que 8 jours s'étaient écoulés sans que personne ne vint, je commençais à croire qu'elle ne viendraient pas du tout. Tout de même, pour prévenir des surprises désagréables dans la suite, je crus bien faire d'avertir le commandant de la place de Ghevghély que 15 soldats malades et blessés de l'armée bulgare étaient hospitalisés dans le couvent.

Le lundi 14 juillet, les villageois réfugiés chez nous avaient déjà presque tous réintégré leurs foyers. Sur le couvent flottait, à côté du pavillon de la France, le drapeau de la Croix-Rouge, hissé 8 jours auparavant, à l'arrivée du premier soldats bulgare blessé.

Après avoir dit la messe et récité mon bréviaire, j'étais allé assister au pansement des blessés opérés par notre docteur Arménien, en compagnie d'une sœur.

On était au dernier pansement et deux soldats étaient en train de s'habiller lorsque se firent entendre de grands coups frappés à la porte-cochère. Le Père Treptché, aumônier des Sœurs, qui les avait entendu le premier, alla immédiatement ouvrir. Avant qu'on eut le temps d'arriver, la cour d'entrée était littéralement envahie par une troupe de soldats grecs ayant à leur tête trois officiers. La sœur-supérieure et moi voulant les saluer, ils nous tournent le dos criant: „Nous voulons les blessés . . . Qu'on nous livre le voivode Arghyr . . . Qu'on nous consigne les armes . . .“ Ma sœur fait entrer immédiatement les officiers au parloir et leur montre un à un les soldats blessés ainsi que le médecin. Les armes que nous avions prises aux réfugiés le sont apportées et, en les leurs livrant, nous leur en expliquâmes la provenance. Mais personne ne veut écouter; tous crient comme des furieux et vomissent toutes sortes d'injures et de blasphèmes. Ils s'élancent

dans le corridor qui est au milieu du couvent et ils veulent à tout prix perquisitionner l'étage supérieur. Approchant alors du commandant, je lui dis: „Si vous me promettez de faire garder l'ordre par vos soldats, je me charge de vous faire monter à l'étage supérieur". Mais, à peine y étions-nous arrivés que l'escalier était envahi par les soldats et les anthartes, baïonnettes au canon. Alors commence un désordre indescriptible. Quoique les chambres fussent gardées par les Sœurs, elles furent toutes envahies: tout fut retourné, examiné, fouillé et cela à maintes reprises: car chaque soldat voulait se rendre compte par lui-même.

Pour ma part, j'étais obligé d'aller de chambre en chambre pour empêcher les troupiers de piller; mais c'était inutile, car plusieurs sœurs vinrent me prévenir que de fortes sommes d'argent avaient disparu. Plainte fut portée au commandant, qui n'en fit rien. Furieux, il nous traita de calomniateurs et demanda ce qu'était devenu le révolutionnaire Arghyr et une jeune fille qu'on nous accuse d'avoir tuée . . .

Aux deux accusations, avec la sœur supérieure nous opposons le démenti le plus formel. Sur ces entrefaites, *une sœur vient à nous tout en larmes*. Un soldat l'ayant trouvée faisant la garde à la porte de la chambre du Treptché, l'aumônier, la fit entrer dedans par ruse et chercha *à la déshonorer*. On va constater le fait; le soldat en question s'était échappé en brisant la serrure. Après quoi, le commandant ordonne qu'on lui serve à dîner. On exécute son ordre. Peu après, on saisit le R. P. Treptché et on l'accuse d'être comitadji. Je vais le défendre, affirmant que je le connais depuis son enfance, qu'il a fait ses études dans notre séminaire de Salonique, qu'il est prêtre depuis 13 ans, que j'ai vécu avec lui 4 années consécutives à Ghevghély et qu'il est à Paliortzi depuis plus de 3 ans. Un des officiers présents affirme l'avoir connu comme comitadji et l'avoir vu dernièrement se battre contre les Grecs. Je lui réponds qu'il doit sans doute le confondre avec quelqu'un qui lui ressemble. Puis, on m'interroge sur le médecin arménien qu'ils prenaient pour un Bulgare.

A 2 heures, on fit appeler de nouveaux le R. P. Treptché auprès du commandant, assis à l'ombre des arbres fruitiers du jardin; je vais aussi avec lui; à peine arrivé près du commandant que sur l'ordre de ce dernier il est lié étroitement. Des soldats grecs, baïonnettes au canon, me repousse aussi brutalement et m'enferment dans une chambre éloignée.

Pendant une bonne demie heure j'entends les cris déchirants que la douleur arrache au Père. De tout cœur je me recommande au bon Dieu et commence la récitation du bréviaire. A 2½ h., le

médecin est également appelé et avant qu'il ait eu le temps de sortir, une bande de forcenés l'avait jeté à terre à coups de crosse et de poing et le traîne devant le commandant qui, sans même vouloir l'entendre, le fit battre cruellement. A 3 h. on me conduisit devant la cour d'entrée où le commandant m'attendait debout. Tous les soldats m'entourèrent, la baionnette dirigée contre ma poitrine. La sœur supérieure et ses compagnes furent gardées à vue et ne pouvaient s'approcher de moi. Alors, le commandant me dit: „Je vous donne 20 minutes de réflexion pour me dire la vérité sur Arghyr; dites s'il est ici ou s'il est parti; où se cache-t-il? Et si après 20 minutes, vous continuez à nier, on vous tuera misérablement à coups de baionnette." Je lui réponds: „Si vous me croyez réellement coupable, tuez-moi tout de suite, car dans 20 minutes je dirai toujours la même chose et je suis prêt à mourir pour la vérité." Un de nos paysans qu'on avait sauvagement battu et croyant éviter les tortures, dépose alors qu'il a vu Arghyr entrer chez moi, qu'il était blessé à la jambe et qu'on l'a soigné dans le tchiflik.—„Tu mens, misérable, lui répondis-je. Si tu n'a pas peur des hommes, crains au moins Dieu qui te voit et qui t'endend et qui peut te châtier."—Alors, dit le commandant: „pour un seul, tous périront et personne ne pourra se sauver; la maison ellemême sera brûlée." „Soit, Monsieur le commandant, cela ne m'empêchera pas de dire la vérité. Mais sachez que Dieu est grand et juste, qu'il protège les innocents et châtie les coupables et les méchants."

Exaspéré et à bout de ressources, le commandant me traite de jésuite. „Pardon. lui dis-je, je ne suis pas jésuite, mais lazariste, enfant de St. Vincent de Paul et de la France." Puis, frappant sur mon bréviaire, je crie trois fois de suite: „J'affirme avec serment que mes affirmations sont vraies, qu'Arghyr n'est pas dans le monastère." Entouré de soldats railleurs, je n'avais pour me promener qu'un petit espace de 4 mètres environ. De temps en temps, je portais mon regard angoisse sur la petite chapelle de Marie Consolatrice qui donne sur la colline, vis-à-vis du monastère.

Après 40 minutes, le commandant vint et d'un ton impératif me somma de le suivre à Ghevghély.

En allant chercher mon chapeau, je rencontre la sœur supérieure et trois autres sœurs Eucharistines qui pleurent et veulent s'enfuir pour ne pas assister à l'incendie du couvent. Je leur adresse quelques mots d'encouragement et les envoie prier à la chapelle. Après quoi, je pars, suivi du Père Treptché qui est dans un état déplorable, du docteur arménien, des 15 soldats bulgares et des quelques paysans faits prisonniers; tous sont liés; il était 4

heures du soir. En route, le P. Treptché tomba du cheval sur lequel il ne pouvait se tenir, tant sa faiblesse était grande. Comme il ne pouvait plus avancer, on le fit arrêter à Stoyakovo dans une maison du village. A $7^1/_2$ h., nous entrions à Ghevghély, où nous fûmes hués, insultés. Ensuite, nous fûmes conduits au gouvernorat où on nous écroua après un simulacre d'interrogatoire.“ Ici se termine le récit personnel du missionnaire lazariste.

Nous devons le compléter en disant qu'au cours de cette perquisition draconienne, les troupes grecques s'emparèrent de 300 livres turques trouvées dans le dortoir des Sœurs; les soldats enlevèrent encore les petites bourses des orphelines, trouvées également près de leurs lits. Sept paysans réfugiés dans le monastère furent amenés prisonniers à Ghevghély et de là à Salonique. Ce sont: Ivantcho, ancien orphelin-élève à Paliortzi; Tano, instituteur catolique à Stoyakovo, qui était venu chercher sa femme, réfugiée à Paliortzi; Ghiorghi Kostadintcheff; Boris, boulanger du couvent; Mito Ponoff, Thomas et Ephtime Christoff, métayers de Paliortzi. Deux autres paysans avaient été abandonnés morts à la suite des mauvais traitements. Mais pour mieux s'assurer, les officiers firent passer leurs montures sur les corps de ces infortunés; l'un d'eux est un ancien élève de notre séminaire de Salonique.

A *Guevghély,* dès le 14 juillet au soir, la maison des Sœurs Eucharistines et la résidence du prêtre catholique avaient été cernées par les soldats grecs. Le lendemain 15 juillet, dès 8 h. du matin, le commandant grec vient en personne procéder à la perquisition chez les Eucharistines. Il y avait encore chez elles des femmes et des filles dont leurs noms avaient été envoyés à l'archimandrite grec par le prêtre catholique lui-même. Sur l'ordre du commandant, les femmes sont amenées dans la cour d'entrée.

Toutes les chambres, les caves et les diverses parties de la maison furent minutieusement visitées. On entra également dans la chambre où se mourait une jeune religieuse, malade de la poitrine; on examina attentivement cette pauvre fille, afin de s'assurer que ce n'était pas un comitadji déguisé en religieuse. Les armoires furent toutes visitées et vidées: le linge de la chapelle et celui des Sœurs fut éparpillé. Les femmes et les filles bulgares qui avaient transporté chez les Sœurs tout ce qu'elles avaient de précieux, leur fut aussi enlevé et emporté au gouvernorat. A ce propos, l'archimandrite grec, dans une dépêche officielle adressée aux autorités grecques de Salonique, eut l'audace et l'impudence de calomnier et de dire qu'on avait trouvé chez ces catholiques — ennemis séculaires des Grecs — quantité de linge volé aux familles de nationalité grecque de l'endroit.

Furieux de ne rien trouver de compromettant, les soldats hellènes insultèrent les religieuses, les traitant de voleuses et de femmes de mauvaise vie . . . etc. . . .

En quittant la maison des Eucharistines, les inquisiteurs se dirigèrent ensuite vers la résidence du prêtre catholique, perquisitionnèrent et emmenèrent avec eux 13 Bulgares, qui s'y cachaient de peur des perquisitions nocturnes au cours desquelles les soldats grecs se livraient à toutes sortes de méfaits. Le soir, les réfugiés en question ont été, menottes aux mains, dirigés à destination inconnue, et dont voici les noms: Grigor Hadji Mitreff, Théodore Velesli, Mitzo Kalaïdjieff, Vassil Zaphyroff, Spass Frangoff, Christo Stamoff, Tachko, horloger, Théophane, photographe, Spiro Chekerdji, le desservant de Mouine, G. Grigor, — mentionné déjà dans les sévices dont sa femme et son fils ont été l'objet —, Ivan, Milo Petkoff, Vassil Boëff et Mito Kafadaroff.

Le lendemain, mercredi, à 6$^1/_2$ h. du matin, alors que les religieuses étaient en train de faire leurs dévotions, on entendit frapper à la porte-cochère du couvent de Paliortzi. La supérieure, sœur Christine, va ouvrir; elle se trouve en présence d'un officier grec accompagné de quelques soldats, disant être mandés pour faire une seconde perquisition. Ne pouvant s'opposer à la force et ne voulant pas laisser peser des soupçons sur sa maison, la supérieure les conduisit dans l'intérieur du couvent, qui fut rapidement parcouru. Cette seconde perquisition dura à peine une demie heure. Quand elle fut achevée, le commandant s'adressant à la supérieure, lui dit: „Je vois qu'il n'y a rien chez vous, je vais aller maintenant dans les maisons de vos villageois".

En effet, il se rendit au village, fit saisir 5 femmes, qu'il fit lier fortement toutes ensemble. Puis les fit battre cruellement à coups de crosse et de bâtons sur la plante des pieds, afin de leur faire dire que le révolutionnaire Arghyr était réellement venu se réfugier dans le monastère. Mais peine perdue. Alors, l'officier fit pendre à un arbre un jeune enfant de 11 ans, après l'avoir cruellement torturé, avec menace de l'exécuter réellement, s'il ne disait pas qu'Arghyr était venu dans le couvent sur un cheval rouge. Effrayé et cédant à la douleur, l'enfant dit qu'Arghyr est, en effet, venu, qu'il était monté sur un cheval rouge et qu'il en est reparti après s'être fait panser. Le père de l'enfant torturé est appelé et interrogé à son tour aussi sur la présence d'Arghyr à Paliortzi. Il répond qu'il n'en sait rien. „Mais ton fils affirme l'avoir vu" lui objecte l'officier. „Moi, je ne l'ai pas vu", répond le père. Alors, le malheureux est jeté à terre et horriblement battu. La troupe revient ensuite au couvent et demande la supérieure". Inutile de

continuer à nier et à mentir, lui dit l'officier, car nous avons des témoins qui affirment qu'Arghyr est bien venu chez vous".

Quels sont ces témoins? demande la supérieure. — Cet enfant, répond l'officier.

As-tu vu Arghyr? demande alors la supérieure. — Oui, répond timidement l'enfent.

Comment était-il? — Il était sur un cheval et blessé à la jambe.

Connais-tu Arghyr? — Non. — Comment alors sais-tu que c'était lui? — Un autre me l'a dit.

Sur ces entrefaites, la sœur supérieure protesta et expliqua à l'officier que les affirmations de l'enfant sont contradictoires, vu qu'il vient de déclarer qu'un autre le lui a dit. L'officier confus de la machination et pour effrayer la sœur supérieure, fit préparer un fouet de cordes, afin de la battre. „Je ne crains personne, lui répond la religieuse; je n'ai peur que de Dieu". Et sur ce elle les quitte et se retire dans le monastère. Vers 5 h. ½ du soir, voyant qu'ils ne quittaient pas le couvent et effrayée à la pensée de voir sa demeure environnée et remplie de soldats pendant la nuit, la supérieure va trouver le commandant et lui dit: „La vie m'est impossible dans cette maison; donnez-moi un papier dans lequel vous constaterez que je laisse entre vos mains mon monastère". „Et où irez-vous", demanda le commandant? — „Avec mes compagnons et nos orphelines, j'irai à Ghevghéli et de là à Salonique". Cette réponse parut impressionner le commandant qui se décida ensuite à quitter les lieux.

De *Yénidjé-Vardar*, le missionnaire, supérieur de la Mission, nous communique que la persécution est très violente. Déjà bien avant la déclaration de guerre, 72 villages bulgares avaient été contraints de force à passer sous la juridiction spirituelle du patriarcat phanariote, sans oser encore trop s'attaquer à la ville de Yénidjé. Déjà tous les Bulgares exarchistes ont dû se gréciser. L'archimandrite bulgare, deux de ses prêtres et 143 notables ont été conduits à Salonique pour être déportés en Grèce pour le seul grief d'être *Bulgares*. Sept de nos catholiques notables ont été également emprisonnés. Le collaborateur du missionnaire lazariste de la Mission ne peut vaquer à ses devoirs du ministère pour la simple faute qu'il est de nationalité bulgare. L'église bulgare exarchiste est fermée; le drapeau hellénique flotte dessus. On a à plusieurs reprises manifesté et on projète de fermer aussi l'église bulgare catholique. Les fidèles sont malmenés et molestés à la sortie des offices par les organes des autorités helléniques. Le libre exercice du culte est entravé. C'est la persécution en règle.

Le prêtre catholique d'*Alari* a été appelé chez l'archimandrite grec qui l'a menacé de grands châtiments s'il ne se déclarait pas patriarchiste. Les villageois de *Tzigarovo*, village catholique, ont été maltraités, molestés pour leur qualité de catholiques bulgares.

Kirkalovo, petit village catholique, fut contraint par la force de reconnaître l'autorité spirituelle du patriarcat grec.

Tel est, hélas, l'aperçu des exploits de haute civilisation, d'humanité et de tolérance des troupes et des organes administratifs de Sa Majesté Hellénique.

Du reste, à Paliortzi et à Ghevghéli, non seulement des soldats mais même des officiers de l'armée hellénique ont ouvertement déclaré qu'ils avaient ordre de leur souverain de détruire tout ce qui était ou avait l'esprit bulgare.

Malheureusement pour ces derniers, il n'y a personne en Macédoine pour découvrir les forfaits des Grecs et au besoin déterrer les cadavres des paysans et notables bulgares et les montrer aux correspondants des journaux européens aux fins d'éclairer l'opinion publique en Europe.

Jugeant de la part qui est faite aux catholiques, et cela rien que dans trois districts, on pourra se figurer ce qu'endurent les autres.

† Epiphane,
Evêque, Vic. Apost. des Bulg. cathol. de la Macédoine.

XI.

Le traitement des prisonniers de guerre bulgares en Grèce.

1.

Stoïan Jécoff rapporte ce qui suit:

„Vers 7 heures du 17 juin (v. st.), moi et les sentinelles de la gare bulgare de Salonique, nous étions cernés par de nombreux soldats grecs qui nous arrêtèrent. Aux environs de la gare se trouvait de l'artillerie grecque avec des mitrailleuses braquées sur nous. Dix autres sentinelles bulgares préposées à la garde des alentours de la gare furent de même amenées ici. Après cela, on nous fit conduire au port. Pendant tout le trajet nous étions l'objet d'un traitement des plus inhumains. Les coups de bâton et les coups de pierre pleuvaient sur nous. Deux d'entre nous tombèrent par terre. Ils ont été laissés entre les mains de la populace grec-

que qui les acheva. A peine arrivés au port, nous avons été emmené sur le vapeur *„Marie Tarana“*. A bord de ce bateau on embarqua bientôt une quarantaine de soldats bulgares avec un sous-officier. Dans la ville, le combat entre nos soldats et les troupes grecques battait son plein. Des balles arrivaient jusqu'au port. Un soldat grec fut atteint par une balle errante. L'officier grec, préposé à notre garde, tira son révolver et tua quelques soldats bulgares sur le champ. Quand il eut déchargé complètement son révolver, il tira son épée et sabra le sous-officier bulgare. Tous les quarante soldats bulgares sont tombés victimes de la haine grecque. Quelques uns de nos soldats se jetèrent à la mer. On fit feu sur eux et ils furent tous tués.

Le 11 mai, jour de la Saint Cyrille et Méthode, un instituteur bulgare du nom de Christo Anghéloff avait fait un discours contre les Grecs. Nous étions dans les soutes du vapeur. On est venu chercher parmi nous l'instituteur en question. Un de nos employés des postes du même nom se fit connaître. On l'emmena au dehors et nous entendîmes aussitôt ses gémissements; étant pris pour l'instituteur susmentionné, il a été tué.

Le 18 juin, le vapeur leva l'ancre. Le nombre total des prisonniers de guerre bulgares et des habitants bulgares de Salonique était de 1700. Nous avons voyagé 9 jours. On ne nous donna de l'eau que le troisième jour et du pain le quatrième. Parmi nous il y avait des blessés; lorsqu'ils demandaient de l'eau, on les prenait et on les jetait à la mer en leur disant: „voilà de l'eau!“

Les jours que j'ai passés pendant ce voyage sont pleins de souvenirs horribles pour moi. De tous ceux que j'ai vus, les plus horribles sont les cas suivants:

Parfois on faisait monter quelques-uns parmi nous sur le pont et, sous la pression des baïonnettes grecques, deux de nos soldats étaient forcés de jeter à la mer un de leurs camarades. C'était un des jeux favoris de notre escorte. Il n'y avait que celui qui avait su garder son argent sur soi qui pût se sauver de ces horreurs en glissant quelque chose entre les mains de ses bourreaux.

On connaît déjà assez la vie que nous avons menée sur l'île de Trikéri. Un jour nous avons renoncé à manger les biscuits de soldats qu'on nous servait, parce qu'ils étaient complètement moisis. On ne nous a pas donné d'autre nourriture pendant quatre jours et le cinquième on s'adressa à nous, en nous raillant:

— Vous ne voulez pas des biscuits de soldats, n'est-ce pas?

Lorsqu'on recevait dans l'île la nouvelle du licenciement de quelque classe de soldats, les soldats de la classe licenciée commençaient à tirer des coups de fusil. Ils tiraient à bout portant —

sur les prisonniers de guerre bulgares! Il y avait des cas où des soldats grecs ivres s'exerçaient à la baïonnette en prenant comme cible les prisonniers de guerre.

Pendant tout notre séjour à Trikéri nous avons bu de l'eau de mer. Nous faisions des puits, à 2 ou 3 mètres de distance de la mer pour que l'eau soit quelque peu filtrée et adoucie. Plusieurs de nos camarades sont devenus victimes de cette eau de mer".

2.

Les prisonniers de guerre bulgares à l'île d'Itakou en Grèce.

Voici ce que rapporte *Basile Lazaroff,* garde-forestier de Kazanlik, et prisonnier de guerre bulgare en Grèce:

„Le 19 juin (v. st.) à $3^1/_2$ de l'après-midi, 223 soldats du 3e bataillon du 14e régiment, 46 du 26e bataillon complémentaire, 8 employés de chemin de fer, les fonctionnaires de la gare Guéneff et Vatchkoff, le pharmacien du cinquième hôpital Iordanoff, le caissier de la Banque Nationale de Bulgarie, M. Nébolieff, le comptable de la même banque, M. Yankoff, le vicaire de l'archevêché bulgare à Salonique, Sa Révérence Euloguius, plusieurs prêtres bulgares et bon nombre de citoyens paisibles et innocents des contrées macédoniennes occupées par les Grecs, nous avons été transportés à l'île d'Itakou à bord du vapeur „Ecathérine". Après un trajet de 3 h., près du cap Kara-Bouroun, nous avons éprouvé la première perte humaine: les soldats grecs jetèrent à la mer Sa Révérence l'Archimandrite Euloguius, et tirèrent sur lui trois coups de fusil de peur qu'il ne se sauvât à la nage.

„Le 20 juin (v. st.), vers 11 heures, le vapeur „Ekatirini" entra en collision avec un autre vapeur et nous faillîmes être tous noyés, parce que notre vapeur était trop faible pour résister au choc.

„Le 21 juin, vers 7 heures du soir, on appela sur le pont le comptable Yankoff, le courrier Nicolas Ilieff, et le caissier Nébolieff. Dès leur sortie on ferma les issues de notre prison au moyen de planches en nous enjoignant de ne pas essayer de sortir. A ce moment-là, on avait déjà jeté à la mer les trois personnes dont je viens de vous dire les noms. Le même jour nous avons vu un soldat grec porter les souliers jaunes de M. Yankoff.

„Le 22 juin, à 5 heures, nous sommes arrivés au port du Pirée. Là on fit descendre et on emmena au Pirée Guéneff, Vatchkoff et Jordanoff et on embarqua 28 autres Bulgares.

„Ce n'est que le 24 juin, à 7 heures du soir, que nous arrivâmes à Itakou. On fit descendre les soldats les premiers — qui furent perquisitionnés et emmenés dans la prison. Ensuite on fit descendre les citoyens civils et après les avoir perquisitionnés et battus à mort, ils furent jetés dans les prisons les plus immondes. Parmi eux il y avait des enfants de 15 ans et des vieillards ayant dépassé l'âge de 70 ans.

„La prison est construite presque en pleine mer. Elle est perchée sur une roche et ne comprend que 2,000 mètres carrés d'espace. C'est une des plus humides et des plus sombres prisons qu'on puisse se figurer. Ainsi entourés d'eau et sous les verrous, les Bulgares ont vécu plusieurs mois en Grèce civilisée.

Lors de la perquisition on a pris aux soldats: 108 bottes, 16 ceintures, 1 pantalon, 11 bidons de soldats, 8 machines à raser, 5 montres, 4 porte-monnaies, 30 francs et une décoration (la croix décernée pour bravoure); aux citoyens civils: 3,882 francs en argent et d'autres valeurs en ne comptant pas les habits et les souliers confisqués. Les protestations ne firent rien.

Bien que dans la ville il y eût de l'eau de source, on ne nous donnait que de l'eau de puits, saturée de substances calcaires rendant impossible la cuisson des aliments.

L'aliment principal consistait en pois-chiches, en lentilles, en haricots secs, en pommes de terre, en olives de très mauvaise qualité et en poissons pourris. Vingt-deux fois nous avons obtenu de la viande de chèvre que les chiens auraient refusée. Le 18, le 24 et le 25 juin nous n'avons rien mangé.

Quant au secours médical, il n'existait guère. La cellule la plus sombre et la plus humide de la prison était destinée à recevoir les malades. Aucune surveillance, aucun médicament. Cela étant, nous devions nous-mêmes prendre soin de nos malades. Nos aides-médecins examinaient nos malades secrètement, ordonnaient des médicaments que nous faisions venir de la ville en les payant 100 fois plus cher que leur prix ordinaire et en donnant toujours assez d'argent en guise de pourboire. Nous devions faire la collecte entre nous pour pouvoir procurer à nos malheureux camarades malades de la nourriture substantielle comme du lait, des œufs etc. Les Grecs s'excusaient de ne pouvoir nous fournir des médicaments, parce que „les pharmacies ne donnaient plus à crédit et l'Etat ne pouvait pas payer". Le plus souvent nous avons souffert de la malaria, de la diarrhée, de l'inflammation de la gorge etc. Par suite du manque de surveillance, le malade Christo Tchapkanoff, du village de Kotoré, arrondissement de Florina, s'est évadé de sa cellule, délirant, et s'est noyé le 26 août, dans la mer. J'ai

été pendant deux mois atteint de maux rhumatismaux et par suite de mes douleurs je ne pouvais pas bouger. Néanmoins, malgré mes souffrances, je n'ai pu obtenir de matelas et je couchais par terre.

Le 13 septembre, après avoir enduré tant de maux insupportables, nous avons adressé à qui de droit une requête par laquelle nous demandions: *a*) d'être transférés ailleurs, parce que la prison, dans laquelle nous gisions, était insupportable, *b*) d'être autorisés à correspondre avec les nôtres pour leur dire que nous étions encore vivants et leur demander de l'argent, *c*) d'être autorisés à aller à la ville, même sous escorte, pour nous procurer ce dont nous avions besoin; *d*) d'être autorisés à laver notre linge avec de l'eau douce, parce que l'eau de mer n'était pas propre au lavage et *e*) enfin nous priions d'être munis de couvertures pour la nuit, parce que nous n'en avions pas et nous n'avions plus les moyens de nous en procurer.

On n'exauça que notre prière de laver le linge avec de l'eau douce.

Il n'y a que notre solde mensuelle qui était régulièrement servie: 1 fr. 50 par mois et par soldat.

Deux jours avant notre mise en liberté on nous fit signer une déclaration portant que nous avions été bien soignés et qu'on ne nous avait rien pris. Nous ne pouvions pas refuser de signer cette déclaration, écrite d'ailleurs en grec, pour des raisons faciles à comprendre.

Pour finir, je dirai deux mots sur la conduite des habitants indigènes envers nous; eh bien, elle était indigne, cette conduite des Hellènes prétendument civilisés".

Sophia, le 22 octobre, 1913. Signé:

Prisonnier de guerre: **Sl. Lazaroff**,
Garde-forestier.

3.

Le sort tragique de 91 Bulgares à bord du bateau „Pélopse".

Au mois d'août 91 soldats bulgares ont été embarqués de Salonique sur le bateau „Pélopse" à destination des ports de Grèce. En route pour Saint-Georges, quatre-vingts parmi eux furent jetés à la mer et le reste furent tués de la manière la plus féroce: par l'enfoncement dans la tête de cartouches au moyen de la crosse du fusil! Le capitaine du bateau lui-même, M. Lébébis, s'est vanté de cet exploit, le 14 août, devant les voyageurs de I-re

classe! Parmi ces voyageurs se trouvaient deux Arméniens. L'un d'eux, M. Déronian, représentant de la compagnie des machines à coudre „Singer", se trouve à Constantinople et est prêt à reproduire le récit du capitaine grec.

(„Mir", № 4044).

4.

Déposition de M. le D-r P. Lazaroff

(Chef de l'hôpital militaire bulgare à Salonique).

Le 17/30 juin, le jour où les Grecs ont procédé au désarmement de la garnison bulgare de Salonique, je ne savais rien sur les événements qui se préparaient. Vers 2 heures de l'après-midi il s'est produit dans la ville une panique et un mouvement inaccoutumé. Les magasins se fermaient brusquement et les gens se pressaient pour regagner leurs maisons. Je sortis dans la ville pour voir ce qui se passait. Je vis partout des patrouilles renforcées et des détachements helléniques occuper les issues des rues et des places. Des mitrailleuses et des canons à tir rapide étaient dirigés dans divers sens de la ville et étaient postés sur des positions comme si un combat en règle était imminent.

Je retournai immédiatement à l'hôpital qui se trouvait dans un grand bâtiment à trois étages, entouré de toutes parts d'un parc très étendu. La bâtisse était située sur le boulevard „Hamidié" et non loin de là se trouvait un vaste cimetière turc. Des détachements helléniques commençaient déjà à cerner l'hôpital. Je constatai avec stupéfaction que des mitrailleuses et des canons étaient postés sur les hauteurs contre notre établissement.

Loin dans la ville, des salves de fusil se faisaient déjà entendre. N'ayant pas reçu d'instructions de la part de notre commandant, le chef de bataillon Lazaroff, j'envoyai des soldats bulgares le chercher, mais ils furent tous arrêtés par des soldats grecs. Un silence morne se fit en ce moment autour de nous. Les rues et les places avoisinant l'hôpital était désertes. Les trappes des magasins et les fenêtres des maisons étaient complètement fermées. On ne voyait que des détachements de soldats circuler dans les rues. Notre hôpital était déjà complètement isolé. J'avais le préssentiment que quelque chose d'éffrayant allait se produire. En vain ai-je attendu que quelqu'un vînt de la part du commandant grec pour demander la reddition de l'hôpital. Voyant que partout dans la

ville on se battait déjà avec acharnement, je résolus de sortir de nouveau pour demander les raisons des mesures prises contre notre établissement. Je voulais de cette sorte éviter l'attaque brusquée de l'hôpital.

Notre corps de garde se composait de 15 soldats. Ils se trouvaient en ce moment à leurs postes. En quittant l'hôpital je donnai l'ordre de ne pas tirer jusqu'à mon retour et, si des parlementaires grecs se présentaient, de les laisser entrer et de les conduire chez l'économe qui était resté à son poste.

En haut de l'hôpital flottait un grand drapeau avec la Croix Rouge. Deux autres pendaient du balcon.

Je sortis et me dirigeai vers les détachements grecs les plus proches. Les officiers hellènes ordonnèrent mon arrestation. Je demandai les raisons qui déterminaient les autorirés helléniques à prendre des mesures si inattendues contre un établissement abritant des malades et se trouvant sous la protection de la Croix-Rouge de Genève. En réponse ils me proposèrent de les suivre au poste de police le plus proche. Je demandai la permission de retourner à l'hôpital et d'y attendre leurs ordres, mais ma demande était rejetée de la manière la plus impolie et je fus conduit à l'Etat Major de la division grecque. Au moment de partir, l'attaque générale contre notre hôpital eut lieu: une fusillade nourrie de l'infanterie grecque ainsi que celle des mitrailleuses grecques s'abbattit contre le bâtiment et les hommes qui s'y trouvaient. Un bruit infernal se faisait entendre dans toute la ville. Des coups de fusils et des coups de canon partaient de toutes parts.

Nous arrivâmes dans une caserne où je fus désarmé. On m'enferma dans une chambre où je trouvai d'autres officiers bulgares, arrêtés dans les rues ou dans leurs maisons.

Le crépitement des fusils dans la ville n'avait pas encore cessé. Trois heures plus tard on amena auprès de nous l'économe de l'hôpital, le sous-lieutenant Bratoeff, et l'aumônier de l'hôpital S. R. Trandafiloff.

Le sous-lieutenant me raconta que le bâtiment de l'hôpital avait été bombardé durant trois heures entières. Les sentinelles avaient été tuées dès les premières salves. Des drapeaux blancs avaient été hissés, mais au lieu de traiter sur la reddition, les Grecs n'ont fait que diriger leur feu sur ceux qui faisaient signes de se rendre. Toutes les pièces du bâtiment ont été criblées littéralement par des balles, de sorte que l'enduit des murs est tombé. Vers la nuit tombante le personnel avait essayé encore une fois de se rendre, mais juste au moment où les portes d'entrée ont été ouvertes, une

nouvelle fusillade nourrie l'a contraint à retourner dedans. A la fin, le feu cesse. Les Grecs entrent, pillent l'argent de l'hôpital et celui du personnel, emmènent celui-ci sur un bateau à vapeur et l'économe et l'aumônier auprès de nous. L'économe avait protesté contre l'attaque de l'hôpital et avait prié les autorités grecques de mettre à l'abri de tout pillage ou autre les biens de l'établissement et ceux des officiers et du personnel, parce qu'on avait commencé à les emporter devant ses yeux. Il a remis entre les mains des officiers grecs la somme de 13,000 francs appartenant à l'hôpital et a demandé un récépissé, mais au lien de lui délivrer le récépissé en question, on lui prit l'argent purement et simplement.

Vers deux heures de la nuit nous fûmes, sous une très forte escorte, conduits au quai. Dans la ville le combat battait son plein. Je vis des canons à tire rapide postés à 150 mètres des maisons occupées par nos soldats. Ces canons vomissaient toute sorte de projectiles contre les pauvres assiégés. Nous autres nous fûmes emmenés au vapeur „Ecathérine". A bord de ce vapeur nous restâmes jusqu'au matin. Vers la pointe du jour nous fûmes transférés sur „Marietta Ralli". C'est ici que je trouvai le sous-lieutenant Damianoff, aide de camp du général Hessaptchieff, qui a été arrêté au moment où il voulait quitter la ville. Il me raconta des choses horribles qui se sont passées pendant la nuit à bord du vapeur. Il a entendu les cris des soldats bulgares qui étaient égorgés dans les soutes du bâtiment. Vers huit heures du matin un silence morne plana sur la ville. Le combat avait cessé. Voyant l'inutilité de la résistance, les nôtres avaient arboré le drapeau blanc. Une heure plus tard on amena à bord de la „Marietta Ralli" les officiers de la garnison bulgare et le chef de bataillon, Lazaroff. Peu avant on avait amené le vicaire bulgare Euloguius. Il me raconta que l'évêché bulgare avait été en butte aux attaques grecques pendant toute la nuit et qu'il avait dû se réfugier sous l'escalier de marbre pour avoir la vie sauve. Quelque temps après sont arrivée au bateau, l'archimandrite Euloguius et l'aumônier de notre hôpital furent transférés à bord de l'„Ecathérine", d'où le vicaire de l'archevêché bulgare à Salonique a été jeté à la mer au moment du départ du bateau. Voici ce que m'a raconté à ce sujet le soldat G. Ivantcheff, témoin oculaire de l'horrible scène: „Nous étions quelques soldats à bord du vapeur. Je me trouvais un peu à part. Les soldats grecs ordonnèrent aux nôtres de descendre dans les soutes du bateau. Quant je me retrouvai seul, j'eus peur d'être précipité du navire et je retins mon haleine sans bouger. A ce moment on fit sortir le vicaire de notre archevêché, le R. P. Euloguius, que deux soldats grecs, après l'avoir dévalisé à la hâte, percèrent de leurs baïonnettes et le

jetèrent à la mer. J'ai vu ses longs cheveux noirs flotter un certain temps à la surface de l'eau, après quoi tout disparut".

L'archimandrite Euloguius était un des plus capables chefs spirituels bulgares. J'avais fait sa connaissance à Constantinople. Grand patriote, il faisait miroiter devant les yeux du peuple héroïque bulgare de tels tableaux de grandeur nationale que son nom était devenu pour les Grecs sinonyme d'un ennemi irréductible. Ils le haïssaient, le détestaient et cherchaient l'occasion pour l'anéantir. — „Si je tombe entre leurs mains, disait-il très souvent, je suis perdu". — Et c'est ce qui est arrivé.

Nous étions, dans une seule cabine de notre vapeur, 24 officiers et fonctionnaires bulgares des chemins de fer. De sorte que nous manquions de place pour nous coucher tous à la fois et nous résolûmes de ne dormir que deux heures chacun. Nous avions des biscuits de soldat pour toute nourriture et de l'eau tellement sale que nous préférions à n'en boire jamais. Dans ces conditions misérables nous avons été contraints de passer 7 jours et 7 nuits, — 3 jours jusqu'à l'arrivée au Pirée et 4 jours de quarantaine, qui nous a été imposée sans aucune raison, rien que pour nous martyriser. A bord du navire j'entendais des cris de douleur venant de la part de quelques blessés. Je demandai au chef de garde la permission d'aller soulager les maux des souffrants, parce qu'il n'y avait pas à bord d'autres médecins, mais ce n'est que le troisième jour que j'obtenais cette permission. Il y avait quelques soldats bulgares blessés qui n'étaient pas du tout pansés. Ils me racontèrent qu'ils avaient été blessés à bord même du vapeur pendant cette nuit tragique du 17 au 18 juin, vieux style. Ils m'ont appris de même que plusieurs de nos soldats avaient été tués et jetés à la mer la même nuit, sans raison aucune. C'est aux plus beaux de nos vaillants que les Grecs s'attaquaient.

Un de ceux qui étaient restés vivants avait été blessé au ventre. Il mourut de la péritonite. Ses vomissements furent pris pour des vomissements d'un cholérique, quoique les causes de sa mort eussent été bien connues. Une quarantaine de 4 jours nous fut imposée. Dans le bateau il y avait à peu près 900 hommes de notre bataillon. Nous sommes descendus au Pirée et les soldats ont été emmenés, à bord du même vapeur, à l'île de Trikéri. Au Pirée nous avons été reçus de la manière la plus ignoble. La foule ammassée au quai se jetait sur nous à coups de pierres et au cris de: „mort aux Bulgares". Nous fûmes conduits dans une prison qui aurait été auparavant, d'après les dires des officiers de notre escorte, un établissement scolaire. Là nous fûmes jetés dans une pièce sombre et d'une saleté indescriptible. Cinq jours durant nous

fûmes contraints de dormir sur le plancher de ce taudis, sans matelas et sans couvertures. Le matin du sixième jour nous fûmes transférés, dans la ville de Nauplion. Dans toutes les gares, en route, nous étions l'objet des mêmes scènes qu'au Pirée. Mais la démonstration la plus odieuse nous a été faite dans la ville de Nauplion elle-même: les femmes crachaient sur nous, les hommes nous jetaient des pierres et les soldats de notre escorte laissaient faire. Nous fûmes enfin conduits dans la forteresse. Là nous fûmes jetés dans une bâtisse qui avait l'air d'une catacombe. A l'intérieur régnait une obscurité presque complète: la pièce n'avait que quatre petites fenêtres sur le toit et ces fenêtres étaient voilées d'une grille de fer si épaisse que le soleil y pénétrait à peine. On nous donna à chacun deux planches et deux caisses de bois pour nous faire des lits. On nous donna en outre à chacun deux couvertures. Les officiers grecs se comportaient avec nous de la manière la plus arrogante. Ce n'est que le commandant de la place M. Pissas qui nous a paru un peu plus poli, mais il ne nous fit visite qu'une seule fois et nous laissa ensuite aux soins du chef de bataillon M. Manolitas qui manquait de tout tact.

Les premiers jours on ne nous laissait pas même sortir dans la cour. Je protestai contre ce traitement auprès du sous-lieutenant Simon, notre surveillant, en lui disant qu'il était nécessaire que nous sortions dans la cour au moins quand on faisait le balayage de notre cellule, ne serait-ce que pour nous éviter de respirer à pleins poumons la poussière et les microbes qui sont soulevés pendant le balayage. Le sous-lieutenant répondit ironiquement: „vous portez avec vous assez de microbes pour que vous puissiez avaler sans crainte ceux de nos prisons.“ — Mais à la fin on nous autorisa à sortir dans la cour, le matin, et à y rester pendant une heure. Dedans il y avait des milliers de rats, des punaises et des scorpions. Les couvertures qu'on nous avait données étaient pleines de vermine. Pour tout appointement on nous donnait à chacun cent francs par mois, dont la moitié allait aux soldats grecs qui faisaient les commissions.

Nous ne recevions pas de lettres. On nous autorisait à écrire aux nôtres, mais en grec. Quatre mois durant nous étions isolés du reste du monde.

Lorsque l'un de nous — le sous-lieutenant de réserve D-r Damianoff — tomba malade, le médecin grec, le D-r Vénizélos, ne consentit pas à transporter le malade dans l'hôpital de la ville, disant que les hôpitaux sont faits pour leurs soldats et non pas pour les ennemis de la Grèce.

Quatre mois durant nous avons subi ce traitement inhumain. A la fin du quatrième mois, on nous avertit que nous allions partir pour Volos où des bateaux à vapeur bulgares nous attendaient pour nous ramener en Bulgarie. De Volos nous allâmes à l'île de Trikéri pour prendre les soldats bulgares qui y étaient internés. Ils étaient dans une situation déplorable: habillés en haillons ils étaient tellement chétifs qu'ils pouvaient à peine se tenir debout. Ayant vécu dans les conditions les plus misérables, ayant dormi par terre sans tentes, sans matelas et sans couvertures, ils ne tardèrent pas à devenir la proie des maladies de toute sorte et 450 d'entre eux ont trouvé la mort dans cette île déserte, languissant après leur pays natal. Leur nourriture a consisté presque toujours en pain moisi et en biscuits de soldats de la dernière qualité qu'on puisse s'imaginer. Et encore ne l'ont-ils pas obtenue régulièrement. Parfois leur maigre ration de pain et de biscuit avait été jetée à la mer pour que nos soldats soient contraints d'aller la pêcher et de procurer de la sorte un divertissement gratuit aux soldats grecs qui disaient en se moquant que les biscuits devenaient de cette manière meilleurs, car trempés d'eau de mer cela leur donnait du goût. Comme il n'y a pas de l'eau potable dans l'île, les nôtres ont dû creuser des puits près du rivage pour que l'eau de mer soit filtrée à son passage au travers des sables et rendue supportable.

Il n'y a eu aucun service sanitaire à l'île de Trikéri. Le sous-lieutenant bulgare Lazare Pantcheff, blessé au cours d'un combat, n'a jamais été pansé et il est en danger de perdre sa main gauche, quoique la blessure ne fût pas au commencement aussi grave.

Quatorze sur quatre-vingts de mes subalternes sont morts dans l'espace de trois mois et demi. Et pourtant ils étaient les mieux portants de tous nos soldats, parce qu'ils s'étaient complètement reposés à Salonique après leur courte campagne à travers la Macédoine. Les malades avaient été complètement délaissés dans un endroit à part de l'île et le médecin grec ne venait que pour apprendre le nombre des morts, et ce sans même quitter sa barque.

Tel a été le traitement auquel étaient soumis les prisonniers de guerre bulgares en Grèce en dépit du droit international et de toutes les conventions à ce sujet.

D-r P. Lazaroff.

5.

Déposition du D-r Stéphan Mladénoff

(Docent à l'Université de Sophia).

J'ai été fait prisonnier, en ma qualité de sous-lieutenant de réserve, au moment où nous essayions de débloquer la ville de Stroumitza. Je dois avouer qu'à l'heure où nous rendions les armes, nos ennemis se sont comportés d'après les règles en usage dans pareil cas. De Stroumitza nous fûmes emmenés à Doïran où nous étions embarqués dans un train de marchandises. C'est par ici précisément que commence notre martyrologie. Dans ces vagons à bêtes de corne, officiers et soldats, nous avons été entassés comme des sardines en boîte et le comble du malheur fut qu'on nous ferma non seulement les portes, ce qui serait tout à fait naturel, mais même les petites lucarnes. Nous faillîmes étouffer. Et comme cela ne fût pas suffisant, une fois arrivés à Salonique nous avons dû rester dans cet état toute une nuit. Le matin du 29 juin (12 juillet), lorsque les vagons furent ouverts, plusieurs de nos soldats furent trouvés évanouis.

D'autre part une meute de Grecs, parmi lesquels on remarquait aussi des personnes du clergé, s'acharnait après nous avec des hués et des grimaces qui siéent mal à une nation civilisée.

En route pour l'ancienne Grèce, plusieurs de nos soldats furent jetés à la mer avant d'avoir même donné des signes de mort. La plupart de nous furent dévalisés.

A l'île de Trikéri la nourriture était tout à fait insuffisante et plusieurs de nos soldats sont morts d'inanition. Presque pas de service médical. Il y avait un médecin du nom de Constas, désigné à soigner les malades, mais il n'a jamais examiné aucum de nos soldats. Nous autres officiers qui étions gardés à part recevions parfois la visite de M. Constas, mais cette visite n'était qu'un trompe l'œil. Plus tard on a nommé le Dr Kiriakopoulos qui était infiniment plus humain que M. Constas, mais ce fut peut-être un peu trop tard. Deux d'entre nous sont morts sans recervoir les soins médicaux nécessaires. Exaspérés de cet état de chose, nous avions été forcés de protester auprès du ministre de la guerre et 7 jours avant notre libération nous avons été transférés à Egine et à Hydra. Le climat de Trikéri était insupportable; l'eau manquait. Ce que sont devenus nos soldats qui étaient gardés à part dans cette île, je ne sais pas, mais nous entendions raconter au prêtre qui était venu pour l'inhumation des officiers morts des choses horribles au sujet de leur traitement.

XII.

Protestations des Colonies étrangères en Bulgarie.

1.

Protestation de la Colonie Française à Sophia.

Les Membres de la Colonie Française à Sophia ont l'honneur de vous prier de faire connaître par votre organe à tous nos compatriotes, leur protestation énergique contre les informations mensongères envoyées d'Athènes et de Belgrade à la presse française sur l'attitude des Bulgares envers leurs ennemis. Ils témoignent leur indignation de toutes les calomnies lancées dans le but de disqualifier le peuple bulgare dans l'opinion française. Témoins impartiaux de leur manière de traiter leurs prisonniers depuis le commencement de la guerre, ils ont pu apprécier mieux que tous autres la façon pleine d'égards qu'ils ont avec leurs prisonniers sans exception. Aussi se font-ils un impérieux devoir, dans l'intérêt de la vérité et de la justice, de donner le démenti le plus formel à toutes ces informations.

Bonnan, représentant du Creusot; Thevenet, directeur de la Banque Commerciale et Foncière des Balkans; Hameau, architecte; Guillebert, publiciste; Delorme, architecte; Voyard, architecte; Dyck Beaugars, publiciste; Fournier père et fils, négociants; Sébillon, ingénieur, directeur de la Société d'Eclairage; Joseph Henri; Roland Braccard; Des Closières; Henri Hirschler; Joseph Hirch; Aubertin; Ringeissen; Féral; Mathieu; Perché; Colmar; Mérat; Klein; Barius; Beker.

2.

Protestation de la colonie allemande.

Der Minister des Aeussern, Herr Dr. Ghenadiew hat bekanntlich an die in Bulgarien lebenden Fremden einen Appell gerichtet, sie möchten doch ihrerseits bezeugen, ob denn wirklich in Bulgarien eine solche Rechtslosigkeit herrche, wie dies ein Teil der ausländischen Presse behauptet. Einige angesehene Mitglieder der Deutschen Kolonie in Sofia haben sich infolge dessen entschlossen, die deutsche Presse über den wahren Stand der Dinge aufzuklären, indem sie die Aufmerksamkeit des Aussenwelt vor allem darauf

lenkten, dass alle Gerüchte über Unordnung, Willkür, und sogar Umwälzung in Bulgarien reine Erfindungen seien. Ueberdies haben sie betont, dass während der ganzen schweren Zeiten, die Bulgarien durchmachen musste, eine musterhafte Ruhe und Ordnung geherrscht habe. Besonders wurde hervorgehoben, dass das Leben und Eigentum aller sich der grössten Fürsorge und des Schutzes der Behörden erfreuen und zwar aller Ausländer ohne Ausnahme, einschliesslich der zahlreichen Serben und Griechen, deren Eigentum in jeder Beziehung respektiert wurde.

Die an sich nicht leichte Aufgabe der Verwaltungsbehörden habe sich schon deswegen schwieriger gestaltet, als aus den von Griechen und Serben besetzten Gebieten Zehntausende nach Sofia gekommen seien, für die Unterkunft und Lebensmittel gefunden werden mussten.

Die in Sofia lebenden Deutschen, die vom ganzen Herzen wünschen, dass Bulgarien aus der heutigen Lage erstärkt und glücklich hervorgehen möge, haben übrigens mit grosser Genugtuung feststellen können, dass die deutche Presse im allgemeinen allen parteiischen Uebertreibungen und Hetzereien gegen Bulgarien auch während der Zeit fernstand, als der Post- und Telegraphenverkehr zwischen Bulgarien und Westeuropa unterbunden war, und dass sie die ihr aus anderen Ländern zugegangenen beunruhigenden und sensationellen Nachrichten über Sofia mit der erforderlichen Vorsicht und Reserve registriert hat.

Hochachtend:

Namens der Deutschen Kolonie in Sofia, gez.: **Paul Kaufman.**

3.

Protestation de la colonie austro-hongroise.

Wir unterzeichneten, hier lebenden Oesterreicher und Ungarn, Mitglieder der ältesten ausländischen Kolonie Bulgariens, bitten, durch Ihr geschätztes Blatt der durch böswillige Erfindungen Griechenlands und Serbiens in schimpflicher Weise irregeführten öffentlichen Meinung Europas, unseren tiefempfundenen lauten Protest gegen die verhetzenden planmässigen Verleumdungen, welche durch Bulgariens Gegner, während der Abschliessung Bulgariens ausgestreut wurden, bekanntgeben zu wollen. Unparteiische Zeugen philantropischer Behandlung einer ganzen Armee gefangener Türken und seit Jahren Bewunderer der kulturellen Pionie-

rarbeit des bulgarischen Volkes, dessen Gastrecht wir in freigibigster, ungeschmälerter Weise immer genossen haben, bitten wir, die, den Bulgaren in Mazedonien zugeschriebenen Greueltaten als das hinstellen zu wollen, was sie in Wirklichkeit sind, als ein hinterlistiges, der Wahrheit hohnsprechendes Lügengewebe. Der Bitte Bulgariens, eine Untersuchung Europas möge feststellen, wer die Schuldigen sind, schliessen wir uns dem nagenden Schmerz des bulgarischen Volkes, über das ihm angetane grobe Unrecht, mitfühlend an. Möge Europa, solange noch die deutlichen Spuren sichtbar sind, der Wahrheit und Gerechtigkeit zum Siege verhelfen. Tausende beredter Zeugen aus Mazedonien, welche ihre Wunden in den Strassen Sofias zeigen und hilflosem Elend preisgegeben sind, werden in einem Prozesse, den Menschenfreunde einleiten mögen, das Richteramt erleichtern.

(Suivent les noms).

4.

Protestation de la société hongroise à Sophia.

Die unterzeichneten Mitglieder des *„Sofianer Ungarnvereines“* ersuchen alle ungarischen Zeitungen, als Vertreter der öffentlichen Meinung in Ungarn, folgende Mitteilung in ihren Blättern veröffentlichen zu wollen:

Indem wir die, mit grosser Verspätung hier eingetroffenen ungarischen Blätter gelesen haben, konstatierten wir zu unserer Genugtuung, dass die öffentliche Meinuug Ungarns den im Auslande verbreiteten Gerüchten, welche den nüchternen Charakter und die bürgerlichen Tugenden des tapferen bulgarischen Volkes in ein falsches Licht zu stellen bezweckten, keinen Glauben schenkte. Das bulgarische Folk hat während der kritischen Momente, die es hinter sich hat, die allgemeine Hochschätzung, welche seine ausserordentliche Nüchternheit und ununterbrochene emsige Arbeit ihm im Auslande zu verschaffen wussten, von neuem ge rechtfertigt.

Die tadellose Behandlung, welche den, während des ersten Krieges gefangenen, zuteil wurde, ist eine allgemein bekannte Tatsache. Die serbischen und griechischen Kriegsgefangenen, die während des gegenwärtigen Krieges in die Hände der bulgarischen Armee fielen, werden ebenfalls mit aller zulässigen Rücksicht behandelt. Sie sind nicht einmal der kleinsten Beschimpfung ausgesetst. Zahlreiche serbische und griechische Untertanen, die in Bul-

garien wohnhaft sind, widmen sich ruhig ihrer Beschäftigung. In vielen Betrieben arbeiten die griechischen und serbischen Arbeiter im grössten Friede und ohne jedweden Streit mit den Bulgaren zusammen.

Im ganzen Lande herrschen absolute Ruhe und Ordnung. Das Volk vertraut sich vollkommen der Regierung und der Armee an und erwartet ruhig das Ende der schweren Erprobung. Wenn nichts destoweniger allerlei Gerüchte über angebliche Hungersnot, revolutionäre Friedensstörungen in Sofia u. dgl. im Auslande verbreitet werden konnten, so ist dies einzig und allein dem Umstande zuzuschreiben, dass die Regierung zufolge der Unterbindung jedweder Verkehrsmittel mit dem Auslande nicht die materielle Möglichkeit hatte, diese tendenziosen Gerüchte zu dementieren.

Der Krieg, der seit beinahe einem Jahre dauert, hat das Land einer schweren Prüfung ausgesetzt, konnte es jedoch nicht beugen. Dieses brave Volk, welchem so viele vorzügliche Eigenschaften eigen sind, besitzt eine bewunderungswürdige, intellektuelle und moralische Kraft, und wir haben die feste Ueberzeugung, dass, sobald der Friede zustande kommt, eine neue Epoche grossen Aufschwunges in der Geschichte Bulgariens zu verzeichnen sein wird.

5.

Protestation de la colonie italienne.

Au nom des Italiens habitant la Bulgarie je déclare qu'aucun acte de cruauté, de violence ou bien de simple méchanceté n'a été commis contre la population grecque et turque. Je constate que les réfugiés macédoniens pourchassés par les armées ennemies sont traités de la même manière sans égard à leur nationalité. Le traitement des prisonniers de guerre fut des plus humains et toutes les nouvelles répandues dans les journaux étrangers sur des prétendues cruautés commises par les Bulgares sont dénuées de fondement.

Le Président de la Société Italienne à Sophia.

6.

Protestation Tchèque.

Les soussignés, membres de la colonie tchèque à Sophia, protestons le plus énergiquement contre les nouvelles tendencieuses

répandues dans la presse tchèque relatives à la Bulgarie. Nous autres Tchèques, témoins oculaires de la parfaite tolérance, de l'humanité et de la liberté qui règnent en Bulgarie, nous affirmons que la Bulgarie n'a donné aucun motif de penser qu'elle aurait entrepris quoi que ce soit contre les populations paisibles dans les territoires occupés par ses armées. La Bulgarie est régiée par des lois à la base desquelles se trouve le bon sens; les Bulgares ont donné l'exemple le plus parfait de tolérance et de conduite humaine envers toutes les nationalités sans distinction de race ni de religion.

Le peuple bulgare mérite l'estime unanime, parce qu'il s'est comporté le plus généreusement envers les vaincus qui sont traités de la façon la plus humaine.

Président de la société „Tchèque" F. Chochola, vice-président Habal, secrétaire Krofta, ingénieur etc. (Suivent les noms des membres qui sont très nombreux.)

7.

Protestation de la colonie croate.

(Voir dans le journal „Hrvat" du 29 juillet 1913).

Ayant profité de l'isolement de la Bulgarie, ses ennemis ont répandu dans le monde entier des calomnies horribles contre elle.

Je considère de mon devoir de déclarer au peuple croate ce qui suit: les victoires serbes annoncées à cor et à cri sont des mensonges purs et leur entrée à Kustendil et à Sophia n'est qu'une fantaisie. Les nouvelles concernant des révoltes à Sophia et à Philippopoli sont de même complètement fausses. Au contraire, à peine pourrait-on se figurer un autre peuple qui eût supporter avec un calme et un sang-froid si imperturbables les coups de la destinée.

Les nouvelles sur des atrocités bulgares, venant de sources grecques et serbes, sont des calomnies révoltantes. Au contraire, ce sont les Serbes et surtout les Grecs, qui ont commis des cruautés inouies sur la population bulgare de Macédoine dont font foi les milliers de réfugiés, témoins oculaires et victimes de la barbarie grecque et serbe.

Le Président de la Société Croate.

8.

Protestation Arménienne.

Les représentants de l'émigration arménienne, habitant Sophia, considèrent être de leur devoir de se rallier à la protestation générale contre les accusations répandues à l'adresse de l'armée bulgare.

Nous comprenons très bien les motifs qui ont poussé les auteurs de ces insinuations, mais nous sommes surpris que la presse européenne ait pu ajouter foi aux bruits tendancieux lancés par les parties intéressées. L'Europe connait très bien le peuple bulgare et l'idée qu'elle avait de lui devrait la préserver contre les diffamations calomnieuses.

Nous autres Arméniens nous ne pouvons nous figurer l'armée bulgare telle qu'on veut nous la représenter. L'armée bulgare, c'est le peuple bulgare. Et le peuple bulgare qui a fait preuve de tant d'égards envers nous, est incapable des crimes qu'on lui impute.

Convaincus dans la fausseté des accusations portées contre ce peuple brave et loyal nous profitons de cette occasion pour lui exprimer toute notre gratitude pour tous les biens qu'ils nous a faits.



Table des matières.

Annexes:

Annexes en supplément: